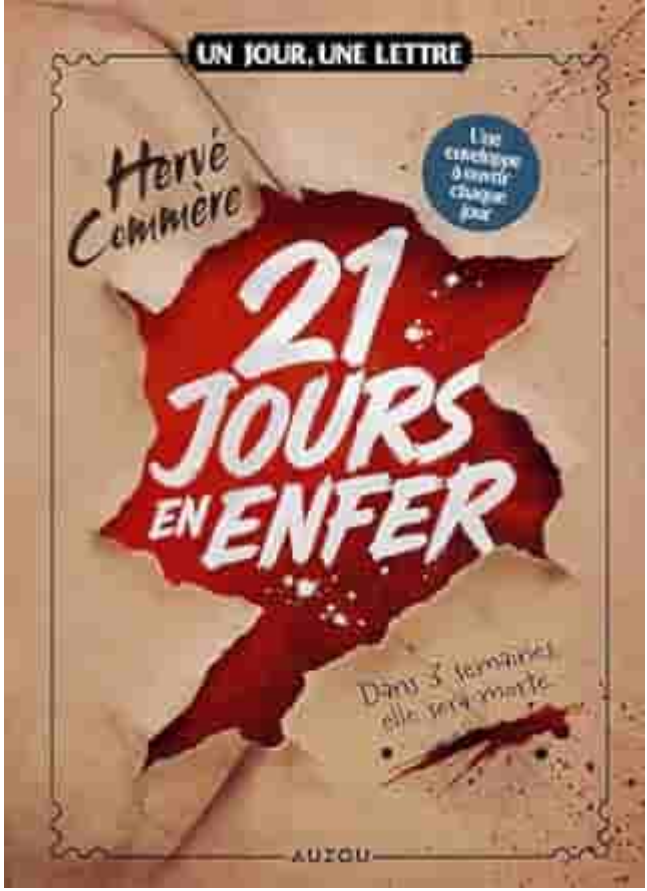
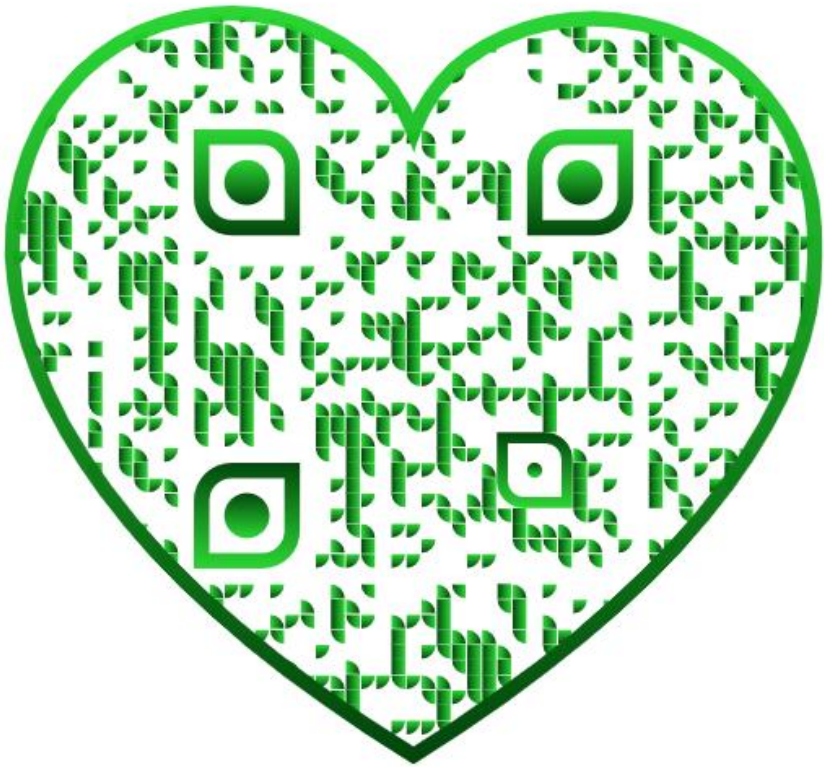
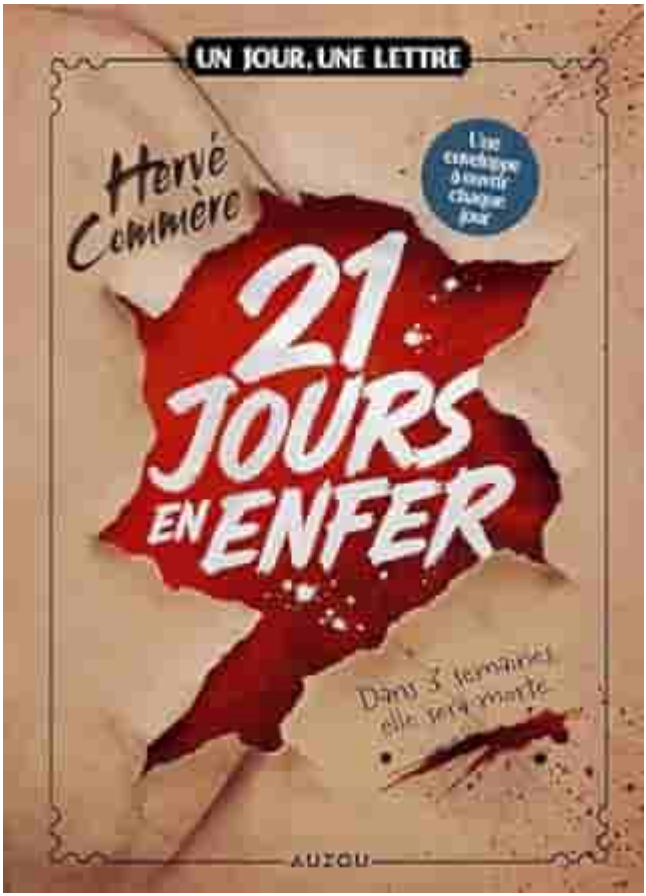

UN JOUR, UNE LETTRE
Hervé Commère
Une enquête à ouvrir chaque jour
21 JOURS EN ENFER
Dans 3 semaines elle sera morte
AUZOU




UN JOUR, UNE LETTRE
Hervé Commère
Une enveloppe à ouvrir chaque jour
21 JOURS EN ENFER
Dans 3 semaines elle sera morte
AUZOU

UN JOUR, UNE LETTRE

21 JOURS EN ENFER

Hervé Commère

AUZOU

ISBN : 9791039585125

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Table des matières

Page de titre

Page de copyright

Introduction

Jour 1

Jour 2

Jour 3

Jour 4

Jour 5

Jour 6

Jour 7

Jour 8

Jour 9

Jour 10

Jour 11

Jour 12

Jour 13

Jour 14

Jour 15

Jour 16

Jour 17

Jour 18

Jour 19

Jour 20

Jour 21

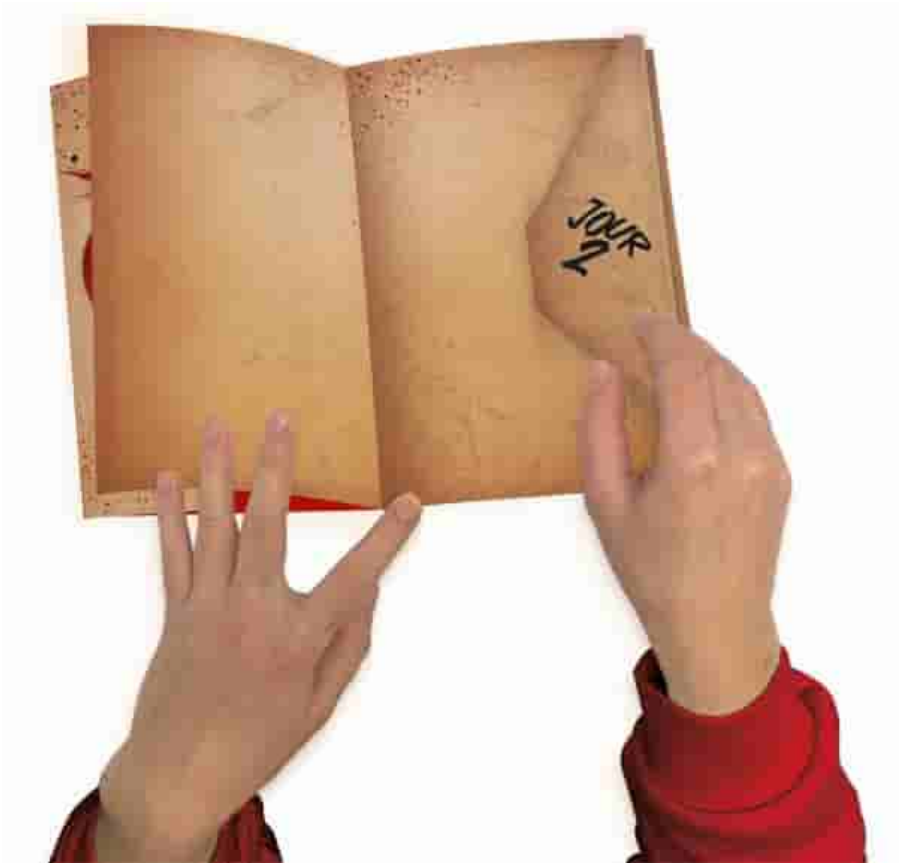
Mot de l'auteur

Découvrez les autres titres d'hervé Commère

Introduction

Voici un roman qui se lit en 21 jours, au même rythme que l'histoire.
Chaque jour, **ouvrez l'enveloppe** et découvrez un nouveau chapitre.

Bonne lecture…



JOUR
1

Luca, tu ne vas parler de cette lettre à **personne**.
Tu en recevras d'autres, peut-être même tous les jours. On verra.
Ce sera notre histoire à nous, notre secret.
Tu te demandes qui je suis, qui t'écrit ? Ça n'est pas la question. Car ce que j'ai à te dire concerne tout le monde.
Tu sais pourquoi ?
Parce que la **famille** est quelque chose d'universel.
La famille traverse les frontières et le temps. Tout le monde a eu une famille. Et tout le monde a des souvenirs.
Toi, tu te souviens que quand tu avais dix ans ton oncle est mort. Quelques mois plus tard, ta sœur a disparu. Et puis ton père est mort aussi.
Vous étiez cinq et voilà qu'en un peu plus d'un an vous n'étiez plus que deux, ta mère et toi.
Pauvre chou.
Tu te demandes qui je suis ? Je pourrais être n'importe qui.

Quels souvenirs conserves-tu de ta **sœur** ?
Tu te souviens d'elle ?
Depuis combien de temps tu ne l'as pas vue ?
Tu cherches, tu réfléchis ?
Mais non.
Tu sais bien que tu n'as plus revu ta sœur depuis dix ans.
C'est long, **dix ans**, à ton âge, hein ? C'est la **moitié de ta vie.**
Durant la première moitié de ton existence, tu vivais avec une petite fille près de toi, elle était blonde et drôle, et vous jouiez ensemble à toutes sortes de jeux débiles, le papa et la maman, le maître et son chien, le chauffeur de bus et les enfants derrière, la maîtresse… Tu étais son grand frère. Tu la commandais un peu, tu lui apprenais des choses, et elle te vénérait. Elle t'agaçait, aussi, souvent. Deux enfants de dix et huit ans, un frère et une sœur qui vivent collés l'un à

l'autre.
Et son nom ?
Tu te souviens de son nom ?
Bien sûr que tu t'en souviens.
Quels souvenirs as-tu d'elle ? Son sourire, ses cheveux, ses yeux verts ? Et puis ces six grains de beauté dans le bas de son dos, qui formaient la Grande Ourse. Vous l'appeliez « la Petite Ourse », tes parents et toi, c'était drôle. Peut-être aussi que tu te souviens de son rire, et de son goût pour les parties de cache-cache dans la maison entière et le jardin. Elle était douée à ce jeu. Capable de se transformer en statue pendant des heures, de laisser une mouche se poser sur son nez sans réagir, de se plier en trois pour entrer dans une malle.
Elle était tellement douée qu'un jour tu ne l'as pas retrouvée.

ENVOLÉE.

Elle a gagné.

Dix ans plus tard, ta sœur n'est toujours pas réapparue. Le grand frère a perdu. Victoire écrasante de la gamine.
Mais il semblerait que tu ne la cherches plus, puisque t'es là ? On dirait bien que pour toi la partie est terminée.
Et de la part d'un grand frère, ça a le goût de la trahison.
La dernière fois que tu as parlé à ta sœur, tu as juré que tu la retrouverais, et tu lui as menti.

Tu es un **traître**.

Tu es un **faible**.

Mais tu sais quoi ? La partie n'est pas finie.
Ta sœur est toujours cachée quelque part, tu peux encore la trouver.

Mais dans **21 jours**, elle **mourra**.
Et là, le jeu sera vraiment terminé.
Tu as 21 jours pour la sauver.

La lettre me tombe des doigts, elle me brûle. Je secoue les mains, qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je me redresse comme un ressort, je tourne en rond dans la chambre pourrie.

Dix ans que je pense à Telma tous les jours.

La feuille a glissé sur la moquette, et j'ai l'impression qu'elle me regarde. Dix ans que ma sœur, Telma, a disparu, dix ans que ma vie est un bordel dans lequel je divague.

Je me rue dessus, je la ramasse, quelques mots au hasard me percutent aussitôt. Je vois « envolée », « traître », « mourra », la panique et le froid m'envahissent.

Je la chiffonne sans réfléchir, l'enveloppe aussi. Une boule de papier que je fous dans ma poche. Je récupère mon sac, le remets sur mon dos. Mon portable sonne.

> Tu me manques déjà, mon chéri, mais je suis si fière de toi. Papa serait tellement heureux de te voir grandir comme ça.

Ma mère. Sixième message depuis ce matin. J'ai répondu aux quatre premiers.

Le suivant m'a agacé. Celui-là m'exaspère.

Je range mon téléphone, je claque la porte en sortant. Demi-tour, direction l'accueil. J'envisage tout et rien, surtout rien.

Il y a encore cinq minutes, j'avais le sourire jusqu'aux oreilles.

Je venais d'arriver à Londres, de découvrir l'auberge de jeunesse où j'allais habiter, et tout était superbe. Même la chambre miteuse au loyer hors de prix – neuf mètres carrés insalubres qui me faisaient l'effet d'être un palais tellement j'étais heureux –, même l'odeur de moisi qui surnageait, même le bruit de la rue. Et puis j'ai vu cette enveloppe kraft posée sur l'oreiller. J'ai cru à une pub, ou bien au

règlement intérieur de l'auberge de jeunesse, pourquoi pas un message de bienvenue. Je l'ai ouverte et j'en ai sorti… cette lettre.

Qui m'a écrit ? Qui peut savoir tout ça ? À mi-parcours vers l'accueil, je consulte de nouveau mon téléphone. Le répertoire, les messages, je m'embrouille, j'ouvre WhatsApp et tape à Joe :

C'est toi ?

Hello my dear. De quoi ? What ?

Je le vois d'ici se marrer avec son anglais tout pourri. Il était le plus nul de la classe.

C'est toi qui as fait ça ?

Tout va tellement vite à l'intérieur que je l'imagine en train de tenter n'importe quoi pour que je reste près de lui.

Joe, mon pote depuis la sixième. Celui qui sait tout de moi, et pour moi aussi c'est un déchirement de le quitter, mais il fallait que je bouge. Joe connaît tous les détails de la disparition de Telma et quel vide ça a créé en moi.

De quoi tu parles ?

Laisse tomber. C'est pas toi, OK.

T'es bourré ou quoi ?

Sans me laisser le temps de lui répondre ou de couper court, il m'appelle.

— Ouais, *my dear*, alors *what's up* mon pote ? De quoi tu me parles ?

— Non mais rien, laisse.

— Je te manque, avoue. Hé, si tu te sens pas capable d'affronter le monde, il faut rester chez toi, hein !

— Ouais, tu connais bien, ça.

J'arrive vers l'accueil. La moquette se décolle sur les bords, les murs sont éraflés partout. Même le plafond est constellé de zébrures. Le guide décrivait un endroit « dans son jus ».

C'est surtout l'auberge de jeunesse la plus pourrie d'Angleterre.

Joe change de ton :

— Tu m'appelles pour me dire quoi, là ?

— C'est toi qui m'as appelé.

— Ouais, super. Bon t'as un truc à me dire ou pas ?

Je ne dis rien. On soupire.

Je rentre dans les WC communs. Dans une paume, l'enveloppe chiffonnée, que je malaxe. Dans l'autre, Joe, silencieux.

Je déteste tout.

Je balance le courrier dans les chiottes et tire la chasse.

Joe se marre :

— Hé, si je te dérange tu peux raccrocher, t'es au courant ?

Noyé mais pas disparu, le papier surnage.

Je m'acharne sur la chasse et à la quatrième tentative il disparaît enfin. J'entends à peine Joe dire salut puis couper.

— Salut, je murmure.

Au bout du couloir, le réceptionniste me voit revenir.

— Il y a un problème ? me demande-t-il en anglais.

— Qui est venu dans ma chambre ?

— Hein ?

Le mec m'observe sans comprendre, pourtant mon anglais est correct, je crois. Il attend. Je reformule :

— Quelqu'un est rentré dans ma chambre. T'as vu quelque chose ?

— Mais non, personne. Tu crois qu'on a des femmes de chambre ? il ricane. T'es pas au Hilton, mec.

— Il y avait une lettre sur mon lit.

— Quelle lettre ?

Avec les mains, je lui fais signe que je l'ai foutue en l'air. Le mec lève les yeux au ciel et me signifie qu'il s'en tape. Je répète :

— Il y avait une lettre.

— Et alors ?

Il le fait exprès ou quoi ? Je sors de mes gonds, je bafouille et je crie en me penchant vers lui :

— Je veux savoir qui est rentré dans ma chambre !

Il se recule d'un bond sans me quitter des yeux. Il se lève et chope une batte dissimulée sous son bureau.

— Tu arrêtes tout de suite.

Il a les sourcils froncés, est tendu de la tête aux pieds. Le guide disait aussi que, sous ses apparences bohèmes, le quartier de Camden avait un des taux de criminalité les plus hauts du pays. Je tremble, scotché par sa violence autant que par celle que je sens monter en moi.

— Arrête, MAINTENANT ! il répète.

J'arrive à articuler :

— Je veux changer de chambre.

Sans lâcher sa batte, il me désigne la grille des tarifs au mur.

Tout le reste est plus cher. Je sors mon portefeuille, j'en extrais un billet. Il ne m'en reste que deux mais tant pis. Je le pose sur son comptoir le plus doucement possible. Il plisse les yeux, s'approche, le prend d'un geste vif et recule à nouveau.

— Tu as ta clé, t'as ta chambre, t'as tout, il me dit une fois la transaction terminée. Maintenant tu me fais plus chier. Sinon tu dégages.

Le mec a mon âge. C'est son boulot, c'est juste un gars comme moi. Et manifestement, il a l'habitude de gérer les problèmes. Il vient d'où, lui ? Il y a son nom sur un badge, Javier. D'Amérique du Sud, ou un coin comme ça. Dans ma main, la clé d'une nouvelle piaule. Il m'indique que c'est au rez-de-chaussée, tout droit, là-bas. Il est tard. Je suis bien trop sur les nerfs pour dire ou faire quoi que ce soit d'intelligent. En face, dans son bureau sordide, le mec me dévisage avec sa batte à bout de bras.

— Va dormir.

Il a raison.

Dormir, ouais. Dix ans que je somnole. Et cette nuit, je ne dormirai pas du tout.

— On disait qu'il y a des cambrioleurs.

— Ouais, la nuit pendant que nous on dort, et papa et maman aussi.

— Ouais. Et on disait que les cambrioleurs ils veulent voler les enfants, tu vois ?

Quand on jouait à cache-cache, on inventait toujours des trucs. Un malade qui ne veut pas prendre ses médicaments, le docteur qui le cherche partout ; la maîtresse qui veut faire réciter ses tables de multiplication à un élève qui ne les connaît pas et qui se planque…

On changeait souvent.

— Et toi, tu entends les voleurs qui arrivent. Alors tu dois venir me chercher, sinon ils vont m'emporter.

— Trop bien.

Telma était fière de son idée. Elle portait la robe qu'elle avait reçue pour ses huit ans, bleu clair avec des soleils jaunes. Elle dormait même avec, tellement elle l'adorait.

C'est vrai qu'elle était belle.

— Si tu viens pas me réveiller, les voleurs ils vont m'emmener. Il faut que tu me sauves !

— Ouais !

— Mais tu triches pas, hein ? Tu comptes bien jusqu'à cent ! Et moi je fais semblant de dormir.

J'ai fait demi-tour, direction la maison, le coin dans le fond du salon. On se mettait toujours là pour compter. Avant d'entrer, Telma m'a rappelé. Elle était au milieu du jardin, du soleil plein partout. Elle avait le sourire jusqu'aux oreilles, l'herbe tout autour d'elle.

Et comme si elle m'avait lancé un défi :

— Luca !

— Oui ?

— Tu viens me sauver, hein ?

Je découvre ma nouvelle chambre sans la voir.

Qui peut savoir ?

Qui m'a écrit ?

Est-ce que c'est vrai ?

Est-ce qu'elle est en vie ?

Qui connaît aussi bien l'histoire que moi ? Joe, bien sûr. Mais soupçonner Joe, ça n'a pas de sens. Joe est mon plus vieil ami, un frère.

Il a même fait le voyage avec moi de Dieppe à Newhaven pour qu'on reste ensemble le plus loin possible. À mesure qu'on s'enfonçait dans la pleine mer, on prenait tous les deux conscience de la distance qu'il allait y avoir entre nous.

— Quand tu penses qu'il y a des mecs qui font ça à la nage, il a dit à un moment.

— Tiens, t'as jamais essayé d'être moniteur de natation, j'ai répondu.

Il m'a dévisagé en prenant ma remarque très au sérieux. Puis on n'a plus parlé. On avait fait le plus gros du chemin. On devait être quelque part dans les eaux anglaises. Et moi, je pénétrais mètre après mètre dans ma nouvelle vie.

À l'arrivée, on s'est serrés dans les bras bien fort.

C'est lui qui a écourté, il a rigolé comme il sait faire :

— Hé, c'est rien. Dès que tu regrettes, tu rentres !

J'ai souri et il a ajouté :

— Je comprends, tu sais. Tu fais chier mais je comprends.

On s'est quittés là-dessus. Il a fait demi-tour, le nez levé vers les écrans à la recherche de son ferry en sens inverse, direction la France et une nouvelle formation pour devenir moniteur d'auto-école alors qu'il n'a même pas le permis. Il a eu une dérogation tellement ils en manquent, il doit le passer en accéléré. Il dit que ça devrait lui plaire. On verra.

Moi, j'ai marché hors du terminal et j'ai cherché la gare. Ici, personne ne savait d'où je venais, qui j'étais, ni ce que j'avais vécu.

Tout était neuf et incompréhensible, tout était anglais, et tout était possible. Je n'avais pas ressenti ça depuis que Telma s'était évaporée.

Je n'ai jamais autant galéré non plus à comprendre comment fonctionne une *ticket machine*. Plusieurs compagnies ferroviaires et différentes lignes, des temps de transport allant du simple au double pour autant de tarifs. En revanche, une seule langue.

J'ai trouvé mon quai en m'assurant dix fois que je ne me gourais

pas mais non, c'était bien là. Puis j'ai vu le train arriver. Les wagons avaient un charme inexplicable. Tout me semblait élégant et rond. J'ai tenté d'ouvrir la portière du mauvais côté, je croyais qu'ici tout était inversé. J'ai grimpé à bord et on s'est mis en route vers Londres. Le chemin de fer d'un autre âge sillonnait la campagne en multipliant les arrêts. J'avais l'impression d'avoir fait un saut dans le temps et l'espace tellement tout me semblait différent. Les maisons en briques rouges, les jolies portes en bois, les voitures garées devant, les gros numéros sur les plaques, le volant à droite. J'ai adoré. La devanture d'un pub, une boucherie, une enseigne inconnue. Ma mère m'a envoyé son troisième SMS :

Tu dois être en Angleterre, à présent. Est-ce que ton téléphone capte bien ? Dis-moi.

Ma mère qui allait trouver un prétexte pour me joindre toutes les heures. J'ai répondu en tentant de conclure :

Oui, c'est bon. Je t'appelle demain.

Je ne voulais pas perdre une miette du paysage qui défilait derrière la vitre. Bien sûr que ça me faisait quelque chose de la laisser seule, mais j'avais confiance en elle pour surmonter mon départ. J'ai failli ressortir mon téléphone pour le lui dire, mais je me suis concentré sur la suite.

À Londres, je me suis noyé dans la foule et c'était délicieux. J'avais mon gros sac sur le dos, une adresse en mémoire dans mon portable, et plus de deux heures de marche d'après mon GPS. J'avais le temps. Et marcher, c'est encore plus écolo que le bus, même si c'est un *double-decker*. Avancer sur les trottoirs en évitant les Londoniens pressés, croiser des écoliers dans leur uniforme, grappiller quelques

mots, des bouts de phrases, des rires. Une fille m'a souri dans le flot des passants. Je lui ai répondu, tout en découvrant qu'elle tenait un mec par la main, qui me souriait aussi. Et j'ai trouvé que ce séjour en Angleterre s'annonçait magique. Londres était un carrefour mondial de liberté de vivre et d'expression. La ville abritait quelques-uns des clubs parmi les plus courus de la planète. Ça, c'était un peu moins écolo. Mais danser jusqu'à l'aube valait bien quelques kilos de carbone. Une phrase que j'avais dite à Joe, qui l'avait reprise à son compte plusieurs fois depuis.

Elle aimait danser, Telma, elle adorait ça.

J'ai avancé vers le quartier de Camden, avide de ce que j'allais découvrir. Camden, c'est le berceau des contre-cultures. Toutes les nationalités s'y côtoient, toutes les couleurs de peau, toutes les langues aussi.

Putain, dix ans plus tard, ma vie qui recommence. Enfin.

J'ai ralenti devant une friperie. En vitrine, il y avait un costume mauve sur un mannequin noir, et je me suis demandé s'il était à ma taille. De toute façon je n'avais pas un rond, à peine de quoi régler ma chambre et manger en attendant ma première paye. Mais si j'arrivais à mettre un peu de fric de côté, je reviendrais rôder par là. J'ai poursuivi mon chemin en ouvrant grand mes yeux, mes oreilles, tout.

Même la façade de l'auberge de jeunesse m'a plu : un immeuble blanc et sale, aux fenêtres guillotines dont la peinture écaillée disait la vétusté. Un hall miteux, une moquette râpée jusqu'à l'os au milieu, bordeaux sur les bords. Au mur, le règlement intérieur en une dizaine de langues d'un côté. De l'autre, un poster de Billie Eilish. J'ai fait une photo, que j'ai envoyée à Joe. Il est fan. Il m'a répondu par un selfie de lui tout sourire dans le ferry.

Au bout, une ouverture dans le mur donnait sur un bureau, derrière lequel se trouvait un mec qui m'a regardé m'approcher. J'ai croisé deux filles qui se tenaient par la taille, l'une asiatique, l'autre noire, et j'ai gonflé mes poumons tellement tout ici me semblait cool.

Au mec à l'accueil j'ai dit :

— Bonjour… *Hello. I am… I am Luca.*

— *OK.*

Il a mis un bras en arrière et s'est saisi d'une clé, qu'il m'a tendue. De l'autre, il a glissé vers moi une quittance de loyer pour la semaine, laissant entrevoir entre deux doigts la somme que je devais d'avance.

J'ai sorti mes billets à l'effigie du roi. J'ai prélevé le montant du loyer, faisant fondre mon pécule des deux tiers, et j'ai chopé la clé.

Le sourire ne m'a pas quitté, ni quand j'ai arpenté les couloirs insalubres, ni quand j'ai découvert cette piaule affreuse au papier peint moisi, ni quand j'ai balancé mon sac sur le lit et que, sous son poids, un de ses pieds s'est cassé.

Rien de tout ça ne m'a dérangé.

Cette chambre, c'était chez moi. Londres, c'était ma ville. Demain, je commençais un job dans une librairie.

Le rêve.

J'avais faim et soif, et ça n'était qu'un début.

Et puis j'ai vu cette enveloppe sur mon oreiller.

Dormir, ouais. Va dormir.

Oublier cette putain de lettre.

Oublier ma sœur : impossible.

Regarder devant. Je suis venu là pour ça. Me raccrocher à l'idée qu'un avenir est possible ici.

Même si tout est à moitié cassé, effrité, vieux et râpé.

Le décor est aussi lugubre que dans ma chambre précédente. Au moins, le lit ne s'est pas écroulé quand j'ai jeté mon sac dessus. Ça justifie sans doute l'écart de prix. Pas de lettre, pas de surprise. Redescendre en pression. Respirer. Me déshabiller, ressortir en caleçon pour aller aux toilettes. Il va falloir se faire aux chiottes en commun. La douche aussi est partagée. Le rideau est arraché, je me demande pourquoi. On s'en fout. Je suis sensible au moindre bruit.

Je reviens vers ma chambre en contrôlant ma respiration, aux aguets. Je pousse la porte d'une main, l'autre bras prêt à tout. Je fais un pas, me penche en avant jusqu'à voir à l'intérieur. Rien d'autre que le décor de tout à l'heure. Mon sac sur le lit, chargé de mes affaires et gonflé par l'espoir d'une vie nouvelle. Je referme.

J'inspire. Tout va bien.

J'expire.

Une fenêtre donne sur la rue. Je vérifie qu'elle soit bien fermée, tire le rideau en m'y reprenant à deux fois pour qu'il couvre bien tout.

Il n'y a personne, alors se glisser dans les draps, fermer les yeux et empêcher le plus possible ces putains de mots de résonner, mais bien sûr ça ne marche pas.

… ne vas parler de cette lettre à personne… son sourire, ses cheveux, ses yeux verts…

Alors faire un tour sur Insta, scroller sans but et sans rien retenir.

Éteindre.

Garder les yeux ouverts dans le noir.

… dans 21 jours, elle mourra.

— Maman ! Là-bas, il y a Telma !

— Où ça, mon chéri, où ?

— En face, regarde !

— Ah ! Ah… La petite fille en bleu, avec son papa ? Non, mon chéri, ça n'est pas elle. C'est… C'est pas Telma, mon chéri. Viens là, viens, on va faire un câlin, Luca. Il ne faut pas pleurer, mon chéri.

— Mais toi aussi tu pleures, maman.

— Oui. Oui, tu as raison, on peut pleurer. Viens là, mon amour.

— Tout va bien, madame ? Vous avez besoin d'aide ?

— M… Merci, ça va. Merci.

— Vous êtes sûre ?

— C'est parce que moi et ma maman, on a cru qu'il y avait ma sœur là-bas, et c'était pas elle.

— Ah ?

— Luca, viens, viens, on rentre à la maison.

Penser à tout le reste, au soleil, à ces gens qui se baladent main dans la main quels que soient leur couleur ou leur genre, à tous les livres qui existent, à Joe qui se voit moniteur de conduite et réussir à se marrer, penser à nager dans la mer, à se baigner dans une rivière, à ce costume mauve, à danser…

Et m'endormir enfin.

Je fais des rêves absurdes et brutaux comme j'en fais depuis dix

ans, je me retourne dans les draps comme un noyé qui cherche l'air. Je la vois, Telma, elle est juste là devant moi, alors je tente de la saisir et de la sauver mais ma main se ferme sur du vide. Je cours après elle, sa bouille affolée me fixe à travers la vitre arrière d'une voiture et je n'y comprends rien. J'entends ses cris qu'on étouffe, puis ceux de ma mère, de mon père, qui se superposent, des cris chaque nuit dans mes rêves depuis dix ans, qui ont toutes les tonalités, comme un clavier de piano sur lequel on donnerait des coups de poing.

Un cri me tire soudain du demi-sommeil dans lequel je me débats.

Je me lève en sursaut.

Ce hurlement-là n'était pas dans mon rêve.

Il était juste derrière ma porte.

JOUR 7

Ta bêtise est sans limites.
Tu devais ne parler de cette lettre à personne.

Luca, qu'est-ce que tu as fait ?!

Ce veilleur de nuit n'avait rien demandé d'autre qu'un job à Londres, de quoi lui fournir un salaire pour terminer son année de licence à la fac.
Il apprenait la chimie, il rêvait d'ouvrir un laboratoire au Paraguay. C'était autre chose que de vouloir danser jusqu'à l'aube en embrassant n'importe qui !
Et qu'est-il arrivé à Javier ?
Un petit inconscient est venu le voir cette nuit pour lui raconter des trucs alors qu'on lui avait demandé de se **taire**.
Luca, il va falloir apprendre à voir, à écouter, à obéir, et surtout à comprendre. Ça fait beaucoup pour une cervelle comme la tienne, mais il va falloir t'y mettre.
Fini de rire, Luca.
Fini, tes caprices et tes colères, tes sourires enjôleurs et tes allures de dur.
Maintenant, il va falloir **assumer**.
Et terminer la partie.
Tu crois qu'il suffit de chiffonner la lettre et de la mettre aux chiottes pour que les soucis s'envolent ?
Non.

Telma mourra dans 20 jours.
Le jeu ne comporte qu'une seule règle : pour sauver ta sœur, il va falloir assassiner quelqu'un.
À toi de trouver qui.

Et à toi de le tuer.

Dans l'enveloppe que j'ai trouvée glissée sous ma porte, il y a aussi un bout de tissu déchiré. Il est bleu clair avec des soleils jaunes. C'est un morceau de la robe que Telma portait le jour de sa disparition.

Je le prends contre moi, je le respire.

Je veux tellement croire que Telma vit encore que je gobe ces mots tout crus.

Mais moi, tuer quelqu'un ?

Mais qui, putain ?! Et pourquoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Je me suis laissé tomber par terre au fur et à mesure de ma lecture. J'ai le dos collé à la porte.

Il y a des gyrophares dans la rue, les lumières tournoient sur les bords du rideau fermé, les sons ricochent.

C'est l'aube.

Dans le couloir et le hall, des pas, des voix fortes.

Entre mes mains tremblantes, cette lettre que cette fois je garde intacte. Je détaille le papier, l'écriture, l'encre, évidemment ça ne m'apporte rien. Ce bout d'étoffe que je renifle. Je me relève, fébrile, pour enfouir la lettre au fond de mon sac. Puis je mets mon jean et enfile un T-shirt, je rassemble mes forces. Le morceau de robe, je le cache dans ma poche comme un trésor.

Un nouveau cri me cueille, tout près celui-là. Je tâtonne vers la porte, je l'entrebâille et passe un œil à l'extérieur.

L'Asiatique que j'ai vue hier m'aperçoit, elle est en larmes. Je lui ouvre en plus grand, elle vient sangloter contre moi. Je la prends tant bien que mal dans mes bras et je parviens à demander en anglais :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle hoquette :

— C'est horrible ! C'est horrible !

Je tends le cou comme je peux vers le bout du couloir où se trouve la réception. Ça grouille d'uniformes. Contre moi, la fille rassemble ses forces et parvient à articuler :

— Javier. Le réceptionniste. Il a été tué la nuit dernière.

Je sors.

Aussitôt, le bruit me cueille, moins diffus, et je l'identifie. Il y a des

sons secs et désordonnés, pas le moindre rythme, et aucune cohésion : c'est le bruit de la panique.

Devant l'accueil, un flic me stoppe d'un bras tendu.

— Bouge pas ! il aboie.

Je m'arrête aussitôt.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? je demande en anglais.

À ces quelques mots, le type fronce les sourcils et me fait répéter, puis il devine à mon accent :

— T'es français ?

— Oui.

Là, il gueule vers quelqu'un que je ne vois pas de l'endroit où je me trouve :

— Il y a le Français !

Un type surgit, qui n'est pas habillé en flic mais en civil. Il porte un costume bleu, une chemise blanche. Ses cheveux sont clairs, ses yeux aussi.

— Tu es venu voir le veilleur cette nuit ? il me demande.

Je fais oui de la tête et je vois aussitôt deux autres policiers débarquer. Ils marchent vers moi et me prennent chacun par un bras pour m'emmener dehors. Je me cabre.

— J'ai rien fait ! Pourquoi vous m'emmenez ?

Derrière le comptoir où se trouvait encore le veilleur il y a quelques heures, il n'y a plus que trois inspecteurs de la police scientifique, en combinaisons blanches, qui font des prélèvements. L'un d'eux est penché sur un corps dont je ne vois qu'une partie. Je distingue par contre la flaque de sang dans laquelle il baigne.

Et puis il y a cette odeur, que je sens pour la première fois mais qui ne quittera pas mes narines avant longtemps : c'est l'odeur de la mort.

Les flics me poussent jusqu'à la rue et me mettent à l'arrière d'une voiture. Mes protestations n'y changent rien. Le type à ma droite fait un geste au chauffeur.

— Mets le gyrophare, il ordonne.

Il m'avait fait asseoir sur une chaise face à lui. Il était derrière son bureau, ses yeux rivés sur moi. J'avais envie de tout casser.

— Vous êtes bien monsieur Luca Portaluppi ?

— À ton avis ?

— Vous n'allez pas DU TOUT commencer comme ça, c'est CLAIR ? Vous allez vous calmer TOUT DE SUITE ! Donc : vous êtes bien monsieur Luca Portaluppi ?

— Ouais.

— PARDON ?

— Oui.

— Bien. Moi je m'appelle Robert Marguery, et je suis le juge d'application des peines. Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes là ?

— Oui.

— D'accord, mais j'aimerais que vous me le disiez. Alors. Dites-moi pourquoi vous êtes là.

— J'ai cogné deux gars.

— Deux ?

— Trois.

— Oui, trois. Et plus exactement, vous êtes là parce que vous avez envoyé trois jeunes hommes à l'hôpital. Regardez-moi. Vous avez été condamné à six mois de prison avec sursis, et à cent vingt heures de travail d'intérêt général. Vous savez ce que c'est ?

— Oui, je vais balayer la rue, ramasser les poubelles…

Il avait croisé les bras sur son bureau.

— Vous savez, des jeunes en colère, moi j'en vois passer toute la journée.

Il ne me quittait pas des yeux. Lui aussi il bouillonnait, et je ne savais pas si c'était de tristesse ou de rage.

— Tous les jeunes que je vois ici, il leur est arrivé quelque chose de grave. Ils n'ont pas eu de parents, ils ont grandi dans la pauvreté, ils ont vécu des drames… J'ai vu votre dossier, j'ai lu votre histoire. Ça ne veut pas dire que je vous excuse. Ce que vous avez fait, c'est inacceptable. Mais je vous comprends.

Il s'était redressé.

— La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est pas trop tard pour inverser la tendance. Vous avez seulement dix-sept ans. Ça vous paraît beaucoup mais je vous assure : c'est très peu. Vous pouvez encore COMPLÈTEMENT réussir votre vie. D'accord ?

— …

— D'ACCORD ?

— Oui.

— Parce que la différence qu'il y a entre vous et la plupart des jeunes que je vois passer dans ce bureau, c'est que vous, vous avez une passion. Les autres, ils n'en ont aucune.

— …

— Et je ne vous parle pas de la boxe, hein ? La boxe, vous aimez beaucoup, mais la boxe, on va l'oublier cinq minutes, si vous voulez bien. J'ai fait des pieds et des mains pour vous obtenir quelque chose. La mauvaise nouvelle c'est que vous n'allez pas faire cent vingt heures de TIG, vous allez en faire trois cents.

— QUOI ?!

— Oui ! Et la bonne nouvelle c'est que vous n'allez pas ramasser les poubelles, ni balayer les rues. Vous allez travailler dans une médiathèque. Ben pourquoi vous faites cette tête-là ? Vous aimez lire, non, vous aimez les livres ?

— Oui, oui.

— Vous préférez ramasser les poubelles ?

— Non.

— Bon. Donc voilà. Vous allez apprendre un métier. Par contre, les conneries, la violence, les bagarres pour rien, c'est ter-mi-né. Maintenant vous mettez le nez dans les livres, et vous apprenez. Et quand les TIG prennent fin, je veux vous voir envoyer mille candidatures pour travailler dans une librairie, n'importe laquelle, et passer les concours de bibliothécaire, OK ? Je veux plus jamais vous revoir.

— C'est juré, monsieur.

— Ouais. Allez, sortez.

Je bredouille en anglais :

— Je dois appeler la librairie.

Je suis assis sur une chaise. Dans mon dos, il y a un homme et une femme, debout et prêts à me sauter dessus au moindre geste suspect de ma part. De l'autre côté du bureau, l'inspecteur en costume bleu qui se demande si je sais où je me trouve.

— La librairie ?

— La librairie où je travaille, j'explique. Je commence aujourd'hui.

Je dois les prévenir que je serai en retard. C'est la librairie Galwenny.

Il tape le nom sur son ordinateur et un numéro s'affiche, qu'il compose sur son portable. Il plante ses yeux dans les miens en comptant les sonneries. Dès que ça décroche à l'autre bout, il balance d'un trait :

— Ici le commissariat de Camden. Luca Portaluppi ne viendra pas travailler aujourd'hui. Nous avons des questions à lui poser. Au revoir.

Le flic raccroche brutalement. Sans transition, il plonge dans mon regard.

— Qu'est-ce que tu as dit au veilleur de nuit ? Qu'est-ce que tu voulais ?

Je balbutie un truc en cherchant une issue. Le bout de tissu que je garde dans ma poche prend le dessus sur tout le reste, y compris sur les paroles de ce flic, qui poursuit :

— Pourquoi tu étais en colère ?

— J'étais pas en colère, je…

Improviser, me tirer d'ici.

— Et ça ? il me demande en ouvrant un grand cahier sous mes yeux. C'est quoi ? Ça s'appelle un registre. Le veilleur de nuit notait tout ce qui se passait, tu vois ?

— Doucement, je dis.

Il me dévisage et comprend que mon niveau d'anglais n'est pas suffisant pour son débit. Il reprend plus fort et moins vite, exaspéré :

— C'est un registre. Tu comprends ? Tout est marqué là ! Et le dernier événement de la nuit, et même de sa vie, c'est ça : un Français est venu le voir, très mécontent, il lui a parlé d'une lettre. C'est marqué : « Il m'a fait peur, j'ai pris la batte. » Tu vois, ça ? Quatre heures plus tard, une jeune Pakistanaise qui partait bosser est passée devant la réception et a découvert le veilleur allongé sur le sol dans une mare de sang.

— Je voulais juste changer de chambre !

Les deux lettres tournent en boucle dans ma tête, Telma vivante, son sourire, la Petite Ourse, et ce marché qu'on m'a mis dans les mains, l'enquête à mener, tuer quelqu'un, tout ça est dingue. Après seulement vingt-quatre heures en Angleterre, je suis menotté chez les flics, soupçonné d'avoir poignardé un mec.

— Et donc tu fais de la boxe ?

— D'après les premières constatations, l'assassin n'a porté qu'un

coup. Très précis, droit au but.

— La précision d'un boxeur, tu vois ?

Me calmer.

Ça fait vingt fois qu'ils me posent les mêmes questions, et je leur fais vingt fois la même réponse.

— Pourquoi tu trembles comme ça ? ils me demandent. De quoi tu as peur ? Qu'est-ce que tu oublies de nous dire ?

Les deux lettres ont sans doute été écrites par l'assassin du veilleur de nuit mais j'arrive à tenir ma langue. Il y a ce bout de tissu dans ma poche, et le sourire de Telma qui devient ma boussole.

Il lui manque une dent, elle vient de la perdre, juste au milieu. Ça lui change toute la tête quand elle sourit, c'est drôle. Papa et maman m'ont dit que je pouvais faire la petite souris cette nuit et aller glisser une pièce sous son oreiller pendant qu'elle dort. J'ai peur de la réveiller.

Mais j'y vais, je le fais. Je pousse doucement sa porte, je me retiens même de respirer. J'ai laissé la lumière du couloir allumée, j'avance au ralenti dans la pénombre. Au mur, le long de son lit, Telma a collé des dessins qu'elle aime. Ils tiennent chacun par un point de Patafix derrière, ils se soulèvent au moindre souffle d'air. Elle dort en travers du lit, son doudou tout contre elle, un autre tombé par terre. Je prends toutes les précautions possibles pour glisser la main sous l'oreiller, déposer la pièce, puis ressortir à pas de loup.

Je suis tellement fier qu'ils m'aient confié cette mission, tellement fier d'avoir réussi.

À quoi elle ressemble aujourd'hui ? Quelle voix elle a ? Je tiens bon, je dis c'est pas moi, je sais pas, j'en sais rien. Ils prennent mes empreintes, ma salive.

L'angoisse et la peur s'enracinent au fond de moi, mais un autre sentiment se déploie dans mon corps avec plus de force encore : la confiance. Elle n'a pas de fondement, je n'ai pas le moindre indice, ni une quelconque preuve que Telma est encore en vie et pourtant j'en

suis sûr : les flics vont me libérer, je vais regagner l'air libre.

Je devinerai qui m'écrit, et pourquoi. Et je retrouverai Telma.

En primaire on était les plus grands, au collège on est redevenus les plus petits. Ici, il y avait des élèves qui se maquillaient et d'autres qui venaient en scooter. Il y en avait même qui fumaient. Et puis la cour était immense, j'avais erré au moins dix minutes avant de trouver devant quelle porte il fallait se poster. Quand j'étais enfin arrivé, le rang était déjà formé. À l'avant, une dame m'avait regardé avancer.

— Joe Kernohan ? elle avait demandé.

— Non, Luca Portaluppi.

— Joe Kernohan, c'est moi, avait dit un gars qui arrivait derrière.

Il était pieds nus, ses chaussures à la main, et se tortillait dans un gros pull en laine. Lui aussi avait l'air de ne pas se sentir chez lui, mais il l'assumait bien mieux que moi. Moi, j'avais l'impression que plus rien n'irait jamais.

La dame avait coché deux noms dans sa liste, puis elle avait relevé la tête.

— Eh bien, ça y est, on est au complet, elle avait dit tout fort. Je suis madame Prigent, votre professeure principale ! On va pouvoir entrer en classe. Et vous, les deux touristes, là, vous allez vous mettre devant. Allez !

Tandis qu'on avançait doucement, j'avais remarqué que Joe se grattait le cou, le dos, les bras.

— Je déteste les pulls, il avait dit. Et je déteste les pantalons.

J'avais trouvé ça drôle, j'avais souri pour la première fois depuis la disparition de Telma. Il avait résumé :

— Je déteste porter ces vêtements. Avant je vivais au Sénégal. Mais mon père il a été muté, on a été obligés de revenir en France. Mes parents ils disent « revenir », mais moi je dis « arriver », parce que moi, j'ai jamais vécu ici.

Mme Prigent nous avait fait entrer en classe. Elle nous avait désigné une table en plein milieu du premier rang. Joe l'avait traitée de vieille bique entre ses dents. Pendant qu'on s'installait, il m'avait demandé à voix basse :

— T'avais l'air perdu, dans la cour. Tu faisais quoi ?

— Je cherchais ma sœur. Elle a disparu.

— Ce matin ?

— Non. Ça fait un mois.

Il m'avait regardé sans comprendre. Avant que la prof principale se remette à parler, il m'avait dit :

— On va la chercher ensemble, je vais t'aider. On va la retrouver.

Il n'y a qu'à Joe que je pourrais raconter ce qui m'arrive, il n'y a que lui qui me croirait. Je pourrais lui dire que les flics m'ont relâché, que j'ai interdiction de quitter Londres tant que l'enquête n'est pas terminée. Je voudrais lui dire que je suis épuisé, et affolé par les heures que je viens de passer menotté. Et dans le même temps, que je suis gonflé à bloc par la perspective de revoir un jour Telma.

Cent mille fois je lui ai parlé d'elle.

Je suis sur le trottoir, le commissariat derrière moi, mon portable à la main. Non, pas possible d'appeler Joe. Un mec a été assassiné hier parce que je lui ai parlé. Hors de question de faire courir le moindre risque à mon pote. Alors je fais quelques pas, en ayant l'impression d'être seul au monde.

Je suis tombé dans quoi ? Qu'est-ce qui m'arrive, putain ?

Je marche dans cette ville que je découvre et je ne sais plus si je l'aime ou non. Tout est nouveau mais tout est devenu oppressant. Je dévisage les badauds, j'inspecte les silhouettes, je me retourne brusquement, je crains d'être suivi. Il n'y a que des passants par centaines parmi lesquels je n'existe pas. Je demande mon chemin, on m'ignore, on ne sait pas.

On ne me sourit plus. Le tissu dans ma poche. Ma bouée.

Peu à peu, la nuit tombe.

Ma mère décroche à la première sonnerie :

— Ah mon chéri, comme je suis contente, alors comment ça va ? Tu as commencé le travail ? C'était comment ? Dis-moi.

— Je ne suis pas allé travailler. Je commence demain, en fait. Maman ?

— Oui ?

— Tu crois qu'elle vit encore, Telma ?

— …

— À ton avis elle est où ? Elle est devenue quoi ? Je pense tellement souvent à elle.

— …

— Maman, tu m'entends ?

— Oui, je t'entends.

— Tu crois qu'elle a fait une fugue ou qu'elle a été enlevée ?

— Luca !

— Oui, je sais. « Si elle avait fait une fugue, elle t'en aurait parlé avant. » Tu m'as toujours dit ça. « Telma, elle te racontait tout. » Pourquoi tu as toujours insisté là-dessus ?

— Mais parce que c'est vrai, Luca ! Qu'est-ce que tu crois ?

— Pourquoi tu t'énerves, maman ?

— C'est toi ! C'est toi qui m'agaces avec tes questions !

— Toi aussi, tu m'as toujours tout dit ?

— Je t'ai… Je t'ai toujours dit ce que tu avais besoin de savoir. Mais, Luca, on dirait que tu me soupçonnes de quelque chose !

Je laisse passer un silence.

Avant qu'elle prononce ces mots, je ne l'avais jamais soupçonnée de rien.

— Je t'ai dit tout ce que tu avais besoin d'entendre. Que je t'aime, par exemple ! Mon grand garçon. Et papa aussi, il t'aimait. C'est ça, le plus important. C'est ça, qu'il faut savoir. Et ne jamais oublier.

Ma mère, ses silences et ses sourires implorants, son habileté qui pèse une tonne, et les bons sentiments derrière lesquels elle se retranche. Ma mère qui sait quelque chose qu'elle ne me dira pas ce soir car elle vient de reprendre pied. Elle sourit, je l'entends, elle abrège, satisfaite et convaincue d'avoir noyé le poisson mais j'ai bien entendu son emportement, sa réaction au quart de tour.

Ce soir, j'ai bien entendu : elle sait quelque chose à propos de Telma.

Je n'ai pas faim. Je n'ai pas une thune, de toute façon. Demain j'achèterai des pâtes. J'ai dévié dans un autre quartier de la ville sans m'en rendre compte. Les façades georgiennes s'alignent, leurs entrées surmontées d'enluminures austères. Ici, moins de fouillis mais toujours

autant de variété dans le style et la couleur des passants.

Quartier chic, mais quartier cool.

Au hasard d'un panneau, je reconnais le nom que j'avais lu sur un plan quand je préparais mon séjour : Hyde Park.

Trois rues plus loin, l'agitation de cette ville aux mille facettes se déploie de nouveau. Autour de moi, il n'y a plus que des restaurants thaïs, italiens, des pubs, souvent des rires. Dans la lumière des enseignes, des silhouettes insouciantes se déplacent en grappes. Je m'apprête à demander une nouvelle fois mon chemin mais on me devance, un homme m'accoste :

— Bonsoir, me dit-il en anglais.

Il semble embarrassé, un vague sourire déforme le bas de son visage. Je suis immédiatement sur la défensive. Son bras gauche, le long de son corps dans une posture maladroite, le droit mollement tendu vers moi.

Il tient une enveloppe kraft.

— On m'a donné ça pour vous.

— Qui est-ce qui vous a donné ça ?

Je regarde dans tous les sens, en alerte jusqu'aux ongles. Il se dédouane illico.

— C'est pas moi !

— C'est qui ?

— Une dame. Elle m'a payé pour que je vienne vous donner ça. Mais je ne veux pas de problème, moi. Si vous voulez, l'argent, je vous le donne !

— Elle était comment ? Elle est où ?

Il hésite, il n'est plus sûr. Mais il a quelque chose qui peut m'intéresser, je le vois à son air tandis qu'il plonge la main dans sa poche.

— Elle m'a donné une photo pour être certaine que je ne me trompe pas, il m'explique.

Il sort un polaroïd qu'il retourne sous mes yeux. C'est moi, sortant du commissariat tout à l'heure. C'est presque un portrait. Le photographe était à quelques pas de moi.

Je triture mes souvenirs et je ne vois rien qui m'aiguille… Putain, j'ai rien vu.

La dame dont il me parle, évidemment qu'elle n'est plus là, en tout cas elle n'est plus visible. Le type bredouille encore je ne sais quoi sur

un ton d'excuse, il recule et j'ordonne :

— Reste là !

Il s'immobilise. Autour, quelques passants sont en alerte, ils m'observent tandis que je fouille dans la galerie photo de mon téléphone. Il cherche à abréger, il marmonne qu'il est presque minuit, qu'il doit partir.

— Est-ce que c'était elle ? je l'interroge en lui tendant mon appareil.

Il se penche, il peine à voir l'image tellement je tremble.

— Peut-être…, il répond. Je n'en sais rien, en fait. Je l'ai juste aperçue.

Je ne respire plus. Le mec est blême, il s'éloigne et, dès qu'il est à bonne distance, part le plus vite possible.

Les passants ne me frôlent plus. Ils me contournent. Ma respiration devenue folle fait se gonfler ma poitrine, les muscles tendus, les yeux exorbités comme un preneur d'otage.

Une troisième lettre dans ma main.

Et dans ma tête, cette unique question, plus forte que tout le reste.

Je reprends mon portable, le journal d'appels, le combiné vert. Tant pis si elle dort déjà.

Elle décroche.

— Maman, t'es à Londres ?

JOUR 3

Petite mine ? Il va pourtant bien falloir aller travailler ! Tu as loupé ton premier jour, mais aujourd'hui c'est le bon ! À moins qu'il t'arrive encore quelque chose ? La vie est pleine de surprises, tu sais bien.

Travailler.

Ça devrait te faire bizarre, toi le petit enfant qu'on gâte après qu'il a eu tant de malheurs, toi le petit qu'on protège car le monde est trop méchant.
Luca, est-ce que tu sais seulement ce que « travail » signifie ? Tu te figures que bosser dans une librairie te donnera l'occasion de lire ? Qu'on te permettra de feuilleter les bouquins, de t'asseoir par terre pour les consulter comme tu le fais si souvent depuis deux ans ?

T'es qu'un gamin, Luca, un rêveur à côté de la plaque. La librairie Galwenny n'attend de toi qu'une seule chose : que tu ouvres les cartons sans que la lame de ton cutter n'entaille les livres qui se cachent à l'intérieur. Qu'ils soient intacts quand tu les découvriras, propres à être mis en rayon, en vitrine, puis achetés. Comme une partie de cache-cache, tu vois, toi qui aimes tant ça ! Sauf que celle-là se répète à chaque nouveau colis. Et des colis, une librairie comme Galwenny en reçoit des dizaines par jour.

Tu n'en verras pas le bout.

Ce soir, tu ne sentiras plus tes bras, ni tes cuisses.
Tu n'occuperas pas ce poste longtemps. Tu ne tiendras pas. Les cartons seront trop lourds, le rythme, trop intense, les collègues, trop **cons**. Tu seras trop passif, et tes colères n'y changeront rien.

Elle aimait les livres, Telma, tu te souviens ?
Elle en lisait des dizaines, dans sa chambre au papier peint bleu ciel, sur lequel vous aviez dessiné des bateaux. Vos parents n'avaient rien dit. Les deux petites merveilles auxquelles on passe tout sans jamais rien leur inculquer.

Les deux petites merveilles ont grandi. L'aîné va faire son premier jour de travail aujourd'hui, et ça s'annonce comique.

Quant à la cadette, que fait-elle à l'heure qu'il est ?

Tu sais, elle n'est plus la petite fille de huit ans que tu as laissée filer, pleine de joie et d'avenir.

Elle a changé, tu sais. Tu la reconnaîtrais ?

Elle pense à quoi, tu crois ?

Aux **19 jours** qu'il lui reste à vivre ?

Non. Ta **conne** de sœur ne pense jamais à rien.

C'est superbe et je m'en fous.

C'est immense, raffiné, fastueux, et moi je respire difficilement sur le trottoir d'en face.

La librairie Galwenny est l'une des plus anciennes de Londres, et le décor est inchangé depuis son ouverture. La façade est en bois peint en noir, ornée de moulures dorées.

Surplombant la vitrine, l'imposante enseigne indique :

GALWENNY BOOKSHOP – SINCE 1872

Tout te dit qu'ici le livre est roi. Tout respire la sérénité, le respect, l'intelligence. Un lieu feutré, riche d'histoires et de patience, où les mots sont chez eux. Un lieu d'ouverture qui pourtant te protège.

Tout ça, je me le disais de la France, quand je consultais le site Galwenny sur Internet pour préparer mon voyage. À présent que je me trouve devant, aucune majesté ne me parvient, pas le moindre plaisir.

Je suis immobile dans le flot des piétons. Qu'est-ce que je fous là ? Je ne pense qu'à Telma, à ce bout de robe que je triture au fond de ma poche, et à la discussion que j'ai eue hier soir avec ma mère.

— Maman, t'es à Londres ?

— Tu sais bien que non, elle m'a dit.

Et je l'ai bien su, ouais, je l'ai su tout de suite, qu'elle n'était pas là. Mais je savais aussi qu'elle me cachait un truc, alors j'ai redemandé :

— Qu'est-ce que tu ne m'as pas dit, maman ?

— Rien d'important. Rien qui change ta vie, en tout cas. Je te le promets.

Dans le chaos où je me trouvais, je me suis accroché à ces quelques mots et j'ai choisi de les croire.

— Tu me soupçonnes de quelque chose ? elle m'a demandé doucement.

— Non. J'ai… J'ai vu une dame qui te ressemblait, c'est tout.

— J'espère pour elle qu'elle était plus belle que moi.

— Arrête, maman.

Les mots de ma mère ne me quittent pas, et ceux de la lettre hantent mes rétines. Je me retourne, j'examine les badauds, je croise des regards. Tout me provoque depuis deux jours, et je ne suis plus sûr de rien.

— Luca ? On y va ?

Je sursaute.

Tout contre moi parmi les passants, conforme à la photo qu'il y a de lui sur le site, George Galwenny, sixième propriétaire des lieux. Il a la cinquantaine, des cheveux noirs et gris, de grosses lunettes carrées qui font comme des loupes devant ses yeux. Il porte un costume bordeaux, une chemise curry, il est d'une élégance absolue, et s'exprime avec le plus pur accent british :

— Quand on arrive avec vingt-quatre heures de retard, on essaye au moins d'être en avance, vous ne pensez pas ?

Je regarde mes pieds, je balbutie :

— Désolé.

Il entreprend de traverser la rue, je le suis. George Galwenny m'explique :

— Je vous ai reconnu grâce à la photo que vous avez mise dans votre courrier.

Et avant que je réponde, avant surtout que nous pénétrions dans la boutique, il s'arrête et me fixe, son visage à vingt centimètres du mien.

— Luca, oublions votre absence d'hier, ce coup de téléphone de la police, oublions aussi ce retard ce matin – oui, vous êtes en retard, il est 10 h 01 et nous ouvrons à 10 heures. Oublions tout cela, vous êtes

d'accord ?

Il se fige durant une poignée de secondes, et m'ausculte en silence.

— Bienvenue à la librairie Galwenny, il me dit alors en me tendant la main.

Je la lui serre, et il m'affiche un sourire radieux, qui disparaît aussi vite qu'il est apparu. Je n'ai même pas le temps de le lui rendre. Il me lâche la main d'un coup, pivote et pénètre dans le magasin comme s'il était seul, et me revoilà qui trottine pour le suivre jusque dans le fond. C'est superbe, ouais, mais je comprends que je ne ferai pas partie du décor. Les tables couvertes de livres, les lumières douces disposées de manière à ne gêner personne, le parquet bicentenaire et les rosaces au plafond sont là pour les clients et les quelques collègues déjà à l'œuvre, que le patron me désigne sans ralentir.

— Voilà Spencer, qui s'occupe de la littérature anglo-saxonne.

Le mec me regarde à peine, voûté sur une quatrième de couverture.

— Sarah, du rayon sciences humaines.

Je lui esquisse un sourire, auquel elle répond en s'illuminant comme une enfant bien qu'elle ait au moins trente-cinq ans. Petit gabarit, cheveux très courts.

— Dolly, qui s'occupe de la vie pratique.

Dans les mêmes âges que Sarah, sans doute. Une tignasse bouclée, des yeux vifs, elle interrompt ce qu'elle était en train de faire et m'observe.

— Salut, elle dit après un petit temps.

— Salut.

Je sens ses yeux sur moi tandis qu'on la dépasse, trois pas plus loin je me retourne : elle ne me regarde plus.

— Et pour vous c'est ici ! lance Galwenny en poussant une porte de la main.

Elle s'ouvre sur une pièce sans fenêtres d'environ quarante mètres carrés, dans laquelle on serpente comme dans un labyrinthe tellement elle est pleine de cartons grimpant jusqu'au plafond. Une fine pellicule de poussière recouvre le sol, résultat de la découpe de tous ces emballages. L'odeur est celle du papier, de l'encre, aussi de la sueur, déjà.

La lumière est crue, fonctionnelle. Les coulisses de ce lieu enchanteur sont exiguës et les conditions seront rudes. Pas d'autre

bruit que celui de nos gestes et de nos pas. Celui d'un carton qu'on éventre, accompagné d'un râle dû à l'effort. Au fond, j'aperçois un homme, qui déchiquette un colis, dont il extrait des dictionnaires. Il les soupèse comme des haltères, les pose un à un sur une étagère derrière, et s'interrompt quand il renifle une présence. Il se tourne alors et me dévisage. Il a la quarantaine, des traits anguleux, un corps de granit, et deux petits yeux noirs qui me transpercent et au fond desquels je discerne une lueur étrange.

— Bonjour Luca, il murmure.

Il s'appelle Kamal, il est irakien, et entre ses mains, les cartons semblent peser le poids d'une plume. Il est un peu plus petit que moi, mais deux fois plus épais, sans doute aussi deux fois plus lourd. Quand il me regarde, je sens comme deux poignards qui se plantent en moi. Les traits de son visage sont aussi massifs que l'est son corps, sans la moindre finesse. Ses bras sont comme deux pylônes, ses mains, comme deux battoirs, son cou, comme un tronc. Sa respiration fait le bruit rauque d'une machine. Il n'est pas très vif, mais il garde exactement le même rythme quel que soit le moment, l'heure ou le poids de ce qu'il soulève. Un rouleau compresseur. Les cartons arrivent empilés, et il faut les prendre les uns après les autres, les ouvrir avec soin, en extraire les livres, qu'on passe un à un sous une douchette qui en lit le code-barres. Un petit bip retentit alors, et sur l'écran de l'ordinateur s'affichent les caractéristiques de l'ouvrage en question, le titre, son auteur, le nombre de pages, et aussi le prix, l'affectation au rayon concerné…

Je fais un effort colossal pour me concentrer, assimiler les consignes. Kamal parle un anglais rugueux que je comprends à peu près. On est censés vérifier les informations qui s'affichent, et quand tout nous semble correct, déposer le bouquin sur la bonne étagère, où le libraire en charge du rayon passe à intervalles réguliers se saisir des ouvrages qu'il place ensuite dans le secteur dont il s'occupe.

C'est sans fin.

Je n'ai plus le droit de quitter Londres, je n'ai pas un rond d'avance, je n'ai pas d'autre choix que de travailler. Pourtant je ne pense qu'à Telma. Tout me ramène à elle et à ces trois lettres auxquelles je ne comprends rien pour le moment.

Elles passent devant mes yeux comme des flashs.

Kamal me parle sans me regarder, sans ralentir.

— Comment tu as eu le job ?

Je prends le temps de traduire sa question dans ma tête, trouver les mots pour lui répondre. Lui, pendant ce temps, bipe quatre titres. Il en bipe un cinquième en me lançant un regard sombre, alors je m'y remets, tout en abrégeant :

— Il y a eu une annonce. J'ai écrit, et voilà.

Il hausse les épaules.

Bip.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Bip.

Bip.

Je ne trouve pas le code-barres sur mon livre.

Bip.

— Qu'est-ce qu'il y a ? il demande.

Bip.

Bip.

Ah, il est là.

Bip.

— À ce poste, Mr Galwenny prend toujours un Français. Il dit que c'est important d'avoir un Français dans une librairie. Alors que mon fils, lui, n'a pas de travail.

Il hausse encore les épaules.

Il a dégommé quatre cartons quand j'en suis encore aux deux tiers du premier. Il a l'œil vif, l'oreille aussi, il règne sur la réserve et je sens qu'il m'observe.

Bip.

Je transpire, je m'active et je crains l'erreur, la maladresse, la lenteur. C'est un travail de manutentionnaire, je pourrais tout aussi bien réceptionner des cravates ou des billes, le boulot serait le même.

Bip.

Je suis ailleurs.

J'ai l'impression de ne pas être à ma place, ou en tout cas, pas à celle dont je rêvais quand j'étais en France.

J'ai surtout l'impression de me planquer dans cette réserve tandis que ma sœur est en danger quelque part, et ça m'est insupportable mais quoi ?

Faire quoi, aller où ?

Je suis comme un con dans cette arrière-boutique, en train de

biper des bouquins en me répétant les mots que j'ai lus cette nuit, tout le mépris de celui qui m'écrit, tous les détails qu'il connaît de ma vie. Et si ça n'était pas lui le meurtrier de Javier ? Si c'était juste une coïncidence, un meurtre parmi d'autres, dont le corbeau aurait profité pour me faire peur ? Visiblement, le veilleur de nuit s'est fait poignarder, un coup en plein cœur, du sang partout sur le sol mais pas un bruit, et juste un geste.

D'après les flics, quelques secondes ont pu suffire.

Bien sûr que c'est lui, bien sûr que c'est celui qui m'écrit.

Putain.

C'est qui ? D'après le type qui m'a remis l'enveloppe hier soir, c'est une femme, peut-être de l'âge de ma mère. Je n'ai pas pensé à lui demander si elle parlait anglais.

Et pourquoi elle me déteste comme ça ?

Dès la première lettre, elle m'a dit que je pouvais sauver Telma. Donc, c'est possible.

En tuant quelqu'un. En tuant qui ?

Je me rends compte que je bois ses paroles mot pour mot alors qu'on a clairement affaire à une cinglée. Mais j'ai bien trop envie de la croire pour douter de ce qu'elle m'écrit.

— Tu es là depuis longtemps ? je demande soudain à Kamal.

— Vingt ans.

— Il en a vu passer, des petits jeunes comme toi !

Une voix féminine vient de balancer ça dans mon dos. Je me retourne. Dolly, dont la tête dépasse du meuble dans lequel elle est venue chercher son réassort. Elle sourit brièvement, prend une pile de livres contre elle, et ça me fait l'effet d'un flash. Son rictus, je le trouve soudain narquois. Et si c'était elle qui avait donné la lettre au type hier ? Mais avant que je délaisse mon poste pour aller la voir, la raison me revient : ça n'était rien qu'une blague, c'est sûr. Et puis le type aurait évoqué sa chevelure. Dolly retourne en boutique et je reviens à mon carton, je chope le livre suivant, le retourne, jolie couv', Saul Marly, connais pas.

Bip.

Je tente de me raccrocher au réel, au présent.

— Et tu aimes lire ? je demande.

Kamal ne répond pas. Il m'a pourtant bien entendu. Pas le moment de parler, sans doute. Alors apprendre à me presser, à manier

doucement ces montagnes de livres sans jamais m'attarder, et les voir disparaître entre les mains de Dolly qui me glisse un mot à chacun de ses passages, celles de Sarah qui semble parler toute seule, et celles de Spencer qui soudain vient vers moi.

— Bienvenue, il me dit.

— Merci.

— Pas facile de gagner sa vie, hein ?

Il repart et me laisse avec ça. J'ai lu presque la même chose dans la lettre que m'a remise l'inconnu. Je délaisse mon poste et le suis en boutique.

— Pourquoi tu as dit ça ? je demande en le rattrapant.

— Parce que c'est vrai, il soupire. Tu ne trouves pas ?

— Si, si. Mais il y a plein d'autres choses qui sont vraies et que tu n'as pas dites. Pourquoi tu as choisi de dire ça ?

Je m'agace, je me raidis, je veux qu'il me réponde et il le sent, mais il est profondément chez lui parmi les livres et les mots, bien plus à l'aise que moi. Il cherche dans ses vieux cours de français et me lance avec son énorme accent anglais :

— Jeune homme, comme vous y allez !

Plus loin, Sarah pouffe en l'entendant. Vu leur air, j'imagine qu'il s'agit d'une citation mais je n'ai pas la référence.

Les clients sont dispersés, penchés sur les tables. Une dame avec un chapeau plus large qu'elle, accompagnée d'un jeune mec aux allures de clochard. « Pourvu que l'Angleterre ne change jamais. » Moi aussi je connais des phrases, celle-là est de Fajardie. Spencer ne doit pas connaître, c'est un Français mort depuis un bail.

Dans la rue, des voitures passent au pas sans qu'on les entende. Un type en long manteau avance en lisant un journal, comment fait-il pour savoir que personne n'arrive en face ? Je tourne sur moi-même au milieu de cette boutique, je scrute chacun des visages et je sens une présence.

Spencer, qui se rapproche dans mon dos.

— Qu'est-ce qu'il y a ? il me demande. Ça va ?

— Non, je lui dis sans réfléchir.

Depuis la disparition de Telma, ma mère tremble presque en permanence. Elle vibre. On dirait qu'elle va s'évanouir.

Mon père, c'est autre chose : il ne parle plus. Il a les yeux plus ouverts qu'avant, même la bouche, mais plus aucun son n'en sort. Son regard se pose sur des objets pendant des heures comme s'il les découvrait. Et puis il passe à autre chose, et je ne sais pas ce qu'il ressent. On dirait une pierre.

De toute façon, depuis un an, mes parents ne se parlent plus beaucoup. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant que j'étais en colo kayak et que Telma se faisait opérer de l'appendicite, mais on dirait qu'ils se sont fâchés. La fatigue, peut-être.

Et depuis que Telma a disparu, c'est encore bien pire. Ils ne parlent plus à personne.

Moi, au moins, j'ai Joe. C'est mon ami. Et puis j'ai www.ou-es-tu.com, j'y vais tous les soirs. Là au moins c'est stable, car tout le monde est paumé.

J'ai expliqué à Joe :

— Ceux qui vont sur ce site sont des gens qui ont perdu quelqu'un, et qui se sentent seuls. C'est pour ça que ça s'appelle comme ça. Il y en a qui sont en deuil, il y en a d'autres qui cherchent quelqu'un qui a disparu, comme moi.

— Tu t'es choisi quoi comme pseudo ?

— Luca.

— Ah bon ? Personne donne son vrai nom, sur Internet, t'es con !

— Je sais. Mais moi j'avais pas envie de mentir.

— Et tu fais quoi, sur ce site ?

— Je diffuse la photo de Telma, je demande aux gens s'ils l'ont vue. Tous les jours, j'espère qu'il y en a un qui va me dire oui.

Tout ce que j'ai voulu fuir est en train de me revenir. Toutes les suppositions que j'ai pu faire à l'époque, pourquoi et comment Telma a-t-elle pu s'évaporer comme ça…

Personne n'avait rien vu ni entendu quoi que ce soit, comment c'est possible ?

Et puis le corps du veilleur de nuit, les lettres. Je fais semblant de me reprendre et Spencer feint d'y croire.

Je balaye l'air d'un geste. Il me regarde rejoindre la réserve où Kamal n'a pas cessé de biper, de trancher, de ranger. Je rejoins mon poste et empoigne un nouveau carton qui pèse le poids d'un âne, je me contracte pour le porter jusqu'à mon poste, et je l'ouvre avec méthode. Je prends en main le premier bouquin, je le retourne et m'immobilise.

Le titre : *Elle doit mourir.*

C'est un hasard, bien sûr, c'en est forcément un.

Dans mon dos, la voix de Mr Galwenny :

— Kamal, est-ce que tout va bien ?

— Mmmmh.

— Parfait.

La journée se passe sans qu'aucun lien ne se noue entre ce colosse et moi. Il corrige mes gestes et mes erreurs, il bosse comme une machine et ne parle jamais. Durant la pause du midi, il dévore un sandwich en quelques bouchées sans quitter son poste. J'hésite à faire comme lui. Je me rappelle ce que Joe m'a conseillé sur le ferry :

— Tu prends ta pause, tu respectes les horaires. Sinon, t'es mort. Tu ne travailleras jamais assez, de toute façon. Donc puisqu'il y a une heure de début, une heure de pause et une heure de fin, tu t'y conformes. C'est tout.

Il a raison, je crois bien, alors je dis à Kamal que je reviens dans une heure. Il répond par un de ses grognements, me regarde probablement sortir mais semble tout à sa tâche quand je lui jette un dernier coup d'œil. Même chose en magasin, où les collègues m'ignorent mais m'observent, je le sais. La fille à la caisse bipe un livre quand je passe. Elle et moi faisons le même taf, moi à l'entrée, elle à la sortie. Entre nos deux bips, le livre aura passé quelques jours dans les rayons du magasin.

C'est dur. C'est vrai que je ne lirai pas un seul bouquin sur mes heures de travail, impossible. Je resterai dans le fond de la Galwenny Bookshop, dans ma pièce sans fenêtres en compagnie d'un ours en comptant les heures me séparant de la mort de Telma.

Est-ce qu'elle est vraiment en vie ? Est-ce qu'elle risque vraiment de mourir ?

Je vais devenir dingue. Je sors mon portable, trouve Joe sur WhatsApp et l'appelle. Il décroche aussitôt.

— *Hello? What do you want, my dear?*

Il se marre. Je crève d'envie de lui raconter mais impossible, trop peur de le mettre en danger, alors j'essaie d'être léger.

— Bah je voulais savoir comment ça allait, quoi. Ça va ?

— Ben ouais. Je reviens de boxer, là, je rentre.

— Il t'arrive rien ?

— Si, il y a plein de meufs qui viennent sonner chez moi, j'en peux plus.

— OK, super. Hé, tu pourrais me rendre un service ? Tu pourrais aller voir ma mère ?

— Je fais pas les vieilles.

— Joe, putain ! Tu pourrais aller voir ma mère ? Dire bonjour, demander comment ça va ?

— Ouais, je vais y aller. Prendre des nouvelles de la maman du fiston qui est parti faire la fête en Angleterre, quoi !

— Et tu lui dis pas que je t'ai demandé.

— Ah ouais, c'est carrément une mission, quoi.

Joe qui se marre.

Quand il rigole comme ça, rien de grave ne peut arriver.

C'est comme ça que se passe la journée. En voyant partout le mal rôder, en entendant le bip que fait le rayon rouge quand il identifie le code-barres, et ce bip a le son du tic-tac. Quand je rentre le soir, je suis sur le point d'exploser. J'ai fait mon premier jour en manquant me faire virer dix fois tant je suis nul et lent et con. Toute la force que j'avais en moi il y a encore trois jours a disparu.

Je passe devant l'accueil de l'auberge de jeunesse, ils sont trois mecs derrière à présent. Ils ont plus l'air de vigiles que de réceptionnistes. Ils me demandent mon nom, ils vérifient ma clé, me laissent passer. Derrière eux, tout semble avoir été nettoyé. Une odeur de détergent subsiste. Même l'ampoule a été changée, celle-là est plus forte, la lumière gueule. Tout est net. Il n'y a bien que là.

Quand j'ouvre ma porte, je retiens ma respiration. Personne. Au

mur, un petit cadre que je n'avais pas remarqué hier. Je m'approche. Une photo sans intérêt. Une maison à colombages rouges, un toit d'ardoises compliqué. L'effort de déco ridicule et complètement inutile.

Mon portable vibre : Joe qui m'appelle.

Je décroche aussitôt :

— Allô ?

— Ouais, *my dear*, je viens d'aller voir ta mère. Elle était pas là.

— T'es sûr ?

— Laisse-moi finir. Moi aussi ça m'a étonné. J'ai sonné plusieurs fois, personne. Je suis ressorti et je me suis mis sur le trottoir d'en face pour guetter. Et j'ai vu qu'il y avait de la lumière, en fait. Mais une lumière qui bougeait.

— Hein ?

— Ouais. Une lampe-torche, tu vois. Un faisceau.

— Putain ! Et t'as fait quoi ?

— J'ai attendu. Je savais pas quoi faire ! Mais tout d'un coup, j'ai vu ta mère arriver sur le trottoir. Elle marchait vers moi.

— Elle sortait de l'immeuble ?

— Non. Elle revenait de l'épicerie. Elle avait des paquets de biscuits dans les mains.

— Ouais, je vois. Vous avez appelé les flics ?

— Non. Elle m'a demandé de monter voir avec elle. Sa porte était bien fermée. On est entrés, il y avait personne…

— Ça devait être sa voisine. Elle vient, elle se croit chez elle.

— C'est ce que ta mère a pensé aussi. Alors on est allés lui demander. Elle a dit qu'elle était pas venue. Alors ta mère a dit que j'avais sans doute mal vu.

— OK. Elle était inquiète ?

— Non. Alors j'ai pas insisté, tu vois.

— T'as bien fait. Merci, mon pote.

— Mais Luca.

— Ouais ?

— Il y avait quelqu'un, je te jure. Je sais ce que j'ai vu.

JOURNAL

« Sœur », « frère », « parents », « famille »… Des mots qui t'obsèdent, hein ? Tout ce qui faisait ta pseudo-force est en train de fondre, aspiré par ce tourbillon. Il n'aura pas fallu longtemps. Te rends-tu compte qu'en seulement trois petits jours tu en es à dormir tout habillé par terre ? Ressaisis-toi, voyons ! Ne reste pas ce petit enfant trop gâté qui part à la dérive à la première embûche ! Tu ne vas tout de même pas vaciller pour si peu, si ?
Tu n'as pas la moindre idée de la direction dans laquelle il faut chercher, tu as besoin d'un indice. Il va ensuite falloir faire travailler tes méninges, creuser, changer d'angle.
Tu sauras t'en sortir ?

Il est temps de faire **face**, Luca. Il est temps de prendre tes responsabilités, et de te rendre compte que tout n'est pas la faute des autres. Il est temps d'assumer, d'apprendre d'où tu viens. Bien sûr, tu te souviens de la maison familiale, du jardin où les cachettes étaient nombreuses, du salon, des chambres à l'étage. Il te reste des bribes de cette enfance heureuse, mais que sont vraiment ces **souvenirs** ?
Te souviens-tu de l'homme qu' était ton père ? Ce gentil papa si fort et si tendre dont ta mère dit encore tant de bien. Te souviens-tu de lui ? De son visage, oui, de sa nuque quand il était au volant de la voiture, de ta main dans la sienne sur le chemin de l'école, d'accord, toutes ces images mignonnes à souhait qui ne disent rien de ce dont il était capable.

Que sais-tu de lui, Luca ?

Que sais-tu des ravages qu'il a faits dans sa vie, de ses victimes ?
Que sais-tu du prix de cette enfance heureuse et niaise ?
Luca, il te reste 18 jours pour sauver ta sœur.
Il est temps de te poser les vraies questions sur tes proches.

Commence par ton **p è r e**.

Mon père.

Quelles « victimes », quels « ravages » ?

Ma journée commence avec cette lettre glissée sous ma porte cette nuit, et ces questions.

Je marche dans le couloir de l'auberge de jeunesse, je fais tout mon possible pour paraître normal mais je suis glacé. Les mots de cette lettre m'ont fait couler de la sueur partout. Derrière l'accueil, les trois types qui me dévisagent. Ne pas leur parler. J'évite leurs regards et leur adresse un timide bonjour de la main, auquel ils ne répondent pas. Quand je croise mon reflet dans le grand miroir près de la porte, je m'effraie moi-même : j'ai l'air de ne pas avoir dormi.

Aussitôt dehors, je sors mon téléphone et j'appelle ma mère. Elle répond après plusieurs sonneries, elle qui vit dans quarante-cinq mètres carrés. Elle marche si lentement qu'il lui arrive de louper des appels. Elle s'en fout. Elle décroche et j'entends sa voix fatiguée :

— Allô, mon chéri…

— Bonjour maman. Je te réveille ?

— Non, non.

— Joe m'a dit qu'il t'avait vue hier soir ?

— Oui, oui.

— Et il… Enfin il m'a dit…

— Qu'il avait vu de la lumière ? Ça devait être un reflet, il n'y avait personne. Et rien n'a bougé. Enfin tu t'inquiètes pour moi, ça fait plaisir !

— Je suis là, maman…, je lui dis tout bas.

— Non, tu n'es plus là. Mais c'est normal, c'est la vie. J'ai été heureuse, tu sais ? J'ai eu…

— Arrête ! Arrête de parler au passé, arrête de parler comme si tu avais quatre-vingt-dix ans !

— Ce n'est pas une question d'âge, tu sais bien. C'est une question… de je ne sais même pas quoi. Et toi qui n'es plus là… Mais pardon, je t'embête.

— Mais non…

— Alors ? Comment ça se passe ? C'est comment, Londres ? Pas trop dur ?

— Maman, il est né en France, papa ?

Ma question l'étonne mais le plaisir de parler de mon père prend aussitôt le dessus. Sa voix se réveille, ses souvenirs affluent :

— Papa ? Oui, lui, il était né ici. Ce sont ses parents, les immigrés.

— Arrivés en France après la guerre, c'est ça ?

— Oui, il fallait tout reconstruire, tu sais, tout était détruit ! Il y a beaucoup d'Italiens qui sont arrivés à ce moment-là. Il avait seize ans seulement, ton grand-père. Il est devenu maçon. Et puis il a rencontré ta grand-mère, elle repassait le linge dans une blanchisserie. Ils se sont rencontrés en France alors qu'en Italie ils venaient de deux villages distants d'une dizaine de kilomètres, c'est étonnant, ces choses-là.

— Et ils ont eu deux enfants seulement ?

— Voyons, tu le sais bien, Luca ! Ils ont eu ton père et ton oncle.

— Sandro et Tonino. Sandro l'aîné, Tonino le petit.

Des parents fiers que leurs fils aient des diplômes, juste le bac, en vérité, mais suffisant à l'époque pour qu'ils deviennent autre chose qu'ouvriers du bâtiment. Tonino et mon père ont alors monté une petite entreprise de vente de vêtements professionnels. Pas vraiment plus prestigieux que maçon mais ils bossaient en costume, et ça faisait la fierté des vieux Portaluppi. Ça permettait aussi aux deux jeunes de rouler en italienne, et de retourner au pays chaque été en se donnant l'allure d'avoir conquis Paris.

Quel crime peut-on commettre quand on vend des blouses à longueur de journée, des visières de soudeur et des gants ignifugés ?

— Maman, de quoi il est mort, papa ? Je sais qu'il a fait une crise cardiaque dans son sommeil, mais le reste ? Pourquoi il est mort comme ça, il travaillait trop ? Comment ça se passait, votre vie, à l'époque ?

Je m'en veux de lui infliger ça, bien sûr, de la secouer de cette manière alors qu'elle est à peine levée, je le sais. Elle passe parfois la journée sans sortir de son lit.

— Tu sais bien comment ça se passait ! Ça se passait mal ! Tu sais bien que Telma avait disparu depuis un an, qu'on la cherchait partout, qu'on croyait la voir au supermarché, dans un bus qui passe, sur la plage, tu sais bien tout ça !

Oui, je sais tout ça.

Un mercredi.

Papa est au travail, et maman est là-haut. Moi, je regarde la télé dans le salon. Et tout d'un coup, je hurle, j'appelle ma mère de toutes mes forces et elle arrive en courant dans l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri, qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai le doigt tendu vers l'écran.

— J'ai vu Telma ! Il y avait Telma !

Elle se précipite sur la télécommande, et la prend avec tellement de maladresse qu'elle lui échappe et se casse contre le carrelage. Je me mets à pleurer en fixant l'écran parce que le programme est en train de se terminer, c'est déjà le générique. Ma mère peste, elle bricole, ça marche pas, elle me dit « viens, dépêche-toi ! » et elle me tire par le bras.

La dame de la maison d'à côté nous ouvre après plusieurs sonneries, on s'engouffre chez elle et elle nous voit courir vers sa télé. Elle s'inquiète :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ma mère allume, zappe, le générique n'est pas fini alors elle fait « arrière ».

Ça marche.

Les images qui reculent, saccadées.

Tout se précise, tout se tend.

Je m'approche de l'écran. Ma mère en apnée. La voisine se demande ce qu'on fabrique. Et soudain je bondis :

— Là, c'est là !

Et je pleure tellement ça n'est pas elle, tellement ça n'est pas Telma. Ma mère aussi, elle pleure, mais entre ses larmes il y a comme un sourire que je crois comprendre : le plaisir d'avoir cru dur comme fer aux retrouvailles avec Telma, même si c'était pour de faux.

Je connais tout ça, ouais.

Je garde le téléphone contre mon oreille et je marche, j'évite les passants, les enfants, les chiens.

— Maman, de quoi il était capable, papa ?

— Comment ça ?

— Je ne sais pas… Il était capable de faire du mal à quelqu'un ?

— Luca, pourquoi tu me poses toutes ces questions ?

— Est-ce que tu crois que papa pourrait avoir un rapport avec la disparition de Telma ?

— Quoi… ? Qu'est-ce que tu veux dire ? elle articule.

— Je veux savoir de quoi il était capable, je répète le plus froidement possible.

— Il était capable de tout pour sa famille, elle tranche.

— C'était qui, « sa famille » ?

— Mais, Luca ! Telma, toi et moi, voyons !

— Et capable de quoi, par exemple ? Il aurait pu se sacrifier lui-même ?

— Oui, elle répond sur le ton de l'évidence. Et moi aussi. Tous les parents te diront ça.

Je vais la questionner d'une autre façon, *changer d'angle*, mais elle me prend de court :

— Mais ce n'était pas possible.

— De quoi tu parles, maman ?

— De rien. Il va falloir que je te laisse, mon chéri.

— Attends. Quand tu parles de sa famille, il y a aussi ses parents et son frère, non ? Pour eux aussi il aurait fait n'importe quoi ?

— Mais oui ! Bon ! Voilà. Mais tu sais bien que Tonino, il faisait n'importe quoi tout seul, elle dit un ton plus bas. Bon, il faut que je te laisse, mon chéri. J'espère que tout se passe bien, là-bas ? Oui, ça va bien ?

— Attends : « se sacrifier », ça veut dire quoi ? Se sacrifier pour quoi, par exemple ? Qu'est-ce qu'on a vécu, qu'est-ce qui nous est arrivé ?

— Rien ! Tu regrettes ? Tu aurais préféré qu'il y ait la guerre ou je ne sais pas quoi ? Tu aurais préféré qu'on soit comme ces migrants sur les bateaux en pleine mer ? Ne pense pas à tout ça, tu es jeune, il faut que tu vives ! Profite bien de ta vie là-bas, fais attention et puis tu me diras si tu fais des progrès en anglais. Tu sais, parler anglais, c'est important, ça pourra toujours te servir, quoi que tu fasses après. Papa, il disait toujours ça. Je t'embrasse, mon chéri, je t'embrasse.

Je l'embrasse à distance sans rien pouvoir dire d'autre. Quel sacrifice n'a pas été possible ? De quoi elle parle ? Et pourquoi continue-t-elle de dire que Tonino faisait n'importe quoi ? Je sais bien

de quoi elle parle. Tonino picolait trop, elle l'a toujours dit. On dirait qu'elle lui en veut. Ou bien comme si elle voulait que je n'oublie jamais. La mort de mon oncle n'est pas un sujet parmi tant d'autres. Dix ans plus tard, ma mère n'est toujours pas tranquille quand il en est question.

Je sais de quoi mon père était capable. De mourir jeune et de nous laisser nous débrouiller, ma mère et moi. Je le sais depuis dix ans.

Mais depuis ce matin, je le soupçonne d'avoir été capable de bien pire encore.

Je sors du métro, je marche en ruminant les paroles de ma mère et les lettres qu'on m'écrit. J'aperçois d'ici la librairie Galwenny et elle me fait le même effet qu'hier : un antre doux et silencieux, à l'abri de presque tout, dans lequel je n'ai pourtant pas la moindre envie d'aller. Je ne vois qu'une lenteur exaspérante, une chape qui ne préserve de rien, des bouquins par centaines qui vont me ruiner le dos, les bras, le cou, et Kamal

bip

qui va me faire un signe de tête sans cesser

bip

de biper les codes-barres

bip

et Mr Galwenny qui va vérifier l'horaire sur sa montre sitôt que nos regards se croiseront. Pendant qu'à l'extérieur l'histoire se jouera sans moi. Je m'arrête.

Sur le trottoir d'en face, un bazar. Je traverse en prenant garde de regarder d'abord sur ma droite, c'est même écrit par terre tant il y a de touristes à Londres. Je pénètre dans une boutique remplie jusqu'au plafond d'objets les plus divers. Un Pakistanais me salue à l'entrée, je lui demande :

— Vous avez une bombe de peinture ?

— Oui. Bricolage. Là-bas.

Jaune, bleu, rouge, je prends la jaune et reviens à la caisse. En fouillant dans mes poches pour payer, je vois derrière lui une petite étagère où s'alignent des piles, des ampoules et des clés USB.

— Vous auriez une petite caméra ? je demande. Très petite ?

Il fait oui de la tête et me déniche une boîte qui a la taille d'une gomme, en sort un objet de la forme d'un gros bouton, et pose le tout sur le comptoir sans me demander ce que je veux d'autre. C'est minuscule. Le schéma sur la boîte m'indique que la caméra se connecte à tout modèle de smartphone, et me promet une haute qualité. J'hésite à partir en courant : le temps que le mec fasse le tour je peux avoir disparu. Mais Galwenny serait du genre à surgir à ce moment précis, alors je remballe mes plans. Je paye avec mon dernier billet et ramasse les pièces qu'il me rend. Je ressors, je cherche, pas longtemps. Ça y est, je suis en retard. Tant pis. Je trouve un grand mur aveugle au début d'une allée.

J'enlève le capuchon de plastique, je secoue la bombe de toutes mes forces. Quand je sens que la mixture est fluide, j'appuie sur le petit vaporisateur. Je trouve la bonne distance et trace un P immense. Une passante n'en croit pas ses yeux. Je poursuis avec un grand R, puis un O, vite. Quelqu'un d'autre s'arrête, éberlué que j'agisse en plein jour, qui plus est pour faire un truc aussi moche mais c'est le seul moyen. Je termine en une poignée de secondes et mets le point final, je contemple le tout : ça pète. Je disparais. Dans mon dos, on s'interroge. Je balance la bombe dans une poubelle et cours à la librairie. Tout ça n'a duré que quelques minutes. Suffisamment pour que Galwenny soit devant mon ordinateur, l'air profondément interrogatif.

— Je suis là, je murmure, essoufflé. J'avais une course à faire.

Il ne répond rien, me regarde empoigner un carton, que j'ouvre avec précaution. Il ne manquerait plus que je découpe un livre au passage, mais non. Je sens bien qu'il en faudrait très peu pour que Galwenny me vire en claquant des doigts.

Et ça, hors de question. Si je perds ce taf, je perds tout.

Maman veut bien que Joe vienne à la maison le mercredi, mais elle refuse que j'aille chez lui. Depuis que Telma a disparu, elle ne veut plus que j'aille nulle part, sauf au collège. Je n'ai même plus le droit d'aller dans le jardin tout seul. Si je pouvais sortir, j'écrirais « Qui a vu Telma ? » sur tous

les murs de la ville.

— Et moi, je le ferais avec toi, me dit Joe. T'as de la chance d'avoir eu une famille. Moi, j'ai que mon père et ma mère.

— Mais moi, mon oncle est mort, je réponds. Et ma sœur n'est plus là.

Il me demande :

— Tu préfères avoir une grande famille avec des morts et des disparus, ou une petite famille où tout le monde est là ?

On se regarde. On n'en sait rien, ni lui ni moi.

Elle est compliquée, cette question.

Quand je remets le nez dehors à la fin de la journée, je vais voir aussitôt si mon tag est encore là.

Ouais.

Les lettres jaunes dégoulinent sur dix mètres de long. Un petit garçon touche la peinture du bout des doigts, sa mère lui crie d'arrêter, le gamin rigole.

Moi je pivote et file vers l'auberge. Là, je fais le guet plusieurs minutes dans le couloir, je vais et viens l'air de rien. Je vais aux WC, l'oreille à l'affût. Je ressors, vérifie la douche, personne. Le couloir est désert. J'écoute aux portes. Ici, le son d'un film. Là, de la musique. Les autres piaules semblent vides. Rien à craindre, je crois. La petite caméra est pourvue d'un adhésif, il me suffit d'un geste vif pour la coller au mur du bout avant de regagner ma chambre, où je me barricade enfin.

De l'endroit où elle se trouve, elle offre une vue plongeante sur la totalité du couloir, qui semble soudain démesuré sur l'écran de mon téléphone. L'image est bonne. Assis sur mon lit, je vais pouvoir inspecter qui circule. Un Black sort de sa piaule torse nu, direction la douche. Magnifique, le mec. Je passe plusieurs minutes sans bouger, les yeux rivés à l'écran, vois le Black ressortir, un autre mec sort de sa chambre, va aux chiottes. C'est hypnotisant. Je resterais des heures à espionner les autres.

Viens, mec. Viens glisser une enveloppe sous ma porte.

Viens me montrer ta gueule.

Après une heure sans décoller mes yeux de mon petit écran, je me redresse, besoin de bouger.

Une fois dans la rue, je sors mon portable de ma poche et rappelle ma mère.

Elle seule peut me dire si mon père a fait du mal à quelqu'un, au point qu'on veuille lui voler sa fille. Elle seule peut me dire à quel sacrifice impossible elle a fait allusion ce matin.

Mais elle ne répond pas. Je rappelle aussitôt, sans succès. Je sais bien qu'elle est là, qu'elle a vu mon nom sur l'écran. Pourquoi elle ne répond pas, cette fois ?

Je ralentis.

Neuf ans que mon père n'est plus là. Mort dans son sommeil, la faute au surmenage, et aussi à la peine. En un peu plus d'un an, son frère était mort, puis Telma avait disparu, c'était peut-être trop pour lui. C'est en tout cas ce que je me suis toujours répété. C'est également ce que ma mère m'a raconté le jour de la cérémonie. Mon père qui n'a pas supporté la disparition de sa fille.

Et s'il n'avait pas supporté d'en être le responsable ?

Impossible.

Je m'arrête.

Impossible ?

Faire face.

Mon père responsable de la disparition de Telma.

Ma mère qui se venge, qui le tue. Non, je deviens fou. Mais alors quoi ? Et pourquoi quelqu'un vient tout remuer comme ça aujourd'hui ?

Changer d'angle. Je me donne soudain l'impression d'être dans un tunnel, alors oui, changer d'angle. Changer de regard.

Changer de trottoir.

J'avise le pub devant lequel je passe.

Ça s'appelle The Black Diamond. « Le diamant noir », j'aime bien.

Sortir des rails et reprendre la main. Passer outre le fait que je n'ai aucune thune. Joe me dirait que l'argent n'est ni un problème ni une solution. Ce genre de phrase. Je tourne sur moi-même au milieu du trottoir.

Il est là. Elle est ici.

T'es là ?

Je bifurque et m'engouffre dans le pub. Un brouhaha m'accueille, derrière lequel je perçois des notes et la vibration d'un rythme. C'est plein. La lumière est basse, çà et là scintille un spot dans la lumière duquel les sourires étincellent. Sous mes pieds, le moelleux d'une moquette à motif. Étonnant, dans un bar. Face à moi, courant d'un bout à l'autre de la pièce ornée de moulures, un comptoir long de dix mètres au moins, devant lequel une masse de clients sirote. Il y en a partout. Ils me semblent majoritairement jeunes mais en vérité non : en m'approchant, je constate que tous les âges sont représentés, toutes les couleurs aussi, tous les styles.

Ça parle, ça rigole, ça se dandine un peu, ça boit, et j'ai soif.

Je m'approche.

— Pardon ! Excuse-moi !

Un corps se colle au mien et me pousse gentiment pour se frayer un passage jusqu'au comptoir. Je pivote et tombe sur une petite blonde en T-shirt qui joue des coudes et pose je ne sais combien de verres vides sur le comptoir. Puis elle m'envoie un sourire évident et immense. Elle a le rose aux joues.

— Salut ! elle me dit en anglais.

— Salut, je lui réponds.

Elle me considère, intriguée, et me demande :

— Dis quelque chose. Dis-moi quelque chose, n'importe quoi.

— Heu… ben, je m'appelle Luca… je vais boire une bière.

— Français. T'es français, c'est ça ?

— Oui.

Elle s'esclaffe :

— Je suis forte, hein ?!

Elle pétille, elle me tape sur l'épaule pour repartir dans l'autre sens et tandis que je fais signe au barman pour lui désigner une pinte, je me dis que mon accent doit être bien pourri. Mais une nouvelle main dans mon dos me fait réagir.

— C'est encore moi ! elle rigole.

Elle pose à nouveau je ne sais combien de verres vides sur le comptoir, que le barman attrape en lui lançant un regard.

— C'est toi qui as bu tout ça ? je demande en me disant que ma blague aussi est pourrie.

— J'aimerais bien !

Elle libère ses mains, réajuste son T-shirt et m'explique :

— Je suis *glass-collector*. Je ramasse les verres vides sur les tables, et je les ramène au bar.

J'acquiesce sans savoir quoi répondre, elle me sourit, alors j'ose :

— Et tu as le droit de boire un verre, pendant que tu travailles ?

— Vite fait ! Je prends un snake-bite, OK ?

À ma mine, elle comprend que je ne sais pas ce que c'est que cette « morsure de serpent » alors elle explique :

— Moitié bière, moitié cidre, et crème de cassis.

Alors va pour deux snake-bites, que je commande au barman comme un vieil habitué. Je compte les pièces qu'il me reste, et lorsque je me retourne avec les deux pintes en main, la fille a disparu. Elle réapparaît, chargée de verres empilés, qu'elle pose sur le bar avant de prendre en main sa pinte.

— *Cheers !*

Elle s'appelle Liv, elle est danoise et a un bien meilleur accent que le mien. Elle est ici depuis six mois, sans projet particulier si ce n'est de découvrir la ville et la vie. Un programme que j'aimerais assez suivre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? elle me demande.

Je lui réponds par mon plus beau sourire, et porte le verre à mes lèvres.

— Ah je vois, elle ironise. Tu joues les mystérieux. Genre tu peux pas m'en dire plus.

Je rigole.

— Exactement. C'est pour ton bien. Il vaut mieux pas que je te raconte, ça te mettrait en danger.

Je me demande comment j'arrive à faire des blagues. Elle se marre à son tour, se fout un peu de moi, me touche le bras. Il y a beaucoup d'allées et venues mais on distingue un grand miroir au fond du bar, dans lequel on s'aperçoit par bribes. Soudain, plus personne entre la glace et nous, un temps d'une demi-seconde durant lequel on s'observe : ses longs cheveux blonds, son jean effiloché, mes cheveux bruns un peu longs, une mèche qui me barre le front, nos yeux verts, mes épaules mates dans mon T-shirt sans manches, le sien tendu sur sa poitrine. C'est fugace mais l'image est là. On va bien ensemble, et c'est ce qu'on se dit dans le sourire qu'on échange.

Un battement de cils plus tard, on ne voit plus le miroir, plein de gens, la vie.

Elle me raconte qu'elle aime Londres, lire, manger.

Moi, j'aime cuisiner – elle s'illumine – et je travaille chez Galwenny.

On adore nager dans la mer.

Quand elle s'éloigne pour bosser, je me raisonne, elle est avenante parce que c'est son boulot, il ne faut pas voir autre chose dans l'échange qu'on vient d'avoir. Pourtant je ne peux pas m'empêcher de la suivre du regard. Elle est jolie, vive, souriante, et elle aussi me lance des coups d'œil entre les verres qu'elle ramasse. Elle maintient le fil, et plutôt que de déposer ce qu'elle collecte n'importe où sur le comptoir, elle revient toujours à l'endroit où je me trouve. On se sourit, on boit en se regardant, et je ne me suis pas senti aussi bien depuis mon arrivée à Londres.

Soudain le barman arrive et se penche vers moi, un téléphone à la main.

— Luca ? il me demande. C'est pour toi.

Tandis que je prends le combiné sans comprendre, Liv siffle son verre d'un trait et me fait signe qu'elle repart taffer. J'acquiesce en disant allô. À l'autre bout, je distingue une voix d'homme malgré le brouhaha. Il parle fort et j'entends l'accent de haine dans chacun des mots qu'il prononce :

— Tu arrêtes tout de suite ce que tu es en train de faire, tu m'entends ? Tu sors tout de suite de ce pub. Tout de suite ! Dehors, tu regardes sous les essuie-glaces des voitures, et tu DÉGAGES ! Espèce de fils de pute, sors, sors maintenant !

Ça coupe, je vacille au comptoir, ma pinte pas encore vide posée devant moi. Je tends le combiné d'une main tremblante au barman. Je cherche mes mots, mon souffle, mes jambes. Je recule. Au mur, une grande horloge. On vient de passer minuit.

Un homme.

Il parlait français. Un accent, je ne sais pas, le Nord ou l'Est.

Je vacille jusqu'à la porte sans revoir la fille.

Dehors, une file de voitures qui stationne. Sur le pare-brise de l'une d'entre elles, une enveloppe kraft me saute aux yeux.

JOUR 5

Va te doucher, **tu pues** la frustration. Tu n'avais pas prévu de rentrer aussi vite, hein ? Elle te plaisait, cette petite serveuse ? Tu ne peux pas t'en empêcher. Tu as rêvé d'elle ? Non, puisque t'as pas dormi. Tu ne peux pas t'empêcher de jouer les beaux gosses, de remettre en arrière ta mèche et de parader comme un con dans le miroir.
Mais quelle que soit ton attitude, quelle que soit la comédie que tu te joues, le compte à rebours ne s'arrête pas, Luca. La vie se poursuit tout autour de toi.

Tu comprends ? C'est pas sûr. Tu es bête et personne n'y changera rien.
Luca, pour te faciliter la tâche pour la mission qui t'attend, on va procéder par étapes. Voilà la première : aujourd'hui, il faut que tu trouves 500 livres sterling. Tu peux demander une avance à la librairie, mais il serait étonnant que Mr Galwenny te l'accorde après seulement trois jours de travail. Ou les demander au barman du Black Diamond. Tu peux aussi les voler à qui tu veux, à condition de ne pas te faire prendre, car le flic au costume bleu te retomberait dessus. Bref, tu t'y prends comme tu peux, mais il faut que tu aies réuni la somme avant minuit, car tu vas en avoir besoin.

Dépêche-toi.

Dernière chose : tu veux une preuve que Telma est en vie ? C'est bien ça ? « Prouve-moi qu'elle est en vie. » C'est ce que tu as écrit sur le mur à la **bombe** ?
Tu vas pas être déçu.

En lisant la lettre, hier, j'ai cogné le mur de toute ma force, je m'en suis fait mal au poing. Ce fils de pute qui me nargue, m'insulte, me répète ce que j'ai entendu toute ma scolarité, mauvais élève, petit con. S'il était là, s'il osait venir me voir, je lui rentrerais dedans tête la première et je lui remplirais la gueule de coups de poing, de pied, de tout.

Il est planqué, bien au chaud, il m'observe et ça me rend fou !

— Ma mère, maintenant, elle a peur tout le temps.

— Elle a peur de quoi ?

— De tout. Que je prenne froid, que je sois enlevé, que je sois bête…

— Elle a peur que tu sois bête ? N'importe quoi.

— Ben oui mais tu as vu mes notes…

— Et alors ? T'as vu les miennes ?

— Oui.

Joe se tourne vers moi. Il trouve que mon « oui », c'est une réponse un peu courte. Il dit :

— Bah alors !

— Bah on est les deux derniers de la classe.

— Ouais mais tu sais bien qu'on est intelligents quand même.

— Oui, je le sais.

— Bah voilà. Donc tu dis à ta mère qu'elle arrête de s'inquiéter pour toi.

C'est chouette, la vie, avec Joe.

Et puis j'ai rêvé de mon père. Le rêve que j'ai fait cent fois, je ne sais même plus si c'est un songe ou un souvenir : on est lui et moi sur un chemin dans une forêt, main dans la main. Je ne sais pas quel âge j'ai, huit ou dix ans, mais peut-être aussi vingt. On ne parle pas, pas besoin, nos respirations unies. Nos poitrines se gonflent et se vident en rythme, nos pas foulent les feuilles, la terre spongieuse par endroits,

plus meuble à d'autres. Au loin, un animal traverse le chemin. On s'arrête. Lui aussi s'immobilise quand il sent notre présence. Une biche, un cerf, je ne sais pas. L'animal et nous partageons un regard. C'est fugace. Mais durant ce bref instant, chaque chose est exactement à sa place. Puis l'animal se remet en mouvement, et disparaît dans un bruissement, trois bonds qui le font s'évanouir dans la forêt dense.

Je tourne mon visage émerveillé vers mon père, mais il n'est plus là non plus.

Ma main se serre sur du vide.

Je tourne sur moi-même au milieu de cet océan de vert, où je me trouve désormais seul.

Je sors de ma chambre, direction les WC du bout du couloir. Puis la porte d'à côté, donnant sur la douche. Il y a parfois la queue, parfois plus d'eau chaude, parfois plus de rideau, comme le jour de mon arrivée. Hier il n'y avait plus d'ampoule, je me suis douché dans le noir. Je ne comprends pas pourquoi mais c'est comme ça. Ce matin, tout est en ordre. La pièce carrelée du sol au plafond, moche et fonctionnelle. Je m'enferme, me glisse sous le jet tiède en fermant les yeux.

— Regarde, Telma : avec papa, on a posé le carrelage tous les deux !

— Ouah, c'est beau ! Et pourquoi il y a un carreau dans l'autre sens, là-bas ?

— Ah ça, c'est Luca… Il était dans la lune à ce moment-là.

— Papa, Luca, il a bien mis son carreau. C'est toi qui as mis tous les autres à l'envers !

— Ha, ha, ha !

Lorsque je rouvre les yeux, je tombe sur une enveloppe glissée sous la porte de la douche. Je me rue sur elle, la déchire : elle est vide.

Putain.

Je sors et regagne ma chambre. Des policiers inspectent le couloir, encore en train d'enquêter sur le meurtre de Javier. Costume bleu est là, il me dévisage quand je passe devant lui en pressant le pas.

— Hé, salut !

L'Asiatique de l'autre matin. Elle est souriante, elle veut être cool.

— Ça va ? Tu fais quoi ?

Question débile, je sors de la douche, ça se voit. Je fais signe que je suis pressé.

— Bonne journée. Éclate-toi bien !

Ça m'étonnerait.

Cinq cents livres pour ce soir.

J'en gagne 350 par semaine.

La colère me fait faire des gestes brusques, grogner tout seul en m'habillant. Je suis en train de me faire avoir. J'ai fait tellement de conneries parce que je n'arrivais pas à me contrôler. Je pensais que j'avais progressé, que je savais me canaliser.

— Luca ?

— Oui.

— Oui QUI ? Regarde-moi.

— Oui, madame Prigent.

— Luca, tu t'es encore BATTU. Ça fait TROIS fois en quatre jours. Tu trouves ça normal ?

— …

— Je ne t'entends pas. Est-ce que tu trouves ça NORMAL ?

— Non mais…

— Mais QUOI ? Qu'est-ce qu'il t'avait dit, Kylian, pour que tu le frappes comme ça ?

— Que ma sœur elle était morte.

— …

— Luca, mon chéri, Mme Prigent m'a appelée. Elle m'a… elle m'a dit. Mais tu sais, il ne faut pas les écouter, les autres. Il ne faut pas s'en occuper. Ils parlent mais ils ne savent rien.

— Tu sais, toi ?

— …

— Maman, toi, tu sais si elle est morte ?

— Je suis sûre qu'elle est vivante, mon chéri.

— Et papa, il est vivant aussi ?

— Mon chéri…

— Oui, je sais qu'il est mort, papa. Et Telma, elle est partie. Tout le monde nous quitte.

Je presse le pas vers le métro, m'y engouffre, saute les barrières sous l'œil d'une famille. La petite met la main devant sa bouche, les yeux remplis d'admiration. Je lui fais un clin d'œil et j'ai l'impression temporaire d'être quelqu'un de bien malgré ce que je m'apprête à faire.

Ça fait longtemps, mais je sais comment m'y prendre. La dernière fois, dans le bureau du juge d'application des peines, j'ai promis de ne pas recommencer.

J'étais sincère.

Mais je n'ai pas le choix.

Guetter les sacs en se faisant discret.

Les colliers, les montres.

Un type qui porte une mallette. Se retrouver à faire l'inventaire d'une montagne de paperasse, la belle affaire.

Cinq cents livres.

Le tarif d'un ordi portable, il y en a tout autour de moi, mais où ? Le prix d'un iPhone aussi, comme celui qu'une fille tient entre ses doigts, relié à son cou par un cordon. Pas possible. Station suivante. Un grand mec entre, une trottinette électrique en bandoulière. Ça pareil, ça les vaut sans doute mais comment fourguer ça, et à qui ?

Le métro défile dans le tunnel et je me fais peu à peu à l'idée.

Il va me falloir revenir sur la promesse faite au JAP.

Quand j'arrive à la librairie, je me dirige directement vers le

patron. Il se tient dans le rayon beaux-arts, il consulte un ouvrage.

— Est-ce que je pourrais avoir 500 livres d'avance ?

Galwenny suffoque. Plus loin, Dolly aussi, en tentant de ne pas le montrer. Dans un rayon derrière, j'entends Sarah qui pouffe. Galwenny :

— Luca… vous me fatiguez.

Puis il referme le livre, le pose, et tourne les talons vers son bureau.

Je reste là sans savoir quoi faire d'autre, sous l'œil de Dolly et celui, plus discret, de Sarah. Sans se retourner, Galwenny dit tout haut :

— Kamal vous attend !

Alors je me presse vers la réserve où l'Irakien me guette aussitôt que j'apparais.

Bip.

C'est parti.

Bip.

— Kamal ?

— Mmmh ?

Bip.

— Tu pourrais me prêter 500 livres ?

Là il s'arrête. Statufié dans la seconde.

— T'es fou.

Je ne réponds pas, je le fixe, et il sent que ma question n'est pas une blague. Il s'adoucit, ce qui revient pour lui à simplement cligner des yeux, puis il redevient dur et me lâche :

— Cocaïne.

— De quoi, « cocaïne » ? De quoi tu parles ?

— Tu veux acheter de la cocaïne.

— Non, non, pas du tout ! Je veux… J'en ai besoin, c'est tout.

Bip.

Il s'y remet, m'ignore, puis abrège :

— Travaille, tu gagneras de l'argent.

Sujet clos.

Dans la matinée, je pose le bouquin que je viens de sortir du carton, je quitte la pièce et j'entends Kamal qui rugit en me voyant faire. Je me rue vers la caisse. La fille penche la tête pour me laisser parler.

— Tu as 500 livres ? Tu peux prendre 500 livres dans la caisse ? je dis. Je te les rends demain.

Elle se met à rire en faisant « non » de la tête, et je vois Galwenny qui revient tout là-bas, alors je la laisse en plan et retourne à mon poste.

Il me faut 500 livres, putain.

Le midi, je rôde dans le quartier sans savoir, surtout sans oser. Mon tag a disparu. Je mange un sandwich au concombre assis sur un banc. J'essaie de penser à autre chose, mais je sais bien que c'est impossible. Je sors mon portable à intervalles réguliers, je me connecte à la caméra du couloir, je regarde et ça me fascine. Quand quelqu'un traverse l'écran, je me contracte, à l'affût, la bouche pleine. Et puis la personne entre dans une chambre et je me détends, je reprends la mastication.

Soudain, WhatsApp s'anime, un vocal de Joe. J'écoute :

> Ouais, my dear, comment ça va ? Moi ça roule, ha, ha, ha. Donne des nouvelles.

Je termine ma bouchée et m'apprête à lui répondre au moment où un numéro inconnu m'envoie une vidéo. Je clique. L'écran vire au noir, l'image est brouillonne. Le son, lui, est clair dès la première seconde. Un rire de petite fille. Autour de moi, le son de la rue s'éteint, les passants disparaissent. L'image se fait nette, je reconnais la robe que portait Telma lors de notre dernier cache-cache, bleue et pleine de soleils. Le tissu est tendu à l'extrême, déchiré vers le bas, il en manque un morceau. Celui qui se tient au chaud dans ma poche. Le cadre s'élargit et un menton apparaît vers le haut. La robe taille sept-huit ans menace de craquer car c'est une adulte qui la porte, qui s'esclaffe. Le visage apparaît enfin en entier et le sourire de Telma me percute. Durant un très court instant, je reconnais la petite fille que je cherche depuis dix ans, qui répète ce qu'on lui ordonne de dire :

— Je suis vivante !

Puis elle s'esclaffe et elle reçoit une gifle. Elle crie, se protège, ça hurle : « Ta gueule ! » Elle est attentive, quelqu'un lui parle hors champ.

Elle acquiesce puis regarde l'objectif et récite :

— Il faut trouver 500 livres.

On lui tire les cheveux et des ciseaux s'approchent, elle crie de peur et l'écran vire au noir.

La vidéo s'évapore comme elle est arrivée, et aucune de mes manipulations n'y change rien. Je reste seul avec ma panique, mon effarement, mon portable inutile. Je rappelle le numéro qui a servi à l'envoi mais tombe sur la voix de l'opérateur.

Il n'est plus attribué.

Je sais que c'est lui, je comprends dès que je le vois. Plus vieux que moi, plus grand aussi, surtout beaucoup mieux habillé, nonchalant, mais vif.

Le mec qui a des responsabilités, peut-être même des opinions, et qui maîtrise. Il est condescendant, si sûr de lui qu'il se montre un peu mou. Les autres ne lui arrivent pas à la cheville, et sa mollesse est justement sa façon de marquer sa supériorité. Il te dit qu'il n'en a rien à foutre tellement il en a sous le pied. Vicelard et redoutable.

Un connard.

Il me faut 500 livres.

Telma est vivante, je l'ai vue sur la vidéo de tout à l'heure, et il faut que je la sauve.

Alors prendre un air détaché comme lui, qui marche loin devant. Je l'ai vu retirer de l'argent au distributeur sur le boulevard. Je ne sais pas combien. Puis il a rangé sa carte et ses billets en prenant un peu son temps, sa serviette à ses pieds. Une fois tout remis à sa place, il a repris sa marche en bifurquant, direction une rue moins fréquentée.

J'accélère et je prie pour qu'il entre quelque part, un hall, une allée, je ne suis pas loin.

Plus personne.

Un coup d'œil derrière, pas de témoin, je me rapproche, vas-y, vas-

y, et il pénètre soudain dans un immeuble alors je galope et me faufile à sa suite et avant qu'il ait eu le temps de voir ma tête je lui mets une balayette qui l'envoie le cul par terre. Je lui fous trois pains direct qui le font se recroqueviller en criant de surprise et de douleur, et moi, je me force à ne pas dire un mot, je sais que c'est encore pire. Je lui fais les poches où j'ai vu qu'il avait foutu son fric et sa carte, il ne tente pas de résister, je suis sur lui. Je palpe sa poche et je trouve ses billets, puis sa carte aussitôt.

— Ton code ! je gueule.

Il veut dire ou faire je ne sais pas quoi alors un coup de tête, mais je le rate, il esquive et m'échappe, il recule à quatre pattes et va se relever, je lui fous mon pied dans la gueule.

Il s'écroule.

— Ton code !!

Il se protège, se recroqueville, il supplie, il crie :

— 14-40 ! 14-40 !!

Je me relève, il a les mains sur son visage, il tremble contre le carrelage en suffoquant. J'ouvre la porte et je me barre ventre à terre.

Moi aussi je tremble.

Je tremble même comme une feuille alors je cours, je ne m'arrête surtout pas sinon je m'écroule. Personne dans mon dos, le mec ne m'a pas suivi. Il m'a vu mais si vite, je ne sais pas ce qu'il a retenu. Peut-être mon sweat vert, que j'enlève mais je n'en ai pas prévu d'autre, je n'ai pas pensé à ça. Alors je garde celui-là, je le remets. Mon visage, ma voix. Mon accent, même si j'ai prononcé deux mots seulement. J'arrête de courir. Prendre mon souffle et l'air de rien.

Avancer comme si tout était normal, et ma vie, bien rangée.

Le distributeur se voit de loin, moi je ne vois que lui. Je marche. Si le mec m'a donné un faux code, tout s'écroule.

Je me remonte le col sur le bas du visage, la capuche autour du crâne, la tête baissée. Je fais vite, j'insère la carte, vois l'écran s'afficher, je tape le code sans réfléchir et la seconde qui suit me semble interminable mais ça passe, ça marche, on me demande combien je veux.

Je tape le maximum.

Sept cents livres.

Une petite pendule qui tournoie, l'aiguille fait un tour complet puis un clapet bascule et les billets surgissent. Je les prends sans vérifier, les enfourne dans ma poche. Je récupère la carte.

Me revoilà dans le métro. Cette fois je prends un pass, j'ai de quoi. Je me faufile, les portes se referment et je suis dans le bon sens. Dans six stations, l'auberge où je loge.

On ne viendra pas me chercher là. On rôdera vers les bars et les boîtes autour du lieu de l'agression.

Je tremble encore quand je sors de la rame, je cours me cloîtrer dans ma chambre.

J'ai les larmes aux yeux tellement ce que je viens de faire est immonde. La carte entre mes mains. Il s'appelle Scott Harrison et je sais que je viens de foutre en l'air un morceau de sa vie. Je me déteste. Je fais une liasse compacte que je replie sur la carte et fous le tout entre le mur et le pied du lit. Je me jure de retourner voir Scott Harrison un jour et de tout lui raconter si jamais je m'en sors.

Sur l'écran, le couloir désert est de plus en plus sombre. J'attends. Tuer le temps.

Faire quoi ?

J'ai faim. Oublié d'acheter des pâtes. Dans le placard, des trucs restant du précédent locataire. Un paquet de préparation pour cookies. Je l'ouvre, en sors un petit sachet de poudre brune et un autre contenant des pépites à l'effigie du drapeau anglais. Un peu de lait, il y en a, la chance. Soudain je sursaute car l'écran de mon portable s'illumine : la minuterie du couloir vient de s'allumer. Une fille qui entre dans sa chambre, l'Asiatique de ce matin. Puis le couloir et mon écran retournent au noir au même instant.

Telma vivante.

Telma battue.

Touiller la pâte avec le lait, mouler des cookies comme je peux sans quitter l'écran noir des yeux, les poser un à un sur la plaque et la mettre au four, compter les secondes, les minutes, les quoi ?

J'imagine Scott Harrison aux urgences.

J'appelle Joe, il ne répond pas.

Puis ma mère, qui décroche :

— Bonsoir, mon chéri. Je te préviens, je ne peux pas rester longtemps, je regarde un film. Enfin là c'est la pub. Je regarde *L'Amour ouf*, tu l'as vu ? C'est bien mais c'est un peu violent.

— Maman, est-ce que tu as soupçonné quelqu'un d'avoir enlevé Telma ?

— J'ai soupçonné la terre entière.

— Maman, tu as soupçonné qui ?

— Ah, ça y est, ça reprend, elle me dit d'une voix enjouée. Allez, je t'embrasse, mon chéri. Je t'embrasse. À bientôt !

Je rappelle aussitôt, elle ne répond plus.

Comment je fais pour aimer ma mère malgré le mal qu'elle me fait ? Je la rappelle encore, sans succès.

Sortir les cookies du four, j'ouvre la fenêtre, les pose sur le rebord pour qu'ils refroidissent plus vite. Je suis au rez-de-chaussée. Je m'en fous. Mon écran s'allume, je me rue dessus, j'imagine Scott Harrison hagard qui toque aux portes. Trop tard, plus personne. Un coup d'œil à ma porte, rien de glissé dessous.

J'ouvre la fenêtre pour vérifier la température des cookies. Putain ! Envolés !

Je fous mon portable dans ma poche, mon blouson, mes trois pièces, direction le pub.

Direction une bagarre, une histoire, ou bien la blonde de l'autre soir.

— Hé, salut !

Je reconnais sa voix dans ces deux petits mots. Là encore, elle se colle à moi de haut en bas tout en tournant sur elle-même afin d'approcher le bar, les bras chargés de verres vides.

— Tu es venu t'excuser d'être parti comme un voleur hier ?

Elle se débarrasse de ses piles de verres, réajuste son T-shirt, une manie, on dirait, et m'affiche son radieux sourire.

— Liv, elle dit comme si j'avais oublié.

Le barman zieute dans notre coin tout en servant d'autres clients,

un groupe de Japonais bien décidés à goûter la totalité des bouteilles. Ils sont en sueur et produisent des efforts surhumains pour ne pas tomber à la renverse. Je cherche quoi dire.

— Un snake-bite ? Pour me faire pardonner ?

Elle accepte, se faufile dans la cohue en attendant qu'on nous serve. Je fais signe au barman, il se penche pour m'entendre et revient bientôt avec mes deux pintes en main. Il encaisse. Il me reste 10 pence. Je suis payé dans trois jours. J'ai les 700 livres de Scott Harrison mais hors de question d'y toucher. En tout cas pas pour boire une pinte. Liv trinque avec moi, son sourire lumineux, sa vivacité. Je trempe mes lèvres dans le liquide rouge et soutiens son regard, et le mélange est délicieux.

— Alors tu aimes faire à manger ? elle me dit. Qu'est-ce que tu me feras quand tu m'inviteras à manger chez toi ?

— Ce soir j'ai fait des cookies.

— Pas mal.

— Ouais. Et je les ai mis sur la fenêtre à refroidir et tu sais quoi ? On me les a volés !

— Non ?!

— Si.

Elle s'esclaffe, alors moi aussi. Se faire voler des cookies sur le bord d'une fenêtre…

— Du coup, j'ai rien mangé ce soir.

Elle attrape un petit sachet de chips sur le présentoir près des pompes à bière. Le barman la voit faire alors elle lui glisse un signe de connivence, et me tend le paquet. Des *crisps salt and vinegar*. C'est plutôt bon. Je la remercie tout en mâchant. Elle est à quelques centimètres de moi, la clientèle est dense. Derrière, un Japonais pousse un cri de douleur en reposant un petit verre vide qu'il fixe d'un œil noir. Liv fait tout cela avec un naturel qui me désarme. Ses yeux qui m'auscultent, une main qui me frôle, et sa voix qui m'enchante autant qu'elle me bouscule :

— Ça te dirait qu'on aille au cinéma ensemble ?

Elle me dit ça comme si elle me proposait de nous rendre à l'hôtel sur-le-champ, et pourtant tout semble facile. Elle est légère. Je dis oui, je reprends une gorgée, elle disparaît de nouveau parmi les soiffards.

Le Black Diamond est bondé, la musique est inaudible, l'air, saturé d'hormones et de rires, de sueur et d'envie. Je suis au milieu d'une

cohue cosmopolite et je pense à mon père.

Gentil sale type capable de quoi ? Ma mère complice, complice de qui ? Mais surtout, que vient faire ma sœur dans tout ça ? Pourquoi l'avoir enlevée ? Pourquoi la frapper ? Qui, et pourquoi ? Qui ma mère a-t-elle soupçonné ?

D'ici, je vois au travers de la vitrine embuée les formes floues de voitures qui passent au ralenti. Les silhouettes des consommateurs se détachent dans la lumière des phares et se transforment en ombres. Un Japonais s'écroule. Je rigole, d'autres aussi. Je me retourne vers mon verre pour trinquer au carnage mais je tressaille de surprise : une enveloppe est posée sous ma pinte, qui dessine dessus des cercles humides. Je l'attrape et tourne sur moi-même. Rien ni personne ne m'interpelle, rien n'a changé. J'avise le barman, secoue l'enveloppe sous ses yeux en lui demandant qui mais il ne comprend rien, s'éloigne en me montrant le boulot qui l'attend.

Je bouscule un mec à côté.

— C'est toi ?

— Quoi ?

Une fille intervient, elle me somme de changer de ton, peut-être une flic.

— Qui a mis ça là ? j'insiste. J'ai trouvé ça sous mon verre !

— On s'en branle ! rigole un autre.

Petit esclandre au milieu du tumulte, et me voilà seul avec cette enveloppe en main, sur laquelle il est écrit : « Va dormir. »

Je louvoie jusqu'à la sortie en scrutant tous les regards que j'arrive à croiser, je fais une multitude d'efforts pour ne pas craquer, crier, taper.

Dehors, je me retourne encore dans tous les sens, il est peut-être là qui me regarde, ou bien déjà parti, je n'en sais rien, et ça n'est pas moi qui suis lâche.

— Hé mais c'est une manie !

Sa voix qui me ramène d'un coup à la vie.

Liv qui m'a vu sortir et me rattrape :

— Tu es très malpoli, tu sais ?

Elle me tend une carte de visite du Black Diamond, au dos de laquelle elle a griffonné son numéro. Je la prends, la glisse dans ma poche, où elle rejoint le morceau de robe de Telma. C'est ma poche à trésors.

Sa main sur mon épaule, qui glisse sur ma poitrine.

— Salut, elle dit.

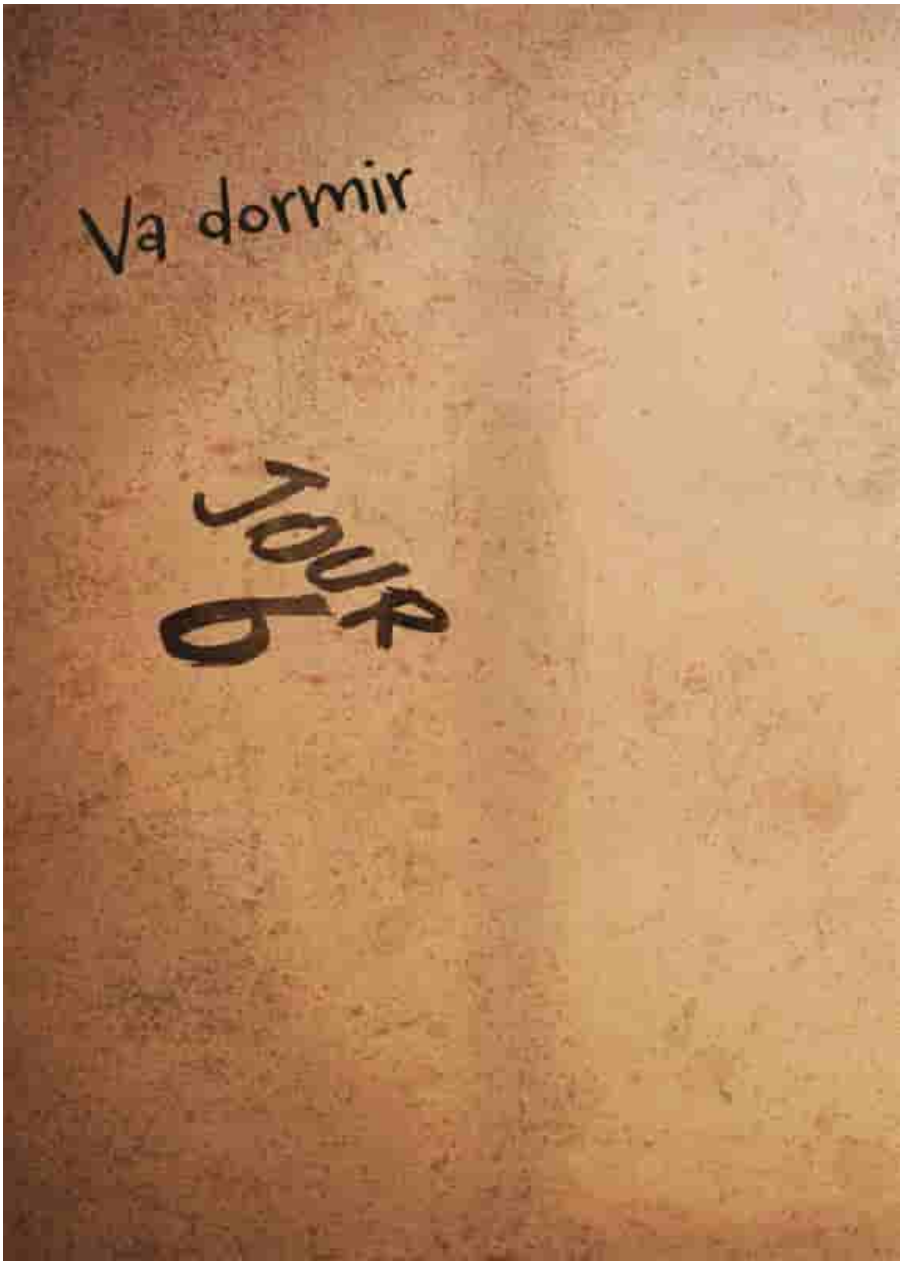
Et ses lèvres se collent aux miennes.

C'est un instant très court mais quand il prend fin j'ai le feu et la glace dans le corps.

— Salut, je bredouille comme un con.

Elle pivote et retourne vers le pub en se pressant. Avant de retourner bosser, elle me regarde et m'envoie son sourire de dingue.

La vie, c'est la pire et la meilleure des choses.


Va dormir
JOUR

Rejoindre cette fille et lui faire les yeux doux, c'est ça qui comptait pour toi ?
Luca, tu es fatigant. Tu traînes une mine de déterré, et on te retrouve au pub en train de dépenser tes pièces. Avec ce qui t'attend, tu aurais mieux fait de te coucher tôt, de dormir.
La mort de ce pauvre veilleur de nuit n'a pas suffi à te faire prendre conscience que tout ça, c'est sérieux ? L'abruti que tu es n'assimile pas tout du premier coup. C'est curieux : on n'attend rien de toi, et pourtant **tu déçois toujours**.
Tu as pensé quoi de la vidéo de Telma ? Tu l'as reconnue ? Elle n'était pas à l'écran longtemps, elle bougeait trop. Elle était espiègle, étant petite, tu te souviens ? S'agissant d'une chienne, on dirait qu'elle est joueuse. Concernant Telma, l'adjectif serait plutôt « pénible » ou « chiante ». Alors il faut la frapper pour la dresser. Le problème est qu'elle s'habitue, alors il faut la frapper de plus en plus fort pour qu'elle se taise, et accepte, et obéisse enfin.
Si la vidéo de Telma ne suffit pas, voilà une autre preuve que tout ça est sérieux : appelle ta mère. Demande-lui d'aller voir dans **ta chambre**. Tu trouveras bien un prétexte. Dans le tiroir de ton bureau, elle verra un papier plié en deux. Demande-lui de te dicter le numéro de téléphone écrit dessus.
On verra si tu prends l'histoire au sérieux ou pas.

Pour le reste, écoute bien : ce soir, tu ne retourneras pas voir la blonde au pub. Ce soir, tu prendras l'argent que tu as retiré hier et tu gagneras l'aéroport d'Heathrow. À 21 h 19, tu prendras le vol 76410 pour **Milan**.
Ne cherche pas d'issue, de formule magique ni de passage secret.
Les passages secrets n'existent pas dans la vraie vie.
Dans la vraie vie, il n'y a que des trahisons pour lesquelles

on doit payer.

Dans la vraie vie, il te reste **16 jours pour tuer, et sauver ta sœur.**

Un pied au sol, ça tangue, le second, je me lève. Je suis docile, déjà dressé par celui qui ne me lâche pas d'une semelle. Je réalise qu'il a peut-être aussi fixé une petite caméra quelque part alors je me mets à fouiller, tout soulever, traquer, frotter. Rien. Deux jours que j'en ai mis une dans le couloir, deux jours qu'il ne vient plus glisser les enveloppes sous ma porte.

Je sors de mon jean la carte du pub, je la retourne. Le numéro de Liv. Je m'accroche à ça, à cette bulle d'air. Je l'enregistre dans mon téléphone. Je lui envoie tout de suite un message pour qu'elle ait aussi le mien, je cherche un truc subtil et charmant, je trouve pas, j'écris :

Depuis hier soir, j'adore Londres.

Puis j'appelle ma mère, je prie pour qu'elle décroche :

— Allô, mon chéri, c'est bien, tu m'appelles souvent. Ça va ?

— Est-ce que tu pourrais aller voir quelque chose dans le tiroir de mon bureau ?

— Ah, tu as besoin de moi, je comprends mieux.

— Arrête, maman.

— Je suis devant ton bureau, voilà. Dans quel tiroir ? Droite ou gauche ?

Quelques instants plus tard, elle me dicte le numéro qu'elle a trouvé, puis elle me lance encore deux ou trois phrases qui m'agacent, et j'interromps notre conversation. Je fixe le numéro sans comprendre. Aucune idée. Alors je décide de le composer, la main crispée sur l'appareil.

Aussitôt, la voix mécanique d'un opérateur me renvoie d'où je viens : le numéro n'est pas attribué. Je fais le lien, bascule sur WhatsApp. Le numéro qu'a trouvé ma mère dans ma chambre est celui avec lequel on m'a envoyé la vidéo de Telma qui se faisait cogner.

J'ai froid.

Je sors et passe aux WC, puis sous la douche, mais je m'arrête sur le seuil : le flexible et la poire ont disparu. Je ne comprends rien à ce qui se passe ici, que fait-on d'un tuyau de douche ? Je ressors, me

dirige vers l'escalier qui mène aux étages.

Au premier, la douche est prise. Au deuxième, elle est dans un état de saleté qui me sidère, qu'est-ce qui s'est passé ? Au troisième, je me faufile et croise une nana qui en sort, je verrouille, l'impression d'être en sécurité, je me lave et ça tape à la porte. Je coupe l'eau.

— Oui ?

Rien.

— Qu'est-ce qui se passe ? je demande un peu plus fort.

Pas de réponse.

Je me presse, termine, me sèche. J'ouvre.

Sur la porte, quelqu'un a peint en jaune : « Si je veux, je tue ta mère aujourd'hui. » Et sur le mur du fond : « Ou je lui rase la tête pendant qu'elle dort ? »

Je réfrène un tremblement et cours jusqu'à ma chambre.

Lorsque j'arrive chez Galwenny, Dolly marche vers moi d'un pas décidé. Sa tignasse bouclée vibre. Elle s'arrête à deux mètres.

— Tu te plais ici ? elle me demande avec autorité.

— Heu, oui.

— Tu as envie de rester ?

— Ben oui.

— Je veux dire : tu as besoin de ce boulot ?

Je réponds oui avec conviction.

— Alors arrête tes conneries. Arrête d'arriver avec cette tête-là, arrête d'être dans la lune et de montrer à tout le monde que t'en as rien à foutre, et arrête de regarder tout autour plutôt que la personne qui te parle, ho ! Tu m'écoutes ?

Galwenny sort la tête de son bureau. Dès qu'il aperçoit la mienne, il se redresse et se met en marche.

— Eh bien, Luca ? me sourit-il avec une douceur très exagérée.

Puis il me laisse répondre mais je n'ai rien à lui dire et les mots sortent tout seuls :

— Je n'ai pas beaucoup dormi.

Lui et Dolly lèvent les yeux au ciel. Puis ils me regardent progresser jusqu'à mon poste. Les graffitis sur les portes ne quittent pas ma tête.

Le vol pour Milan non plus.

Et le flic en costume bleu qui m'a interdit de quitter Londres. Si je me fais choper, je suis mort. Quand je prends place face à Kamal, mon portable bipe. Liv, dont je vois d'ici le sourire malicieux :

Oui, c'est une belle ville.

Tous les étés, on part au même endroit en vacances. On met quinze heures pour arriver. Maman dit qu'on pourrait prendre l'avion mais papa refuse. Il dit que « la voiture, c'est tellement plus pittoresque qu'un vol aseptisé ! » Mon père met de la musique, que de la variété italienne dont il ne connaît pas les paroles mais il s'en fout, il chante, le bras sur la portière. Telma et moi, on cuit sur la banquette arrière en devinant ce que font les gens qui nous doublent ou qu'on dépasse.

— Lui, moi je dis qu'il est militaire. Il a une tête à avoir un fusil dans son coffre, elle annonce.

— Ou alors il est chauffeur de bus, et quand il conduit une voiture il est pas content parce que c'est trop petit.

— Ah ouais… Papa ?

— Oui, ma chérie.

— Quand je serai grande, je pourrai conduire un bus ?

— Si tu passes le permis bus, oui, tu pourras ! Ça te plairait ?

— Oui, parce que, comme ça, j'emmènerai des enfants à l'école, mais au lieu de m'arrêter devant l'école, je continuerai jusqu'à la mer, et on passera la journée sur la plage !

Ma mère nous interrompt :

— Il y a une aire dans dix kilomètres, on s'arrête pour le goûter ?

Et se tournant vers mon père :

— Pourquoi tu accélères comme ça ?

— On va s'arrêter vingt minutes, ça va faire baisser notre moyenne alors j'accélère ! Je prends de l'avance !

— Mais, chéri, t'es à cent quatre-vingts, arrête !

— Fonce, papa !

— ARRÊTE !

— OK, OK, j'arrête… Regarde, je freine, même. Vous avez eu peur, les enfants ?

— Non !!

— Tu vois ? Ils ont pas eu peur, ils aiment bien.

— Eh ben moi j'aime pas, voilà. Allez, prends cette sortie.

— Bien, madame.

C'est vrai que c'est pittoresque d'y aller en voiture.

C'est surtout que mon père a peur de l'avion, et puis il est si fier de montrer son Alfa « vert Véronèse » aux gens du village. Tonino aussi vient en voiture, lui qui roule en Lancia. Ils se garent tous les deux devant la maison, les chromes brillent au soleil. Les voisins lèvent le pouce en les regardant.

Une fois là-bas, lui et mon père passent quatre semaines à rôtir dans les transats en buvant du rosé frais et en trouvant tout formidable.

Telma et moi, on galope dans l'herbe grillée en dévorant les fruits qu'on trouve vers le fond dans les ronces. Des mûres, des framboises et des fraises qui nous font les lèvres et les doigts rouges, et nous coupent l'appétit quand il est l'heure de se mettre à table. Ma mère grogne et mon père blague :

— Tu as raison, ils mangent trop de fruits, tu veux que je les gronde ?

Elle lui sourit, ils s'embrassent, mon oncle les prend en photo.

C'est l'été.

Le vol est à 21 h 19. Il faut être là trois heures avant, c'est-à-dire qu'à 18 heures je dois être à Heathrow pour voir décoller les Airbus, acheter mon billet, présenter mes papiers. J'y pense chaque minute de cette journée sans fin, et je songe à Liv. Le type n'a pas dit son nom dans la lettre. Je dois l'épargner, remplir ma mission et puis je la retrouverai demain sans qu'elle ne sache rien et sans que le danger la guette. Je pense à elle tout le temps, trop envie de lui écrire. Trop peur de la coller aussi.

Je pense à elle quand je quitte Galwenny le soir sans dire au revoir à personne, pas le temps, un truc bien plus important à faire. Kamal me regarde partir avec un air complet de réprobation. Je te raconterai, Kamal, c'est promis. Je n'en reviens pas de me trouver dans une

situation pareille, devoir mentir à tout le monde et raser les murs. Dans le métro, Liv m'écrit :

Hey, comment ça va ?

Je dis :

Super, et toi ?

Et avant qu'elle réponde, j'ajoute :

Je vois un pote ce soir, on se voit demain ?

Elle m'envoie trois pouces et un cœur. Ce cœur, c'est ce que je préfère depuis ce matin.

J'arrive à l'auberge, je passe devant l'accueil en ignorant les trois types mais l'un d'eux m'interpelle :

— Ho, le Français !

— Oui ?

— Tu effaces le graffiti dans le couloir et sur la porte de la douche.

— C'est pas moi qui les ai faits !

— C'est du français et t'es le seul Français ici, m'interrompt l'autre. C'est forcément toi. Alors tu remets du blanc par-dessus ou tu dégages.

— Je fais ça demain, c'est promis. Promis.

— Mmmmh.

Ma chambre. Ma main qui se glisse derrière le lit, je chope la liasse pliée en deux, la fourre dans ma poche. J'ai besoin de quoi d'autre ? Je n'en sais rien. Je regarde mon sac, évalue ce qu'il contient, ma brosse à dents, un caleçon ? Un livre ? Dans le fond, les lettres que j'accumule. Dans une des poches sur le côté, mes papiers, je les prends. Dans une autre, une enveloppe, c'est quoi ? Je la sors et l'inspecte, l'écriture de ma mère : « La poire pour la soif. » Les larmes aux yeux. Ma mère qui m'a glissé du fric en cachette. Elle voulait

m'offrir mon billet, mais je tenais à le payer seul.

Demi-tour, le couloir, la réception, la rue.

Telma ?

La fille au comptoir me regarde à peine, tout ça se fait sans accrocs, sans considération. Quand je déplie la liasse pour payer, la carte de crédit de Scott Harrison apparaît et j'ai le réflexe de la cacher de toute ma paume. La fille n'a rien vu. Je la dissimule dans ma poche en vitesse. L'employée recompte deux fois la somme que je viens de lui tendre, puis elle me glisse la pochette contenant mon aller-retour. Aussitôt saisie, je me faufile jusqu'aux toilettes où je m'enferme. Je sors la carte de Scott Harrison et l'essuie dans mon T-shirt avec application pour qu'on n'y trouve aucune empreinte. Puis je la jette dans la petite poubelle dont le couvercle se referme dès que je retire mon pied. Je tire la chasse pour faire semblant, je ressors.

La suite se déroule sans bruit, mais avec d'innombrables alertes, il y en a tellement dans un aéroport. Tout est toujours une alerte. Les voitures-laveuses avec un gyrophare. Les agents d'information portent des casquettes et des talkies-walkies. Les haut-parleurs diffusent des messages importants, les jingles s'enchaînent, les annonces aussi. Dans une cafétéria, je dévore trois sandwichs et siphonne deux canettes à la suite. Un festin après mes jours de famine. J'attends en guettant le tableau des vols, les aiguilles de l'horloge.

Puisqu'il me reste une heure avant l'embarquement, j'en profite pour faire ce à quoi je me suis toujours refusé. Je voulais tenter de regarder devant. Bien sûr il me manquait, il m'a manqué tous les jours depuis sa crise cardiaque, mais j'avais une foule de souvenirs auxquels me raccrocher, quelques objets, sa chemise. Et puis je ne suis pas sur Facebook, plus personne n'est sur Facebook. Même ma mère a déserté.

Dans le bruit des voyageurs en partance, assis sur un siège à une extrémité du hall, je télécharge l'appli. Je me crée un compte, hésite à mettre mon vrai nom mais j'ose : Luca Portaluppi. Je me prends en photo en masquant ce qu'il y a derrière, inutile d'indiquer où je me trouve. On me propose aussitôt d'aimer tout un tas de trucs que je survole. Parmi les pages, l'une retient mon attention : Comité de recherche de Telma. Une poignée d'anonymes sur lesquels j'ai

longtemps fait peser tous mes espoirs. Certaines causes ont leurs passionnés, qui s'investissent à fond sans que ça les concerne. Je vais voir la page. La dernière publication date du 6 juillet dernier, la commémoration de sa disparition, le long du mur de la maison.

« Nous n'oublions pas. » Ils sont deux. La publication précédente date du 6 juillet de l'année d'avant. Ainsi de suite.

Des années qu'ils n'ont rien déniché de nouveau, sans désarmer pour autant. On se ressemble.

Dans la barre de recherche, je tape le nom de mon père. Deux Sandro Portaluppi m'apparaissent. Le premier vit au Brésil, il pose avec ses trois enfants, on dirait un tableau. Le second est hilare, on le devine au bout d'une table, en train de chanter ou de faire une bonne blague. Ses enfants sont à coup sûr tout près, la femme qu'il aime aussi.

On pourrait presque entendre son rire, ceux de ses proches, le bruit de la belle vie.

C'est mon père et l'émotion me gagne. Il disait que le bonheur existait, et qu'il fallait savoir l'attraper quand il pointait son nez. Il avait des phrases en l'air comme ça, qui peuvent t'accompagner toute la vie, sous leurs airs insouciants. Une cape pour quand il fait froid.

Je vais un peu plus loin sur son compte, j'y découvre des photos vieilles d'il y a dix ans au moins. Ma mère, belle femme, si jeune. Des robes ajustées, mon père à ses côtés, radieux. L'image du bonheur, de cliché en cliché, deux petits dans leurs bras. Soudain, une photo de Telma et moi, la seule que mon père ait publiée. On est sur un petit tandem orange. Mon père l'avait trouvé dans un dépôt-vente, il l'avait rapporté le soir, on avait voulu l'essayer tout de suite. On a passé des heures, sur ce tandem orange, à croire qu'on partait pour le bout du monde, moi devant, Telma derrière. On avait le sourire jusqu'aux oreilles. On était libres à deux.

C'était tout ce qu'on voulait.

— *Telma ?*

— *Quoi ?*

— *Tu voudrais pas qu'on ait un bateau ?*

— Si ! Un bateau à voile.

— Ouais. Et on poserait notre tandem dessus.

— Ouais, trop bien. Comme ça on pourrait aller partout.

— Plus tard on fera ça, hein ?

— Ouais.

Je reste longtemps les yeux posés sur ce cliché. Une nouvelle annonce me tire de ma rêverie, je reprends l'examen de la galerie.

Sous chacune des photos, quelques pouces bleus. Je clique pour voir qui likait. À chaque fois, Tonino Portaluppi. Deux ou trois autres reviennent épisodiquement, leurs noms me sont familiers. D'anciens amis dont ma mère s'est détachée par la suite. Un nom émerge progressivement de mon examen. J'effectue un second balayage pour en être certain. Une femme like chacune des photos de mon père quand il est seul. Plus rien quand ma mère est là. Ça dure trois mois. Elle s'appelle Christine Lebeau, et je n'ai jamais entendu parler d'elle. Elle tourne autour de mon père d'octobre à décembre. Ça suit ma colo kayak et l'appendicite de Telma, période durant laquelle mes parents ne se parlent plus beaucoup.

Quelques mois plus tard, Telma disparaît.

Ensuite, mon père meurt.

Putain, c'est qui ?

Qui est Christine Lebeau qui suivait mon père à la trace et le trouvait manifestement plus intéressant tout seul qu'avec sa femme ou ses enfants ?

Au loin, une femme de ménage appelle une de ses collègues. Des paroles, des grands gestes. Une autre arrive. Elles forment une petite grappe, et la première sort de sa poche un objet qu'elle exhibe. Elles ont le réflexe de surveiller les alentours.

Puis l'une d'elles s'en va d'un bon pas vers le poste de sécurité. Entre ses doigts, la carte bancaire de Scott Harrison.

Je me réfugie dans l'espionnage de Christine Lebeau, qui est-elle, où vit-elle, et fais tout mon possible pour ignorer l'annonce qui ne tarde pas, pourtant je n'entends qu'elle. Monsieur Scott Harrison est attendu, tel accueil, tel hall, Scott Harrison dans tous les haut-parleurs

et les oreilles de ces milliers de gens. Je me recroqueville sur mon siège, mais une autre annonce vient me sauver : l'embarquement pour le vol 76410 est annoncé. Je suis le premier à me présenter à la porte indiquée. Le nom de Scott Harrison résonne une dernière fois dans mon dos, et je m'engage dans le soufflet menant à mon avion sans me retourner.

Autour, des Italiens pressés, des touristes, des actifs, des couples, des Anglais habitués, de rares enfants. Et moi, qui me demande ce que je fais là, seul dans cet avion, et ce qu'est en train de devenir ma vie, mais aucun obstacle ne se profile.

Mon père disait aussi ça : jusqu'ici tout va bien. J'ai oublié le reste. Ça venait d'un film, je crois.

Un type à côté de moi, il ne me regarde pas. Il ajuste un masque sur ses yeux, violet et molletonné, tendu sur son front par un élastique. Le type est un pro du sommeil en altitude.

Les ceintures, le silence.

Scott Harrison est peut-être déjà averti, pas remis de l'agression qu'il a subie.

Le bruit des réacteurs, la poussée du diable dans mon dos. Vite. Le rire nerveux de quelqu'un quelque part. Moi je suis en apnée. Et puis la bascule, l'avion qui se détache du sol, on le sent, ça y est on vole. Je pourrais me mettre à pleurer tellement tout ça me semble fou mais je n'ai pas le choix. Au bout de ce vol il y a peut-être Telma, des réponses à des questions. Mon portable ne capte plus. Le visage de Christine Lebeau est figé sur mon écran.

Peut-être la quarantaine à l'époque.

L'écran s'éteint.

— Dis, maman, on peut dormir à la belle étoile, ce soir ?

— Heu…

— Allez, c'est les vacances !

— Et puis il fait tellement chaud, dis oui, dis oui !

— Je n'ai pas très envie.

— Non mais pas toi ! Seulement nous, Luca et moi !

— C'est bien ce que j'avais compris, mais non, je ne préfère pas.

— Mais pourquoi ?

— Parce que s'il pleut ou s'il y a de l'orage, une maison, ça protège, voilà.

— Mais papa, il a dit oui !

— Et tonton Tonino aussi.

— Et puis il pleut jamais en Italie, c'est pas comme chez nous.

— Tonton, il a même dit qu'il resterait assis sur une chaise à côté de nous avec un fusil pour tirer si jamais il y a des loups !

— Mais il y a pas de loups par ici, hein, maman ?

— Non, il n'y a pas de loups.

— Maman, on peut alors ? Dis oui, dis oui !

— Oui.

— OUAIS !

— OUAIS !!

Soudain, une hôtesse vient se pencher sur moi.

— Vous êtes Luca ? me demande-t-elle en anglais avec un accent italien.

Mes mains se crispent sur les accoudoirs.

— Oui, j'avoue tout bas.

— On m'a donné ça pour vous.

Une enveloppe kraft entre ses doigts.

— Qui vous a donné ça ? je demande aussitôt.

— Une femme.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas, dit-elle avec détachement.

— Elle est dans cet avion ?

Je défais ma ceinture, elle hausse le ton :

— Monsieur, restez à votre place, s'il vous plaît !

Les voyageurs se tournent vers moi, mon voisin relève son masque.

— Ça va, je dis tout bas, ça va. La femme, elle vous a donné ça quand ?

— Il y a deux jours. Elle m'a dit que vous seriez dans cet avion. Elle m'a montré une photo.

Je prends mon téléphone, le déverrouille. La photo de Christine Lebeau réapparaît, je la lui montre :

— C'est elle ?

— Non. Elle n'était pas du tout comme ça, plus jeune, rien à voir.

Tout semble réglé pour elle, alors avant de me quitter, elle s'enquiert :

— Tout est bon, monsieur ?

Je fais oui de la tête.

— Vous êtes sûr ? Vous êtes… Enfin, ça n'a pas l'air d'aller.

Je sais que ça n'a pas l'air d'aller. Je ne fais plus qu'un repas par jour, je ne dors plus que d'un œil, je vis sous la menace, ça ne va pas, non, et ça se voit quand j'entre dans une pièce.

Elle me glisse un dernier sourire qui a l'allure d'une mise en garde polie, elle pivote puis s'éloigne, et me laisse seul avec cette nouvelle enveloppe, que je triture sans oser l'ouvrir. Mon voisin remet son masque moelleux et pousse un soupir ostentatoire.

Je reprends mon portable, regarde à nouveau le dernier message de Liv, ces pouces et surtout ce cœur. Minuscule bouée à laquelle je m'accroche.

Un coup d'œil à l'écran au-dessus.

Nous volons à 10 880 mètres d'altitude à une allure de 867 kilomètres par heure. La température extérieure est de - 55 degrés.

Il est minuit passé de trois minutes.

On amorce notre descente vers Milan, où j'ai passé tous mes étés de zéro à dix ans.

JOURNEY

La nuit est **totale** autour de toi.
Tu es tout seul, tout là-haut, et tu regardes dans tous les sens en scrutant les visages endormis. Tu es tellement prévisible.
Concentre-toi sur la suite de ce que tu vas lire : si la jeune femme à qui cette lettre a été confiée a respecté la consigne, il est minuit passé de peu. Tu te poseras donc à Milan dans une vingtaine de minutes. Un taxi t'attendra à la sortie des voyageurs. Il sera muni d'un petit panneau numérique sur lequel sera affiché un nom : **Stina**.
Est-ce que ce nom te plaît ?
Le taxi te conduira hors de la ville. Vous prendrez une autoroute durant plusieurs kilomètres, et puis vous bifurquerez, jusqu'à vous enfoncer dans la campagne. Le trajet ne devrait pas être long, une petite heure au maximum. Le chauffeur s'arrêtera aux portes d'un village dont tu pourras lire le nom sur le panneau.
Tu attendras qu'il effectue sa manœuvre, et qu'il reparte. Tu te mettras alors en chemin, dans la nuit, à la recherche d'une adresse :

via Maltese, 3.

Ne perds pas ton temps, pas de tourisme, pas de questions. La maison du via Maltese, 3 t'apparaîtra après une demi-heure de marche. Sous une grosse pierre au pied de la boîte aux lettres, tu trouveras un briquet. Il fonctionne.
Ta mission est simple : mets le **feu** au 3, via Maltese. Tu t'y prends comme tu veux, comme tu peux, il faut que **tout** brûle. Demain dans le journal, on doit voir le carnage et lire que plus rien ne tient debout. Tu en es capable, tu es capable de tout détruire. La campagne milanaise est sèche et prête à s'embraser. Et puis ces vieilles bâtisses sont loin d'être ignifugées.

Tu peux regarder les flammes lécher les bords et faire s'effondrer le toit, mais il te faudra rejoindre Milan par tes propres moyens. Ça s'annonce un peu plus long.
Il te restera quelques heures pour retrouver l'aéroport, ton vol, ton boulot de merde demain, et 15 jours pour te poser les bonnes questions, trouver les réponses, agir, et **sauver la peau** de ta sœur.

Le type n'en a rien à foutre de moi.

Il m'a vu venir vers lui quand j'ai lu « Stina » sur sa tablette et ça lui a suffi.

Il m'a salué mécaniquement *« Salve, Signore Stina »* et il a tourné les talons, direction le parking. On a cheminé vers sa Lexus sans plus échanger un mot. Depuis, c'est la même chose. Il roule en marmonnant des trucs, il commente le trafic. En fond sonore, le bruit du moteur et celui d'un débat radiophonique. Les sons se superposent et me disent à chaque seconde que je suis loin de mes bases. Rien ne m'est familier, je suis plus fragile que jamais. L'adresse s'affiche en haut du GPS, le chemin qui nous y mène. Je suis tapi dans un siège à l'arrière, de manière à ce qu'il ne me voie pas dans son rétroviseur.

À l'intérieur, ça tourne à toute vitesse.

Je suis tétanisé.

Brûler une maison.

Et s'il y a quelqu'un à l'intérieur ?

Prendre le risque de sonner avant, de prévenir ? Pas possible, hors de question de me faire repérer. Mais hors de question aussi de tuer quelqu'un.

Putain.

— Qui est-ce qui vous envoie ? je demande soudain en espérant qu'il parle anglais.

— Un client !

Il dit ça sur un ton d'évidence. Puis il se tait.

— Mais… quel client ? C'est qui ? Vous avez son nom ?

Il acquiesce, tape un truc sur l'écran, déchiffre un nom. Il prononce :

— Liv.

Le froid m'envahit d'un coup.

Fils de pute qui me terrorise jusqu'ici. Tu la touches, je te retrouve, je te jure.

Je suis ridicule. Je respire, décrispe mes mains, desserre mes poings, je m'agite comme un pantin.

— Ça va ? il demande.

Là c'est à mon tour de hausser les épaules.

— Ouais, ouais.

Fin du dialogue.

— Voilà, il a conclu.

Je n'ai rien répondu, j'ai claqué la portière en lui adressant un signe de tête. On s'est compris. J'ai fait comme on m'a dit. J'ai attendu qu'il effectue son demi-tour, que le bruit du moteur décroisse dans mon dos. Puis j'ai tenté de me presser même si tout mon corps freinait. Franchir le panneau, pénétrer le village.

Un réverbère tous les cent mètres, la nuit partout ailleurs, à peine troublée par le croissant de lune en haut. Des sons épars, un chant d'oiseau, un frottement, un poids lourd au loin.

Pas une fenêtre allumée.

J'avance et je sais bien vers où, même si tout me paraît différent.

Elle nous paraissait immense. Elle n'est pas si grande que ça.

Telma l'adorait. Moi, j'adorais tout ce qu'aimait Telma.

— Les enfants, cet été, on n'ira pas en Italie.

— Hein ?

Depuis que tonton Tonino est mort, mon père est triste. Ma mère dit que c'est normal, que c'est encore tout frais. Elle nous a dit que tonton avait bu trop de rosé avant de conduire, et qu'il n'aurait pas dû.

— Mais n'en parlez pas à papa, il est déjà assez triste comme ça.

Elle dit que c'est pour cette raison que mon père est si malheureux : il ne pouvait pas s'y préparer, et mourir parce qu'on a trop bu, c'est une mort tellement absurde que c'en est révoltant. Et puis c'était son frère. Nous aussi on est malheureux, il était tellement chouette, notre tonton Tonino.

Mon père est si triste qu'il ne parle plus de la même façon à ma mère, on dirait qu'il est loin d'elle. Parfois, c'est aussi tout l'inverse, il la prend dans ses bras d'un coup, la serre tellement fort qu'on se demande ce qui se passe. Il fait pareil avec Telma et moi. Quand il nous relâche, il tourne la tête pour qu'on ne voie pas ses yeux pleins de larmes. Ma mère nous explique que c'est parce que les émotions se mélangent. Un grand malheur

avec la mort de son frère, un grand bonheur avec elle et nous.

— D'ailleurs on n'ira plus, il ajoute.

— Plus du tout ?

— Mais pourquoi ?

— C'est comme ça, il dit. C'est… C'est fini.

— Vous allez vendre la maison ?

— C'est trop bien, là-bas !

— Et c'est aussi chez nous, alors vous devez nous demander notre avis.

— Ouais, et nous on veut la garder.

Il nous regarde sans savoir quoi répondre, peut-être va-t-il s'énerver. Mais en fait non. Il fixe son regard sur moi et comme s'il prenait son élan, il me dit :

— Toi, Luca, tu vas partir en colo.

— Hein ?!

— Oui ! Tu vas faire du kayak, du parapente, plein de trucs, tu vas voir, ça va être super.

Je vois bien qu'il se force. Je vois bien qu'il pense comme moi : l'été qui s'annonce ne sera pas super du tout.

Elle est là, la maison. Elle est devant moi. Le via Maltese, 3 est une ancienne et modeste masure agrémentée d'un jardin rectangulaire. On a jadis laissé quelques classes moyennes bâtir leur habitat dans le coin. L'ensemble est dépareillé, tous les goûts s'y côtoient. Aujourd'hui, la zone voit débarquer de riches Milanais chaque week-end, qui ont fait de ces bicoques leurs résidences secondaires. Mon père pestait déjà contre ça il y a dix ans. Ma mère lui faisait remarquer qu'on faisait la même chose. Il bougonnait, elle se marrait.

Les volets de la maison sont clos, pas de voiture devant, pas de vélo non plus. Sous la pierre en question, je trouve le briquet. Je fais rouler la molette, une flamme jaillit, je l'éteins.

En entrant, sur la droite, il y avait le salon. Tonino avait posé un papier peint spectaculaire sur le mur du pignon : un coucher de soleil de cinq mètres sur trois, des palmiers sur l'eau. Telma et moi, on n'aimait rien tant que pique-niquer là, assis sur la fraîcheur du carrelage, les yeux perdus dans cette immensité. Ça faisait hurler ma

mère, avec tout cet espace autour c'était quand même malheureux.

Mon oncle se marrait, il nous rejoignait, s'installait un transat et commandait une bière.

— Bien sûr ! rigolait ma mère en partant faire autre chose.

Putain, brûler tout ça.

Un regard alentour, personne. Rien non plus qui me permette de démarrer l'incendie. Je m'approche et gagne l'arrière de la bâtisse en enjambant la barrière minuscule. Je respire à peine et je mesure chacun de mes gestes, pas un bruit, pas un son. Ici, on avait planté une tente, qu'on avait tenté de remplir d'eau pour faire une blague à Tonino quand il ouvrirait la porte. Un fiasco qui a gaspillé des dizaines de litres avant qu'on reconnaisse que notre installation n'était pas étanche. Je marche tête baissée jusqu'à la remise, elle est encore là, la même. La porte grince et le bois craque. C'est ouvert. De nouveau le briquet, la flamme, et je vois une tondeuse, je me penche sur elle. À tâtons, je déniche un petit jerrican, que j'ouvre et hume, de l'essence. Je fais vite, je me redresse, ressors, évalue les volets, la terrasse en tek. Elle n'existait pas à l'époque. Là-haut, la charpente.

Je verse au hasard sur le bois en tremblant de tous mes membres, j'arrive à faire le tour du bâtiment dans les vapeurs qui montent. Je réprime un hoquet. Vite le briquet, la flamme, je me penche et l'embrasement produit une telle lumière que je bondis en arrière pour regagner l'obscurité.

Je reste quelques instants dans la chaleur et la lumière des flammes, fasciné.

Mon enfance, les rires de Telma, de mon oncle, de tout le monde. Mon père sur le toit pour secourir le chat des voisins, ma mère qui le suit d'en bas en poussant un matelas devant elle au cas où.

— C'était pour le chat ! avait rigolé Tonino le soir.

Je recule à pas lents et peu à peu grimpe en moi le sentiment d'urgence : se barrer d'ici au plus vite. Je regagne l'ombre, me faufile dans la nuit, je me tiens le plus loin possible des lampadaires. Pas une réaction pour le moment, pas une lumière qui s'allume.

Tout à coup, un cri.

Je me force à continuer.

La maison était vide, j'en suis sûr.

Certain.

J'en sais rien.

Accélérer, courir en courbant le dos. J'arrive à la lisière du bled. Au loin, les flammes dépassent du toit, elles illuminent le secteur qui s'anime.

On appelle, on s'agite.

Devant, le noir quasi total.

Je cours le long de la route. La fumée tournoie dans le vent, l'odeur me parvient, le bois, le papier, le plastique, en même temps que des claquements retentissent, ceux de la charpente qui s'écroule et l'explosion d'un aérosol.

Quand j'aperçois enfin la voiture qui patiente, il me semble avoir couru une heure. J'ouvre la portière, grimpe à l'arrière et le type démarre sans un mot.

En échange des 200 livres qu'il me restait (amputées du festin que j'ai fait dans la cafétéria d'Heathrow tout à l'heure) il a bien voulu poireauter dans le noir en coupant son compteur, et me ramener sur le tarmac une fois mon forfait commis.

Il accélère. Dans son rétroviseur central il voit au loin des flammes de dix mètres de haut. Je les observe à travers la lunette arrière. Quand je pivote enfin pour regarder la route, à travers mes larmes nos regards se croisent.

Il fait semblant de ne rien avoir vu.

Je sors de l'aéroport sans avoir fermé l'œil, trop de feu sous mes paupières. Le soleil est déjà levé, prêt à me brûler les rétines. Je suis hagard sur le quai du métro, parmi les Londoniens pressés. Je sens la fatigue et la sueur. Pas possible de retourner chez moi, hors de question d'être en retard alors je prends le chemin de Galwenny en me cramponnant à la barre. La maison léchée par les flammes occupe tout mon esprit, mes narines sont saturées par l'odeur de fumée.

Sur le trottoir, il me reste quelques minutes et, tout en marchant, je passe un coup de fil à ma mère. Besoin d'entendre sa voix, et besoin de savoir.

— Maman, quand est-ce que vous avez vendu la maison en Italie ?

— Bonjour.

— Oui, bonjour. Donc ?

— Mais quoi encore, Luca ? Pourquoi tu me parles de ça ?

— Elle était à qui, cette maison ?

— Tu sais bien ! C'était la maison d'enfance de ton grand-père. C'est là qu'il était né. C'est ton arrière-grand-père qui l'avait construite.

— Donc ensuite, elle était à papi et mamie.

— Oui.

— Et quand papi et mamie sont morts, c'est papa et Tonino qui en ont hérité.

— Oui.

— Pourquoi vous l'avez vendue, la maison ?

Elle bafouille un truc inaudible, elle parle du temps de trajet, de l'entretien, j'entends bien qu'elle patauge.

— Et à *qui* vous l'avez vendue ? je percute soudain.

Là, elle réagit au quart de tour.

— C'était il y a dix ans, Luca, je ne sais plus ! Qu'est-ce que ça peut te faire, ce qu'est devenue cette maison ?

Un peu plus loin sur le trottoir, Galwenny se tient droit devant sa librairie. Il prend le pouls de la ville, on dirait.

— Luca, pourquoi ça t'intéresse autant ?

Lorsqu'il m'aperçoit, il fixe son regard sur moi. Je demande vite avant que Galwenny s'impatiente :

— Maman, c'était qui Christine Lebeau ?

— Qui ça ? Luca, qu'est-ce qui se passe ?

Sa voix n'est plus la même. Là-bas, Galwenny passe d'un pied sur l'autre sans me quitter des yeux.

— Il faut que je te laisse, maman. Je t'embrasse.

— Luca !

Je mélange tout, les infos, les rayons, les livres. Je tranche plusieurs couvertures à travers le carton sans mesurer ma force. Kamal assiste au carnage et me couvre devant Galwenny qui rapplique, il dit que c'est lui. Je le remercie comme un naufragé dès que le boss a tourné les talons. Entre deux colis, je quitte le logiciel de gestion des stocks et bascule sur Internet. Plusieurs mots-clés, « incendie », « Italie », « via Maltese », « faits divers », « informations ». Kamal me

voit, il demande :

— Tu fais quoi ?

Je ne réponds pas car la maison calcinée m'apparaît dans la gazette du comté. Je parcours les trois lignes d'article, on parle d'*accidente*, de *drama*, de *vecchia eletricità*, pas de victime semble-t-il, pas un mot sur son propriétaire. Je ferme l'onglet pour faire disparaître la ruine.

Mon portable sonne, Kamal s'agace. Ma mère. Je coupe et mets l'appareil en silence.

Je fatigue, je m'embrouille.

Bip.

Sarah, Dolly, Galwenny.

Bip.

Kamal.

Qu'est-ce qui est le plus dur ? Pleurer devant tout le monde ou se retenir de pleurer ?

Je trébuche et fais glisser un livre d'art de mes mains. L'angle de la couverture vient se tordre sur le carrelage. Kamal met la main sur son front et plisse les yeux de douleur quand il me voit constater les dégâts. Invendable. Je grogne :

— Quoi ? Ça arrive !

Galwenny qui surgit, je me demande quand il bosse, et je gueule vers lui :

— C'est bon ! Ça va !

Kamal et lui se regardent, Sarah rapplique.

— Tu te crois où ? On t'entend depuis dehors.

Putain je pourrais tout casser si l'un des trois l'ouvrait encore. Je m'éloigne de mon poste, j'en peux plus de ce taf mais pas d'autre choix, j'en peux plus de ce qui m'arrive, je fais trois pas vers la boutique dans le but de me recentrer mais il m'arrive tout l'inverse : depuis le fond du magasin où je me trouve, j'aperçois un homme poser sur la caisse une enveloppe kraft. Et il ne s'agit pas d'un quidam auquel on a donné trois billets pour jouer les messagers.

Je le sais. Ce type, je l'ai déjà vu.

Je fais demi-tour et me rue dans la réserve, que je traverse comme une balle sous les yeux stupéfaits de Sarah, Kamal et Galwenny. J'atteins le fond, où une porte de secours donne sur une impasse derrière. Me voilà dans l'allée par laquelle arrivent les livraisons. Je cours à toutes jambes vers la gauche, puis à gauche encore, et j'arrive à temps sur le boulevard pour voir l'homme sortir de la boutique. Il part d'un bon pas, se noie dans le flot des piétons alors j'accélère. Je le retrouve. Il est à quelques mètres devant moi, l'air de n'importe qui à ceci près qu'il marche d'un pas plus vif qu'un promeneur.

Il file.

Ses cheveux sont gris, pas encore blancs mais il a près de soixante-dix ans sans doute. Il est de corpulence moyenne, un petit peu plus petit que moi. Ses mouvements sont agiles. Et son regard, probablement affûté étant donné qu'il se fraye un passage aisément dans la circulation. Je connais cet homme. Je reste à bonne distance, sans savoir quoi faire de lui, mais je ne le lâcherai pas. Ouais, je le connais, mais d'où ?

Sans ralentir, il bifurque, s'engage dans une rue perpendiculaire au boulevard. Beaucoup moins de monde ici alors je me décide à agir, je presse le pas.

Je suis bientôt près de lui à le toucher, et je lui adresse la parole, les mots sortent tout seuls :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il se retourne et ralentit, pas certain que je m'adresse à lui.

— Vous voulez quoi ? je répète.

Il interrompt sa marche et s'étonne :

— De quoi parlez-vous, jeune homme ?

— Ta gueule.

— Pardon ?

Le type est livide, sur ses gardes mais pas fuyant. Il me fait face. Il m'observe, attend que je parle, et tombe des nues lorsqu'il m'entend dire :

— L'enveloppe sur la caisse de Galwenny, c'est quoi ?

— Pourquoi ? Quel est le problème ? Il s'agit d'une commande, voyons.

Je suis en train de reculer, déjà certain d'avoir fait une énorme connerie.

— Qui êtes-vous ? il demande.

Je repars en courant. Quand je reviens à la librairie, la fille à la caisse tient en main une feuille recouverte d'une fine écriture qu'elle déchiffre tout en tapant les références sur son ordinateur. L'enveloppe kraft est ouverte devant elle. Face à mon air interrogateur, elle soupire :

— Mr Marly. Il déteste Internet. Il passe toutes ses commandes comme ça. Lui aussi il écrit, d'ailleurs, des bouquins de philo, je crois, regarde.

Elle me désigne un présentoir derrière elle. Évidemment que je l'ai déjà vu puisqu'il y a sa gueule à la caisse et que je la vois tous les jours. Saul Marly, collection *« A way of life »*. Je déballe ses titres tous les jours tellement on en vend.

Je ne fais plus un geste, plus un écart, même respirer me demande un effort.

Je suis en train de devenir dingue.

Je tangue.

Je retourne bosser.

La pause. La maison calcinée, le même article.

Trois appels en absence. Ma mère. Pas de message.

La fin.

Fini, putain, fin de la journée.

Je sors comme un somnambule, et avance sans même être certain d'aller dans le bon sens. Je marche, bouscule un type, pardon, un autre, m'en fous. Une chanson qui m'arrive en français, un groupe d'ados qui chante n'importe comment, un voyage scolaire. Je suis au bout du rouleau. Je dois voir Liv, je veux la voir.

J'arrive en vue du pub, y pénètre, déjà du monde. Pas encore là.

Le barman me fait signe, il me désigne une pinte vide en m'envoyant un clin d'œil.

— *Snake-bite?*

Je décline sans un mot.

— Liv est là ?

Il est déjà sur le client suivant.

Pas la force d'attendre, trop de fatigue, d'émotions, trop de merde.

Je ressors après avoir laissé une consigne au barman :

— Dites à Liv que je l'embrasse.

Je me prends en photo devant le comptoir pour la lui envoyer.

Je suis là mais pas toi !

J'ai une gueule de déterré, je veux la supprimer mais mon doigt ripe, ça part par erreur, putain ! Un message aussitôt, un bonhomme qui rigole et un cœur.

Retour dans la rue, les trottoirs, la cohue, l'auberge, les trois mecs dont je ne vois même pas les visages, mais celui du milieu m'interpelle :

— *French guy! Graffitis!*

Je pourrais m'écrouler mais je trouve la force de faire demi-tour, de me traîner comme un zombi jusqu'au premier bazar et d'y prendre un rouleau, de la peinture blanche. Je trouve encore la force de tartiner les deux portes en blanc sous les yeux de l'Asiatique et d'une autre fille qui me demandent ce que je fous. Je les ignore.

Mon lit.

Mon lit, putain. C'est tout ce qu'il me faut, rien d'autre, pas faim, juste un grand verre d'eau, et me coucher dans le noir en attendant que la nuit tombe. Tout se mélange encore mais très brièvement, car déjà le sommeil m'enveloppe tandis que je me mets à pleurer.

La dame me regarde et je ne sais pas comment expliquer. C'est comme si je pouvais voir sa gentillesse. Ma mère pensait qu'elle allait pouvoir rester mais elle lui a demandé de sortir. Une fois la porte refermée, la dame m'a souri en se rasseyant.

— Il n'y a que toi et moi, tu vois. Je te promets que tout ce que tu me diras, je ne le répéterai à personne. D'accord ?

— Oui.

— Tu peux tout me dire.

— D'accord.

— Il paraît que tu te bagarres souvent ? elle me demande doucement.

Je ne vais pas te gronder, tu sais. C'est normal d'être en colère. Ça arrive à tout le monde d'être en colère. Mais on va essayer de réussir à être en colère sans taper les autres. Ce serait bien, tu crois ?

— Oui.

— Est-ce que tu crois que ta colère peut disparaître ?

— Non.

— Tu crois que ça n'est pas possible.

— Oui.

— Et pourquoi ? Elle vient d'où, cette colère ?

— Ben ma sœur elle a disparu et…

— Et quoi ?

— Je devais la sauver… Et je l'ai pas sauvée.

— La sauver de quoi ?

— Des voleurs.

— Des voleurs ? Quels voleurs ?

— C'était un jeu. On jouait à cache-cache, on disait qu'il y avait des voleurs d'enfants.

La dame se redresse et se cale au fond de son siège. Puis elle demande :

— Vous jouiez à ça quand ta sœur a disparu ?

— Oui. Et je l'ai pas retrouvée. Je devais la sauver, et elle n'est plus là.

— Mais… Les voleurs d'enfants et toi qui devais la sauver, tu m'as dit que tout ça c'était un jeu, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais bien ! Mais n'empêche que c'est à cause de moi.

— Tiens, Luca, prends un mouchoir. Je comprends ce que tu dis. Depuis ce jour-là, tu te sens coupable. Mais quand même, c'est important : il faut bien que tu te souviennes que c'était un jeu. Et que ce jeu, il n'a pas de rapport avec la disparition de ta sœur.

— Oui.

— Et là tu n'es plus dans le jeu, tu comprends ? Le jeu est terminé.

— Oui.

— Tu peux continuer d'être triste. C'est normal, d'être triste quand on a perdu sa sœur. Mais il faut arrêter de croire que c'est ta faute. Tu rajoutes de la culpabilité à ton malheur, c'est inutile. Et surtout, ça n'est pas juste, car tu n'y es pour rien. Tu es d'accord ?

— Oui.

— Tu te dis souvent que c'est ta faute ?

— Tous les jours.

JOUR

Notre Luca **frissonne** ?
Tu as peur ?
Tu es tombé de ton lit ?
Tu as sursauté quand tu as trouvé l'enveloppe posée tout près de ta tête ?
Et puis tu l'as prise en main… ouverte… et puis te voilà qui lis.
Surprise !
T'as peur, bien sûr.
Quelqu' un est entré dans ta chambre minable, a marché doucement jusqu'à toi. Cette personne aurait pu te faire n'importe quoi, te tuer.
Mais non, pas déjà.
Pas encore.
Comment tu vas faire ? Te ruer à l'accueil, aller voir les trois types et les supplier de te dire qui est venu cette nuit ? Refaire la même erreur qu'avec Javier il y a huit jours ? Tu en serais capable, abruti que tu es. Ton nom apparaîtrait une nouvelle fois dans le registre, et le commissaire en costume bleu s'agacerait, tu ne crois pas ?
Non, peut-être vaut-il mieux ravaler ta colère et ta frousse, et ne rien faire du tout.
Rester dans ton lit, lire cette lettre en tremblant.
Voilà.

Très bien.

Bonjour, **petite merde**.
Tu crois qu'il restait des trucs à vous à l'intérieur, hier ? Le coucher de soleil au mur ? Une poupée ? Un vélo ?
Ta sœur ?
Non, pas ta sœur, rassure-toi. Elle vit encore.
À l'heure qu'il est, il n'y a plus qu'un tas de cendres, et la stupeur du voisinage.
On n'est en sécurité nulle part. Tu sais pourquoi ? Parce que

les salopards sont partout, et tu es bien placé pour le savoir puisque tu en es un toi-même. Maintenant, tu le sais. Tu l'as prouvé hier.
Et tu le prouveras une nouvelle fois aujourd'hui.
Fini, les coups de poing, les coups de pied. Fini, la violence gratuite.

Aujourd'hui, tu vas **tuer**.

Tu vas te rendre à Paris. Une partie de tes 500 livres t'ont servi à payer le billet pour Milan, tu achèteras ton billet pour Paris avec ce qui reste.
Sois à 14 heures devant le 24, rue des Amandiers, c'est l'heure à laquelle ta victime part en promenade. Tue-la. À ta façon, de la manière que tu souhaites, mais tue-la.
Prends ça comme un entraînement.
Tu trouveras sa photo dans l'enveloppe.
Tu es au premier tiers de notre aventure commune. Il te reste **14 jours** avant que ta sœur ne rejoigne celui que tu vas tuer tout à l'heure.

Je tremble trop pour attraper la photo, pas possible tout de suite.

Comment le mec est-il arrivé jusqu'à moi ? Il est rentré sans un bruit, je dormais à poings fermés. Je suis encore dans mon lit et j'ai l'impression d'avoir été violé, je sens des frissons partout sur ma peau. Je palpe le meuble de chevet, je chope mon portable. J'ouvre l'appli connectée à la caméra que j'ai fixée dans le couloir. L'écran bascule. L'image est nette, le couloir, désert. OK. Les archives. C'est où ? L'enregistrement de la nuit dernière. Je furète, clique sur trois points, des options s'affichent, pas celle que je cherche, je reviens, cherche, m'agace. Pas d'archives, rien d'enregistré ! Putain. Un pauvre bouton sur lequel j'ai oublié de cliquer, et qui a laissé à l'autre le champ libre pour venir jusqu'à moi sans que je puisse le voir.

Je clique.

Là, maintenant, ça enregistre.

Mais déjà je me redresse et envisage ma putain de mission du jour. Aller à Paris. Mais surtout : protéger Liv, protéger ma mère. Alors debout, pas le choix, sortir, le couloir, direction la douche. Une fille me dévisage, elle m'interroge :

— Alors ?

— Alors quoi ?

— C'est toi que les flics ont emmené l'autre jour. Ils t'ont relâché ?

— Tu vois bien.

— C'était pas toi ?

Je fais un pas pour me remettre en chemin vers la douche mais elle croit que je viens vers elle alors elle recule et met une main en avant.

— Ho ! Tu restes où tu es !

— Je vais prendre ma douche ! je gueule.

Un mec passe la tête par sa porte et, quand il me voit, il prend un air sombre. La fille lui dit que c'est OK. Je suis déjà au bout du couloir.

La douche. La stupeur, encore, quand je constate que le rideau n'est plus là. Que font les gens dans cette douche ?? Un jour ils arrachent tout, celui d'après tout est remis d'aplomb mais ça ne dure que quelques heures jusqu'à ce qu'un nouveau truc se passe, qu'on casse l'ampoule, qu'on pique le tuyau, je n'y comprends rien. Ou alors

c'est celui qui m'écrit, qui détruit une douche tous les jours au hasard comme le fou qu'il est.

L'eau chaude se coupe tandis que je me rince, le jet qui vire au tiède, je m'agite pour enlever tout, je finis sous l'eau froide mais ça va, c'est fini. Je réprime les frissons quand ils arrivent. Pas de nouveau tag sur la porte. Je cours jusqu'à ma chambre, ma serviette autour de la taille, le dos ruisselant. Deux filles s'écartent pour me laisser le passage, elles rigolent :

— Il y a une piscine, ici ?

J'arrive à dire :

— Ouais ! Sur le toit !

Revenu dans ma chambre, j'ose doucement sortir de l'enveloppe la photo de celui que je dois tuer. Je pense à Scott Harrison, à son corps qui vibrait, sa terreur. À son fric, aussi, puisqu'il va m'en falloir et que je n'en ai plus.

Mes yeux s'écarquillent en découvrant ma future victime.

Je ne peux pas reculer. Le tuer.

L'horreur.

Je n'ai pas d'autre choix que d'ouvrir l'enveloppe que j'ai découverte avant-hier. « La poire pour la soif », l'expression de ma mère.

Je la décachette, en extrais un bristol de trois centimètres sur trois sur lequel elle a griffonné « je t'aime ». Le reste est un petit tas de billets qui lui a coûté cher, et qui disparaîtra dans un aller-retour Londres-Paris pour que j'aille commettre un meurtre.

Sur le chemin de la gare, j'appelle à la librairie. C'est Dolly qui décroche, je reconnais sa petite voix :

— Librairie Galwenny, bonjour ?

— Dolly, salut, c'est Luca.

— Salut Luca, ça va ?

— Non… Je… Je suis malade.

— Ah oui, j'entends que tu marches dans la rue, tu vas chez le docteur, je pense ?

— Heu oui, c'est ça. Je cherche.

— Un mauvais ecstasy, ça arrive, elle chuchote avec un sourire dans la voix. Remets-toi bien, Luca.

Pas le temps de me défendre ni d'argumenter, je range mon portable et me concentre sur la suite.

Plus loin, j'appelle Joe, qui décroche vite :

— *Yes my dear, where do you from come?!*

Il est con.

— Ça va ?

— …

— Tu sais que les cours de conduite, c'est trop bien, en vrai ? Je vais continuer. Bon et toi, alors ? Les filles, les mecs, et tout ?

Le silence qui suit est très court, pourtant il le perçoit.

— Hé, tu pourrais parler un peu moins, s'te plaît ? On entend que toi, là. Ah ouais, non, je viens de comprendre : putain, tu es trop fort, toi ! Tu as déjà une meuf, c'est ça ?

— Pas là, non !

— Elle est comment ? C'est quoi son nom ?

— … Liv. Elle taffe dans un pub. Elle ramasse les verres.

Je marche en parlant de Liv à Joe, et c'est comme si tout allait bien. Je voudrais que toute la vie soit comme cette conversation. Mais ça ne dure pas car quand j'arrive sur le parvis de la gare, quelqu'un m'aborde en s'excusant de m'interrompre. C'est une femme, la jeune quarantaine, une grande brune coupée au carré, la frange lui couvrant le front.

— Attends, ne quitte pas, je dis à Joe, puis à elle : Oui ?

Elle arbore un sourire espiègle, ou peut-être embarrassé mais à la fois elle paraît complètement sûre d'elle :

— Maintenant, tu sais tout.

— Pardon ?

— Maintenant, tu sais tout.

— Pourquoi vous me dites ça ?

Elle sourit, gênée de ne pas pouvoir me renseigner davantage.

— On m'a demandé de venir vous voir, et de vous dire : « Maintenant, tu sais tout. » Alors voilà.

— Qui vous a demandé ça ?

— Un homme…, elle répond sans détacher son regard de moi, alors je comprends que l'homme en question n'est pas dans les parages.

— Il était comment, cet homme ?

— Je ne sais pas, normal…

— Quel âge ? Vingt ? quarante ? cinquante ?

Dans ma paume, la voix de crécelle de Joe qui s'esclaffe :

— Hé ! Je comprends rien !

— Je ne sais pas, elle s'excuse. Comme vous, peut-être. Il est venu me voir quand je faisais mes courses, il m'a dit que vous passeriez sans doute ici dans ces heures-là aujourd'hui… Il m'a dit : « Allez le voir, et dites-lui : "Maintenant, tu sais tout." » Il m'a dit que c'était une blague. Mais… Ça n'a pas l'air d'en être une, si ?

— Non.

Joe continue :

— Ho, il se passe quoi, là ?!

— Il vous a seulement demandé de me dire ça : que je sais tout ? Et il vous a montré une photo de moi pour que vous ne vous trompiez pas, j'imagine.

— C'est ça. Et il m'a donné 200 livres, alors je suis venue et je l'ai fait.

— La photo, vous l'avez encore ?

— Non.

D'un regard elle me demande si elle peut disposer. Bien sûr je n'ajoute rien, alors elle tourne les talons, et rejoint le métro tout proche.

Maintenant, je sais tout.

Qu'est-ce que ça veut dire, putain ?

— T'es là ou quoi ? s'agace Joe.

Je le reprends, m'excuse, abrège.

— Je t'expliquerai, je conclus.

— Attends, attends ! Et Liv, vas-y, raconte !

— Liv, je suis pas retourné la voir depuis qu'elle m'a embrassé, alors je suis pas sûr qu'elle m'attende.

L'Eurostar fonce à travers l'Angleterre en direction du sud. Cette

phrase qu'elle a prononcée devant la gare de Londres, elle me vrille le cerveau.

On m'a demandé de vous dire : « Maintenant, tu sais tout. »

Tout quoi, putain ?

Je sais que je suis parti à Londres et que ma sœur est en vie quelque part. Je sais que mon père ne m'a pas tout dit, mais quel papa confie tout à son fils de dix ans ? Je sais que ma mère me cache des choses, mais comment la secouer, elle qui n'a plus qu'une demi-vie depuis que Telma a disparu et que son mari est mort ? Comment la faire parler sans la briser ? Je sais qu'en partant je l'ai rendue encore plus fragile, mais c'était elle ou moi, et je me suis choisi.

Il est là, mon égoïsme. Ça, je le sais.

Mais le reste ? Je sais tout quoi ? Qu'il a fallu que je brûle la maison de mes vacances, et que celui qui m'écrit est capable de tuer. Je sais ça depuis mon premier réveil à Londres. Je sais que Christine Lebeau rôdait autour de mon père, et peut-être même plus. Je ressors mon téléphone, bascule sur Facebook, examine son profil. Ses photos ne m'apprennent rien, ses publications non plus. Je n'ai surtout pas la patience de scruter les moindres détails, alors je choisis de lui écrire. La fenêtre de dialogue s'ouvre, je commence, j'efface, j'essaie dix fois puis me lance :

Bonjour, je suis le fils de Sandro Portaluppi. J'aimerais vous parler.

J'ajoute mon numéro et l'envoie pile avant qu'on pénètre dans le tunnel. Autour, les voyageurs sont tout à leurs écrans, leurs magazines, leur vie, et je me demande comment ils font.

Je sais peut-être tout, mais je n'y comprends rien.

Le 24, rue des Amandiers est un bâtiment moderne et moche, à l'entrée duquel brille un interphone qu'on ne laisse jamais tranquille. Ça va et vient en permanence, ça bipe, ça sonne, ça sort. Je pourrais entrer comme je le souhaite, personne ne me demanderait rien. Il doit

y avoir des bureaux, plusieurs à chaque étage, des entreprises. D'ici, j'aperçois tout là-haut comme un couloir en plein air. On dirait que le dernier étage est pourvu d'une coursive qui en fait tout le tour à l'air libre. La vue doit être extraordinaire. Et la terrasse, au bout, spectaculaire.

Qui vit là, qui bosse ici ?

Que faut-il faire dans la vie pour avoir ce privilège ?

Soudain la porte s'ouvre et je reconnais celui que je dois tuer.

C'est lui, qui se fait une joie d'aller se promener. Il a l'air innocent et joyeux. À ses côtés, une fille qui me fait tressaillir quand elle relève la tête. Elle a douze ans, putain, ou peut-être quatorze, c'est une ado, une enfant. La panique me gagne, tout ça me dégoûte.

Mais c'est ça ou Liv, ou Telma, ou ma mère, ou même moi. Moi aussi je peux mourir, c'est ce matin que je m'en rends compte. L'autre me tuera si ça foire.

Quelques centaines de mètres plus loin, le duo bifurque vers un boulevard dont le trottoir de gauche est bordé d'un mur interminable : l'enceinte du Père-Lachaise. Il est recouvert de noms, gravés en colonnes. Il y en a comme ça près de cent mille, les victimes parisiennes de la guerre de 14-18. On le longe un peu, puis ils s'engouffrent dans la première ouverture. Une porte discrète, donnant sur un escalier de pierre, que je les laisse gravir. Je m'y élance à mon tour. En quelques foulées, j'arrive sur une esplanade comme il y en a des centaines dans ce cimetière, une zone d'où partent différentes artères tracées parmi les tombes.

La fille se retourne et nos regards se croisent. Je baisse aussitôt les yeux, fais semblant de chercher quelque chose.

Elle détache son chien, qui se met à trottiner le museau au vent, comme sur la photo.

Et la voilà seule.

Elle s'applique à replier la laisse. Elle s'y reprend à plusieurs reprises, pas satisfaite, elle défait tout, laisse la lanière de cuir se dérouler jusqu'au sol avant de remettre ça avec le plus grand soin. Rebelote. Appuyé contre un arbre dans son dos, je l'observe et me demande ce qu'elle fabrique. Je la laisse faire. Après une dizaine de tentatives, elle semble avoir trouvé l'enroulement parfait puisqu'elle prend le tout entre ses deux mains avec une précaution extrême, et le glisse dans sa poche. Elle se redresse et se met à marcher. Le chien est

loin mais ne la quitte jamais des yeux.

Il veille sur elle comme le font les animaux avec ceux qui prennent soin d'eux.

On n'a pas eu de chien, nous. On en voulait un. Si on avait eu un chien, il aurait aboyé quand a disparu Telma, il nous aurait guidés jusqu'à elle.

Je cherche un moyen de détester celui-là, une raison de le tuer mais n'en trouve pas. J'essaie de me dire que s'il avait été là, on n'aurait pas vécu tout ce malheur, et que c'est sa faute s'il était ailleurs.

T'étais où, hein ?

Je sens la colère qui monte, mes veines qui palpitent, mais rien qui vienne contre ce cocker qui gambade au milieu des tombes, encore moins contre cette fille que je n'ai jamais vue de ma vie. C'est qui ? Pourquoi elle, pourquoi la photo de son chien dans l'enveloppe, pourquoi le tuer ? On avance de travée en travée, parmi les monuments dont certains dominent tous les autres. Des caveaux familiaux dans lesquels des familles entières sont enterrées, des murs, un toit, des tourelles. Presque de vraies maisons construites en pierre de taille. Çà et là, des promeneurs. Ils se penchent sur les noms gravés, font des photos. Trois femmes poussent des poussettes à trois rangs, chacune garnie de mômes. Des nounous. Il est déjà midi et la promenade ne semble pas vouloir se terminer. On est à l'opposé de la porte par laquelle on est entrés. L'heure tourne et j'arpente les allées sans perdre de vue la petite maîtresse, tandis que le chien, lui, s'éclipse parfois pendant presque une minute.

Voilà le moment dont je dispose : quand il disparaît du champ de vision de la fille, le suivre jusqu'à m'en approcher, me débrouiller, mais au moins me trouver près de lui.

Et là… improviser.

C'est ça.

Je me presse, sors du rail tracé par la fille, je parie sans raison sur le côté droit. Je change de travée, j'accélère. Je la dépasse bientôt, et poursuis jusqu'à me trouver à plus de cent mètres d'elle. Je zigzague et m'enfonce parmi les sépultures.

Plus loin, un gamin court après les pigeons et piétine un bouquet de fleurs fanées sur une dalle couverte de mousse. Je pivote. La fille a complètement disparu, j'évalue l'endroit où elle se trouve.

Quant au chien, je le cherche.

Pas dans les parages.

Je dresse l'oreille, le bruit d'un avion, la voix du gamin qui insulte à présent le pigeon qui a pris son envol.

Je me voûte par instinct, me fais le plus discret possible. Un massif d'herbes folles, quelques arbustes, je m'y tapis, aux aguets. Et aperçois soudain le chien qui vient dans ma direction. Je siffle tout bas, il dresse le museau. J'insiste, claque des doigts, comment fait-on pour attirer un chien ? Ça fonctionne, il approche, il arrive et je sors du fourré jusqu'à le caresser. Il se frotte à ma jambe, tend le cou. Mes doigts passent sur son collier, une médaille en dessous, que j'inspecte, « Atos ». Rien d'autre. Je m'énerve, et je fais tout mon possible pour garder cette énergie-là, m'appuyer dessus.

Là, c'est le moment.

Bien sûr qu'il n'y est pour rien et que rien ne me pousse à lui faire du mal mais l'urgence me guide : je passe une main dans le collier du chien, l'entraîne dans les hautes herbes. Il couine imperceptiblement, je raffermis ma prise, le force à se coucher.

— Je te jure que j'ai pas le choix.

Dans tout mon corps, des frissons, la peur, l'horreur.

Et puis j'attrape une pierre de la taille et du poids d'un pavé, que je fais traverser le ciel avant de l'abattre sur son crâne mais au dernier moment, impossible, mon bras lâche et la pierre tombe. J'éclate en sanglots, autant de rage que de peur, et je crois que c'est tout ça ensemble qui me donne la force de reprendre la pierre et reprendre l'élan, un coup de sang fatal qui me fait le cogner.

Une fois.

Encore.

Deux fois.

Le sang jaillit.

Une fois encore.

Trois.

Mon cauchemar et le sien qui se confondent, ma rage et son agonie, mon dégoût, son corps qui palpite sous les poils.

Encore une fois de toutes mes forces pour tout faire s'arrêter.

Mes larmes et ma salive qui se mêlent à son sang, il ne bouge déjà plus, encore chaud, déjà mort, et moi je me redresse, horrifié dans cette allée si tranquille du cimetière. Au loin, la voix de la fille émerge

du silence :

— Atos ?

Elle n'est pas inquiète, juste étonnée. Je m'accroupis pour ne pas m'évanouir.

— Atos !

Je me redresse doucement, je recule sans détacher mes yeux d'Atos et de ce que je viens de lui faire subir. Cette image ne quittera jamais ma tête, je le sais. Les larmes coulent sans que je puisse les retenir.

— Atos ! Tu es où ?

Je sors du bosquet, pars en sens inverse pour ne pas croiser la fille, je ne sais pas si c'est la bonne option mais impossible de faire autrement, de revoir ne serait-ce que sa silhouette.

Je gagne l'allée suivante en fuyant comme je le peux et alors que je suis près de rejoindre la travée centrale qui mène à la sortie, j'entends au loin le cri de terreur que pousse la fille quand elle découvre enfin son chien. Je croise une femme qui me dévisage. Je ferme les pans de mon blouson d'un mouvement vif : mon T-shirt est couvert de sang.

Je marche dans Paris comme un somnambule. Surtout comme un criminel. Pas vite. Je me traîne jusqu'à la gare du Nord sans m'occuper de l'heure, ni de mon allure, ni de plus rien. Je ne sais pas combien de temps on peut tenir en commettant de telles horreurs, et en ayant si mal partout. Quand mon portable vibre et que je découvre un nouveau message de Liv, c'est autant un soulagement qu'une torture.

Tu pourrais m'appeler moins souvent, s'il te plaît ?
Tu deviens envahissant, tu sais ?

Je vois son sourire, son petit air fier, le dos droit, j'adore. L'impression d'être un menteur, et maintenant un meurtrier.

Mais trop envie d'entendre sa voix, son sourire, je l'appelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ENCORE ? elle lâche en décrochant.

Et elle se met à rire, alors moi aussi. C'est tellement bon d'entendre sa légèreté. Immense fossé entre ce que je viens de vivre et ce qu'elle m'envoie. Envie de rester avec elle à l'écouter rire et respirer.

— Donc toi, quand on te dit qu'il ne faut pas que tu appelles, tu appelles.

— Oui.

— Ça va ? Tu es où, là ?

— Je… Je suis au travail. Et toi ?

— Je suis chez moi. J'écoute un podcast sur les pesticides en me demandant ce que tu attends pour m'appeler.

Trois camions de pompiers passent toutes sirènes hurlantes, les conversations s'interrompent. Dans mon oreille, la minuscule voix de Liv :

— C'est quoi, ces sirènes, t'es où ?

— Je suis dans la rue, je fais une pause.

— Ah bon, elle dit d'une voix pas convaincue, puis elle enchaîne : Il va être l'heure que j'aille bosser. Tu m'embrasses ?

— Oui… Je t'embrasse fort.

J'avance jusqu'aux quais sans me rendre compte que des caméras de surveillance me filment. Combien de temps de glissade il me reste ?

Dans un sursaut de survie, tout à l'heure, j'ai acheté un T-shirt dans un magasin. Je me suis changé dans la rue.

Le vieux, je l'ai roulé en boule et glissé dans une bouche d'égout. Sur le nouveau, un gros cœur écarlate sur fond noir, orné de lettres blanches J'ADORE PARIS. Je pense à Liv. Je lui mens déjà et je me dégoûte.

Je n'ai pas la force d'aller la voir en sortant de l'Eurostar.

Je passe les portiques, les contrôles. Je retourne dans ma chambre, et je gagne mon lit, mais je suis certain de ne plus jamais pouvoir dormir.

Plus rien ne vaudra la peine, pas complètement, pas en vrai.

Je sombre, pourtant.

Quoi qu'il arrive, le sommeil revient toujours, tu vois ?

Comme les lettres et les enveloppes krafts.

Comme mon portable qui sonne en pleine nuit, que j'attrape en

espérant recevoir un message de Liv, mais sur l'écran duquel je découvre une vidéo envoyée par un numéro que je ne connais pas. Ma mère filmée de travers à la caisse de l'épicerie. Elle paye, elle achète des gâteaux. Une voix derrière elle :

— *Vous aimez bien les gâteaux, vous, madame ?*

Elle hausse les épaules, elle part sans répondre, et la vidéo disparaît pour toujours.

JOUR
9

Devine d'où je t'écris ?

Luca, je suis à **quelques pas** de toi.

Là, tu t'imagines que j'ai écrit cette lettre devant toi tandis que tu dormais. Que je suis entré comme je l'ai fait la nuit précédente, et qu'en te regardant dormir l'inspiration m'est venue. C'est ça ? Où aurais-je pris place, selon toi ? Là, sur le minuscule bureau ? Debout, au bout de ton lit, un bloc-notes à la main, veillant sur ton sommeil ?

Non, Luca, je n'ai pas pénétré dans ta chambre, cette fois-ci. As-tu fait de beaux rêves, mon petit Luca ? Ou bien tu as rêvé du chien dont tu as défoncé la gueule hier ? Ou de sa jeune maîtresse qui n'arrête plus de pleurer depuis qu'elle l'a découvert mort ? À quoi as-tu rêvé ? À quoi rêve un jeune homme de vingt ans qui vient de défoncer le crâne d'un chien parmi les **tombes** ?

Mais je m'égare. J'en reviens à ma première question : sauras-tu deviner d'où je t'écris ?

Je te regarde, tu épies tout le monde, tu voudrais disparaître et pourtant tu examines le moindre passager.

Je suis dans l'Eurostar, à quelques pas de toi. Précisément, dans le wagon d'à côté. Je t'observe à travers le carreau qui sépare les voitures. Je me demande si tu crains qu'on devine ce que tu viens de faire, ou bien si tu t'interroges sur mon éventuelle présence parmi les passagers. Sans doute un peu des deux.

Eh bien oui, Luca, **je suis là**. Je détaille tes traits de beau mec, et je dois t'avertir que ta tête a changé. Depuis une poignée de jours, tu n'es plus aussi frais.

Le tourment, sans doute.

La culpabilité, peut-être ? C'est un poison mortel. Comme l'injustice, la fatalité, même le dégoût. Les poisons mortels sont tout autour de nous, et même les petits enfants se font parfois piquer.

Tu dévisses.

À l'heure où je t'écris ces lignes, tu as le regard fixe. Il n'y a pourtant rien à voir en face, rien à observer.
Tu réfléchis ? Tu roules vers Londres. Tout à l'heure, je guetterai derrière ta porte le bruit de ta respiration régulière, synonyme de sommeil.
Alors, je glisserai cette enveloppe sous ta porte, et puis je partirai.

J'irai peut-être au **Black Diamond**.
Je boirai un verre au milieu du brouhaha, en songeant aux 13 jours qu'il te reste pour sauver ta sœur.

Dans l'enveloppe, une mèche de cheveux longue de cinquante centimètres au moins, les cheveux de Telma qu'on lui a coupés sur la vidéo de l'autre jour.

Telma a les cheveux de plus en plus longs. Elle dit qu'elle voudrait les avoir jusqu'aux fesses. Quand on part en Italie, ils changent de couleur au soleil. Ils deviennent presque blancs.

Tonton Tonino dit que c'est bien, que si les affaires tournent mal, on pourra les vendre pour faire des perruques, qu'il y a de quoi nous nourrir pendant plusieurs semaines. Maman rigole et lui dit de se taire, puis elle assure à Telma que les affaires vont très bien, qu'elle pourra garder ses cheveux toute la vie si elle veut. Tonino rigole.

L'angoisse, chaque jour plus intense que celle que j'ai ressentie la veille. Je tourne en rond dans ma chambre, relis la lettre plusieurs fois en tentant de me souvenir qui voyageait avec moi hier.

Quelques visages me reviennent, une femme et deux enfants, elle brune et belle, deux petits blonds à ses côtés, beaux aussi mais bien différents d'elle. Elle leur lisait une histoire, ça s'appelait *L'Île sans nom*, ils l'écoutaient, bouche bée.

Un vieux qui parlait fort au téléphone, sourd aux recommandations que crachaient les haut-parleurs.

Un couple, la trentaine, lui anglais, elle française, qui parlaient les deux langues à tour de rôle, et je me demandais comment ils choisissaient.

Plusieurs personnes seules, toutes devant un ordi, bien habillées, l'air affairé, et peut-être parmi eux l'enfoiré qui me piste.

Je pose la lettre, j'attrape mon portable. Cette fois, je sais que les images du couloir auront été stockées sur le cloud, j'ai fait la bonne manip'. Je clique, l'écran s'anime. Page d'accueil, mon nom, mon

code.

Le couloir apparaît. Il y a l'heure dans le coin droit : on est vingt-quatre heures plus tôt.

OK. Du doigt, j'accélère la bande en bas de l'image et me vois soudain sortir de ma chambre, je recule, ça fait drôle, je me visionne une fois de plus.

La fille qui vient me parler des flics, avec son air soupçonneux.

J'avance.

L'Asiatique, une serviette autour de la poitrine, pieds nus. Quand elle passe devant ma porte, elle s'approche, prête à toquer. Le sourire. Elle se ravise, elle s'en va. Ça ne me fait ni chaud ni froid.

Les allées et venues, des visages inconnus, d'autres plus familiers. La fille qui me soupçonnait, qui prend un air sombre quand elle regarde ma porte. Pauvre fille.

La nuit tombe. Moi de nouveau, là je fais pause et je zoome : je ne me suis jamais vu avec cette gueule, j'ai l'air d'un mort-vivant.

Je rentrais de Paris, le corps du chien était encore chaud.

Après que j'ai pénétré dans ma chambre, un long moment sans mouvement. L'heure du dîner.

Puis quelques fêtards pointent leur nez, une fille marche de travers, hilare. Un mec bâille du début à la fin du couloir, il est au bout de sa vie.

Minuit.

Je redouble d'attention.

De nouveau l'Asiatique, cette fois juste en T-shirt. Mais là elle ne vient pas contre ma porte, elle fait demi-tour alors qu'elle en est encore à un mètre, et retourne dormir.

Je n'ai rien vu dans son regard à chaque fois qu'on se croise, je n'ai rien senti.

À nouveau le couloir vide.

Ce que je distingue en premier, c'est l'enveloppe.

Elle saute aux yeux, minuscule sur mon petit écran, pourtant je ne vois qu'elle.

On dirait une vipère, une flèche, une grenade. Celle par qui le mal arrive.

Elle se balance au bout d'un bras tendu, membre d'un corps qui se dirige lentement vers moi.

C'est un homme. La démarche, le port de tête, ouais, c'est un

homme.

Il n'a pas l'air de se méfier, il sait qu'il est au cœur de la nuit, que tout l'immeuble dort. Il est précis dans son allure, économe en gestes. Déterminé.

Ses habits semblent de couleur sombre, et il porte une casquette dont ne dépasse aucun cheveu.

Il marche vers ma porte et quand il est enfin devant, je le vois qui se penche à toucher le bois de son oreille. Comme il l'a écrit dans sa lettre. Il écoute si je ronfle. Les murs sont en papier à cigarette, j'entends mes voisins quelle que soit l'heure.

Quand il est sûr que je dors à poings fermés, il se baisse et engage l'enveloppe sous la porte, puis, d'une pichenette, l'envoie glisser sur le vinyle.

Il se relève, pivote en baissant la tête, et quitte le couloir au plus vite.

Arrivé tout au bout, il se retourne et jette un dernier regard en arrière.

J'interromps la lecture.

Avant, arrière, je stoppe et zoome au maximum.

Impossible de distinguer un visage, même si j'ai partout en moi l'impression de l'avoir déjà vu.

Je fais quand même une capture d'écran.

Putain, c'est qui ?

Pas le philosophe de l'autre jour, pas un de ceux qui m'ont abordé dans la rue.

Pas un passager de l'Eurostar non plus.

T'es qui, toi ?

Je te vois, je te regarde, et je donnerais tout pour te serrer, tu sais ? C'est pas compliqué, j'ai rien. Mais je donnerais tout, ouais.

Je bascule sur mes messages et j'envoie à Liv :

Envie de te voir.

Je la connais depuis trois jours, elle et moi on ne s'est embrassés qu'une fois, mais je vois bien qu'elle prend toute la place. Je me raccroche à elle parce que j'en ai besoin.

J'ai au moins retenu ça des cours de français au lycée, un écrivain était venu nous voir, il nous avait parlé de son roman, je m'en foutais. Mais avant de partir il avait raconté ce qu'un de ses profs avait dit à la classe quand il était en fac : « Il est un sujet sur lequel nous sommes tous aussi ignorants les uns que les autres, quels que soient notre âge, notre milieu, notre passé : c'est l'amour. »

Va savoir comment tout ça s'articule.

Peut-être que dans une autre vie je ne l'aurais même pas regardée, et alors ? Je ne sais pas ce que je ressens pour elle. Ce que je sais, c'est qu'elle est ce qui m'est arrivé de mieux depuis que je suis à Londres, et que j'ai très envie de la revoir.

Elle me répond par un selfie. Je m'illumine, j'écris :

Je passe au pub ce soir.

Je suis chez les parents de ma coloc pour deux jours.

Ça va être long.

Non, ça va, ils sont sympas.

À la librairie, pour la première fois, je n'ai pas le sentiment d'arriver comme un cheveu sur la soupe.

Je ne suis pas en retard, les collègues ne sont pas narquois ni soupçonneux ni je ne sais quoi, Galwenny ne soupire pas, il ne regarde pas non plus ma mine, ma mise ni sa montre, et Kamal n'est pas encore là. Je suis arrivé avant lui, le truc improbable.

— Luca…

Je me retourne. Galwenny est d'une douceur suspecte.

— Est-ce que tout va bien ?

Lui dire oui ? Impossible. Lui dire non ? Pas malin.

Je ne dis rien.

Il va me faire le coup du patron sympa, me dire qu'on ne se connaît pas assez, qu'on pourrait partager des trucs, pourquoi pas déjeuner. Je le vois d'ici prendre une chaise et s'asseoir dessus en sens inverse, les bras croisés sur le dossier. Il cherche la complicité puis il articule :

— Bien.

Il semblerait qu'il ait épuisé son potentiel de gentillesse. Il relève la tête et plante ses yeux dans les miens.

— Luca, Londres n'est pas une discothèque géante.

— Non, je sais…

— Avez-vous vu votre tête ?

Je baisse les yeux. Je l'ai vue, oui. Mais lui raconter quoi ? Que j'étais à Milan il y a deux jours pour incendier une maison, et à Paris hier pour éclater la gueule d'un chien ? Qu'un taré m'écrit, qu'on menace ma mère, que ma sœur est en vie et qu'il va falloir que je tue quelqu'un pour la sauver ?

Le silence entre nous dure plusieurs secondes.

Puis il quitte la pièce. Bizarrement, il n'est pas en colère ni sur les nerfs comme il l'est d'ordinaire. Il a surtout l'air très las.

Je profite de cet instant seul pour me ruer sur mon portable. Vite, une première recherche : « chien », « Père-Lachaise », « agression », « faits divers ».

Quand apparaît un article du *Parisien*, je me contracte sur ma chaise. Il date de 2014, un meurtre atroce.

Un autre sur la vie secrète des renards une fois les grilles fermées.

J'enrichis les recherches, je fais défiler les pages, rien sur mon coup d'éclat, du moins qui remonte jusqu'à moi qui me terre dans la réserve.

Puis je bascule sur les précédents mots-clés : « maison », « Milan », « incendie »…

Je retrouve l'article de l'autre fois, assorti d'une photo du bâtiment calciné, que je parviens à examiner plus longuement. Une épave noire comme du charbon. L'article en diagonale traduit en ligne.

Je quitte. Fais descendre la page de résultats. On me montre des trucs qui n'ont rien à voir, dans d'autres pays, sans feu, sans drame, je ne comprends pas comment ça marche.

Soudain la même photo, assortie des mêmes mots, sans doute un site de merde qui n'emploie aucun journaliste et ne fait qu'aspirer ce que produisent les autres. La merde. Je zappe. En bas de la quatrième page, il est à nouveau question de mon incendie, la page Facebook des villageois. Je clique, puisque j'ai un compte à présent.

La photo d'accueil montre une ribambelle de vieux, tous réunis devant le panneau à l'entrée du village. Super. Je déroule. Le dernier post en date montre la maison en ruine et me met les larmes aux yeux.

Dans les commentaires, un nom revient souvent : Joseph Cerqueira. Est-ce qu'on a prévenu Joseph Cerqueira, est-ce que Joseph Cerqueira est au courant ? Il n'est pas sur Facebook, lui, puisqu'il n'est pas identifié.

Je tape illico ce nom dans le moteur de recherche et en découvre plusieurs, le premier est mort pour la France il y a plus de cent ans, un autre a écrit un livre d'astronomie au XVIIIe siècle, le suivant est un ancien pilote automobile portugais. Il y a aussi un apprenti ébéniste, un docteur, un couple de boulangers à La Réunion, le maire d'une commune en Savoie… Tout le monde s'appelle soudain Joseph Cerqueira.

— Luca. Bonjour.

La voix caverneuse de Kamal dans mon dos. Je range aussitôt mon portable et me mets au boulot, tandis qu'il passe près de moi sans me lancer un regard. En quelques instants seulement, il est à son poste et déjà prêt à biper. Il me regarde.

— Quelqu'un m'a dit : « Tu sais tout. »

— Hein ?

— Je te dis : « Tu sais tout. » Voilà.

Je me redresse.

— Attends, je comprends pas. On t'a demandé de me dire ça, c'est ça ?

— Oui.

Je bondis.

— Kamal, qui t'a demandé ça ?

Bip.

Putain, le mec a déjà terminé, il bipe déjà les livres comme si le sujet était clos.

— Kamal ! C'était qui ? Quand ? Ce matin ?

— Oui.

Bip.

— Un homme ? Une femme ? Quel âge ?

— Un homme. Ton âge.

Comme la femme devant la gare hier.

Je sors mon portable de ma poche, je retrouve la capture d'écran que j'ai faite ce matin, zoome sur le visage.

— C'est lui ?

Il n'en sait rien, fait un geste vague. On ne voit rien, sur cette photo. Je remballe mon téléphone.

— Il t'a dit quoi ?

Là, Kamal pose le livre qu'il tenait en main. Première fois qu'il arrête de bosser depuis que je le connais.

— Il est venu me voir, il commence. Il m'a dit : « Tu travailles avec Luca. » Moi…

— Ouais, t'as dit oui, OK ! Et lui ?

— « Dis à Luca : "Tu sais tout." »

— OK. Et il est parti, et c'est tout, quoi.

— Non. Il m'a donné de l'argent.

Il sort de sa poche trois billets pliés qu'il me montre, puis les remballe vite.

— Il a dit autre chose ?

— Non. J'étais en retard, je suis rentré.

— Rentré ? Parce que c'était où ?

— Tout de suite. Devant le magasin.

Je me lève comme un ressort.

— Viens avec moi, je lui dis.

Je dois dégager une certaine conviction, puisqu'il me suit. On traverse la boutique sous les yeux des collègues et nous voilà dehors.

— Il est où ? je dis. Tu le vois ?

— Là.

Kamal a le doigt tendu vers le trottoir d'en face, sur lequel vont et viennent des piétons par dizaines.

— Viens avec moi !

Je m'élance et Kamal n'a pas d'autre choix que de me suivre, il tente de me retenir mais c'est trop tard, nous voilà déjà au milieu du boulevard, sous le klaxon d'un camion qu'on force à piler. Le bruit fait sursauter plusieurs passants qui interrompent leur marche pour nous voir traverser. Si le mec nous voit, il va détaler, je suis aux aguets,

Kamal dans mes pas.

— C'est qui ? je demande.

Kamal me désigne un petit mec un peu plus loin, jeune, brun, mon âge. Il marche, tranquille, vers le métro pas loin. Le mec ne peut plus nous échapper.

Quand j'arrive à son niveau, je le stoppe d'une main sur l'épaule. Il se retourne, je le chope au cou, l'entraîne contre le mur de l'immeuble le plus proche.

Le mec est pris à la gorge, il essaye de se débattre mais mes doigts l'asphyxient.

Kamal me serre le biceps à m'en faire mal. Je relâche mon emprise, le mec me dévisage, les yeux grands ouverts.

— Qu'est-ce que tu veux ? je lui dis.

Autour, on nous observe. Je le lâche complètement, je reste tout près de lui, menaçant. Et la présence de Kamal suffit à faire pencher le rapport de force de mon côté.

— T'es qui ?

Le mec a l'air de tomber des nues, il prend Kamal à témoin, hausse les épaules comme un innocent.

— Je sais pas ! il finit par dire.

Je regarde Kamal et m'énerve :

— C'est lui ou pas ?

— Oui.

Et le mec lui-même sait de quoi il est question puisqu'il avoue :

— Oui, c'est moi ! Mais j'y suis pour rien ! Un type est venu me voir, il m'a montré une photo de Kamal, et il m'a dit « va le voir ce matin » ! Là, il fallait que je lui montre une photo de toi, et que je lui dise : « Dites à ce garçon qu'il sait tout. » Voilà ! C'est tout ! Et il m'a payé pour ça !

— OK, fais voir l'argent.

Le mec change de tête avant de plaider :

— Il est chez moi. C'était hier soir.

Je me détends, me recule, j'expire par le nez.

Le mec envoie des messagers en cascade, un inconnu qui en aborde un autre, puis un troisième, et encore un après… et va-t'en remonter la chaîne, impossible.

— Je te jure, continue le mec, je vous promets.

Je lui dis que c'est bon, que je le crois, qu'il peut partir. Kamal et

lui échangent un regard médusé, et le mec amorce le départ.

Il hésite mais comme je le laisse faire, il fait un deuxième pas, s'éloigne.

Nous, on pivote pour regagner la librairie, au seuil de laquelle Galwenny nous observe.

On attend que la voie soit libre, cette fois. Pas de klaxon inutile. Je suis penaud, et il me semble que Kamal n'est pas fier de lui non plus.

Il a vu dans quel état ça m'a mis, et a constaté que ça n'était pas une blague.

— C'est bon, il assure, c'est bon.

Ouais, c'est bon. Le mec se fout de moi, me nargue de plus en plus près, distribue des billets pour qu'on vienne me parler et me rend fou.

Je m'arrête.

Kamal :

— Quoi ?

Il me regarde, de nouveau inquiet.

— Il t'a appelé Kamal, je dis.

— Oui.

— Il t'a appelé Kamal comme s'il te connaissait. Tu le connais ?

— Non.

— Mais lui il te connaissait, je murmure. Il a prononcé ton nom sans réfléchir.

Je me retourne à temps pour apercevoir le pull rouge du mec en face. Il nous regarde encore, tout en s'enfonçant dans l'escalier du métro. Quand je sursaute, lui aussi.

Je fonce en travers du boulevard, Kamal s'élance à ma suite en me criant de rester là. Le mec a déjà disparu, aspiré dans le ventre de Londres.

Dans mon dos, des bruits de freinage, des klaxons, un choc et des cris.

Je bouscule des promeneurs, cours comme un dératé, arrive à l'escalier que je dévale en manquant à chaque marche de tomber. Le couloir qui se divise en deux, je fonce à gauche sans réfléchir, sans savoir non plus. Je fais des bonds dans ma course pour tenter d'apercevoir le pull rouge et j'arrive sur le quai.

Personne.

Demi-tour, je retourne à l'entrée de la station, vais à droite comme un fou, les rames se croisent, il est dans l'une des deux, je pousse un

cri de rage.

Des passants s'écartent.

Le mec m'a filé entre les doigts.

Je reprends mon souffle, immobile au milieu du quai qui se remplit de nouveau. Je retourne vers la sortie. En bas de l'escalier, un clochard plonge son bras dans la poubelle et en extrait un pull rouge qui lui semble être un cadeau du ciel.

Elle est douce, Sophie. On va la voir le samedi matin tous les quinze jours. Elle me demande comment ça va, je lui réponds toujours que ça va. Et puis on discute. C'est surtout moi qui parle, elle, elle me pose des questions.

Souvent, je peine à répondre, pourtant je parle longtemps.

— Peut-être que, dans la vie, se poser des questions, c'est plus important que savoir y répondre ? elle me demande. Tu en penses quoi ?

— Ben… j'aimerais bien trouver la réponse quand même.

— Tu penses à Telma, quand tu dis ça.

— Oui. Je continue de la chercher dans le jardin, je lui dis tout bas.

Quand je dis ça à mes parents, ils ne savent pas quoi faire.

Ils me font un câlin, ou alors ils s'agacent.

Sophie, elle, me comprend.

Et il y a toujours un moment où je pleure.

Pourtant, quand je sors, que je retrouve ma mère et qu'elle me demande comment ça s'est passé, je réponds toujours que je vais mieux qu'en arrivant.

Sur le boulevard, c'est la cohue, la panique.

Kamal est étendu en travers du bitume, une voiture à la calandre enfoncée devant lui, une femme en larmes à ses côtés.

Elle jure qu'elle n'a rien pu faire, qu'il s'est précipité sous ses roues, qu'elle était attentive. On lui répond qu'on a tout vu, qu'elle dit vrai.

Parmi les témoins répondant aux questions des policiers déjà sur

place, Galwenny, qui me voit sortir du métro.

Il s'interrompt, demande un instant au flic, et vient vers moi.

Avant que j'aie parlé, il lève une main qui m'arrête et me dit simplement :

— Partez, Luca. Maintenant.

JOUR
10

Luca,
Depuis votre premier jour à la librairie, vous avez multiplié les erreurs, et surtout les manquements évidents au règlement.
Il a fallu chaque jour vous rappeler à l'ordre, et pire, vous surveiller.
Hier, vous avez causé un accident dans lequel Kamal s'est fait percuter par une voiture. Il est hors de danger et va bien, mais les médecins ne savent pas encore s'il sera en mesure de revenir travailler chez nous.
Dans l'immédiat, nous ferons appel à quelques libraires amis qui viendront nous prêter main-

forte pour déballer les cartons qui chaque jour nous arrivent.
Vous l'avez compris, Luca, votre présence à la librairie Galwenny n'est plus souhaitée. Je ne dirai pas que je suis au regret de mettre un terme à votre engagement, car c'est un soulagement en vérité. Vous m'aviez annoncé la couleur en passant votre première journée au poste de police plutôt qu'à votre poste de travail.
Je vous souhaite une bonne continuation, quoique j'en doute.
Vous trouverez dans cette enveloppe la somme correspondant à vos heures de présence – vous noterez que je

préfère parler de présence plutôt que de travail. Vous ne serez pas surpris de ne pas trouver de quelconque prime.
Au revoir.

Mr George Galwenny

Qu'est-ce que je t'avais dit, Luca ? Je ne pensais quand même pas que ce serait aussi rapide. Tu es **un vrai champion**. Il te reste 12 jours pour sauver ta sœur.

La proviseure est assise derrière son grand bureau. À côté d'elle, il y a Mme Prigent, et aussi Virginie, la dame qui m'a attrapé par les bras pendant que je cognais sur Mika. Elles me regardent toutes les trois.

Je baisse les yeux.

Ma mère fait la même chose.

Puis la proviseure parle :

— Bien. Madame, nous vous avons fait venir pour vous dire que le comportement de Luca est inacceptable. Luca, regarde-moi. Ce n'est plus possible.

Ma mère intervient, elle plaide :

— Mais madame, vous savez bien que…

— Oui, je sais bien !

Tout le monde sursaute, y compris les dames.

— Bien, reprend la proviseure, et cette fois elle ne fait plus que regarder ses notes. Enfin, donc, voilà : Luca, on a décidé de t'exclure trois jours du collège. On sait que tu es malheureux, on sait que tu vis quelque chose d'horrible, mais il faut que tu prennes sur toi. Il faut que tu arrives à faire avec.

Je murmure :

— À faire sans, plutôt.

La proviseure me regarde, ses lèvres s'entrouvrent mais elle ne parle pas.

Je voudrais encore dire un truc mais les mots se bousculent dans ma bouche.

Ma mère et les dames se taisent aussi.

Quand on sort, j'ai l'impression de tomber dans le vide. Je déteste l'école.

Pourtant, ça me manque déjà.

Je n'ai plus de travail, ce qui veut dire plus d'argent. Dans l'enveloppe il y a quelques billets, à peu près de quoi me payer le retour en France. Laisser mes envies de liberté au vestiaire, tourner le dos à Londres.

Je dois aller voir ma mère.

Je sors de ma chambre. Je me dirige vers la douche en revoyant Kamal courir hier. J'entends encore le choc, les freins, les cris. Je revois encore le mec en rouge qui m'a filé entre les doigts. J'ai vu sa tête, à moins d'un mètre tandis qu'on se parlait.

Un mec du lycée lui ressemblait, des yeux en amande, la peau mate. Plutôt petit, maximum un mètre soixante-dix. À peu près de mon âge, oui.

C'est qui ? Il a parlé avec aplomb, un comédien hors pair. Il m'a embobiné du premier coup en me faisant croire qu'il n'était qu'un messager parmi d'autres, ça semblait évident.

Maintenant que je ferme le verrou de la douche, que j'ouvre l'eau chaude et me savonne, je me rends compte que le mec aime jouer avec le feu. Pourquoi n'est-il pas parti aussitôt la lettre confiée à Kamal ? Pourquoi n'a-t-il pas disparu dès qu'on l'a laissé partir ? Le mec aime le frisson. J'ai lu ça dans un livre un jour : l'assassin qui revient sur les lieux de son crime, c'est-à-dire à l'endroit où il a donné la mort en se prenant pour Dieu. Lui aussi.

Le grand manipulateur qui regarde s'animer les figurines…

Putain, l'eau qui se glace d'un coup !

Une énième coupure d'eau chaude et me voilà transi dans la seconde, encore plein de bulles de savon. J'éloigne le jet en suffoquant et cette fois j'explose : le flexible, le rideau, la poire, tout y passe, je saccage la douche de rage et me rends compte au même instant que tous les jours quelqu'un n'en peut plus de cet immeuble où rien n'est droit mais où les loyers sont hors de prix. Tous les jours, une goutte d'eau trop froide fait déborder un vase. Chaque jour, quelqu'un voit rouge et défonce tout.

Il me faut peu de temps pour faire mon sac. Au fond, les lettres, même celle de Galwenny. Par-dessus, mes affaires sales et propres mélangées, je m'en fous. Je fais vite. Quand je le referme, j'ai dans la poche les quelques billets que j'ai gagnés ici, et au fond de mon crâne une volonté solide : rentrer en France, car c'est là-bas que se trouvent les réponses.

Dans la rue, je sors mon portable et appelle Joe sur WhatsApp. Il

décroche aussitôt :

— Tu savais qu'un radar de recul, en fait c'est branché sur le feu de recul, pas sur la boîte de vitesses ?

— Quoi ?

— J'apprends plein de trucs, tu sais que moniteur d'auto-école, c'est du sérieux, en vrai ! Et un pneu *tubeless*, tu sais ce que c'est ?

— Ben, heu… sans chambre à air ?

— Ah ouais, t'es carrément bilingue, quoi. T'es trop fort, ouais, c'est ça.

— Je rentre.

Là, il marque un temps. Je marche d'un bon pas sur le trottoir. Il a plu cette nuit, les voitures et les bus émettent un petit bruit quand leurs pneus frottent le bitume encore humide.

Mes semelles aussi.

— Tu rentres où ? il demande.

— En France.

— Mais non !

— Si. Ça va pas du tout. Et il faut que je voie ma mère.

J'hésite, tout est trop embrouillé pour lui en dire davantage mais il est à l'affût, il en veut plus :

— Mais pourquoi ? Ça fait une semaine…

— Dix jours.

— Ouais, dix jours, et tu rentres déjà ? Il t'arrive quoi ?

— Il faut que je parle à ma mère.

Je m'arrête, le portable contre mon oreille.

Au loin, j'aperçois le pub où travaille Liv. Le Black Diamond est déjà ouvert, je sais qu'elle n'y est pas à cette heure-là. Y aller, dessiner une fleur sur une feuille qu'on lui transmettra et lui dire merci, bien qu'on se connaisse à peine ? Elle est la seule personne à m'avoir fait du bien ici, il n'y a qu'elle que je garderai de Londres.Je me remets en marche, plus doucement.

Je déciderai quoi faire quand je serai devant.

— Tu veux lui parler de quoi ? me demande Joe.

— Je te raconterai.

— Hé, tu me fatigues avec tes mystères. T'es là mais t'es pas là, j'entends bien. Tu sais ce que t'as ? T'es fatigué, t'es perdu. Alors tu vas aller voir un docteur, OK ? On va y aller ensemble, je reste avec toi. Dis-moi où tu es, et dis-moi ce que tu vois devant toi. On va faire

comme ça. Tu avances, tu marches, tu cherches un docteur et tu me dis ce que tu vois, vas-y, dis-moi…

— Liv.

— De quoi, Liv ?

— Je te laisse.

Je l'entends qui proteste mais je coupe. En face, Liv marche vers moi. Elle a le sourire jusqu'aux oreilles. Moi aussi. Elle voit mon gros sac dans mon dos alors elle suppose :

— Tu vas faire une lessive ?

Joe me rappelle, je le bloque.

— Non…, je partais.

— Tu partais où ?

— En France. Je rentrais.

Elle change de tête, étonnée.

— Sans me prévenir ?

— Non mais c'est rien, je réponds en balayant l'air de la main. Et toi, ça va ? Tu es plus dans la famille de ta coloc' ?

Elle rigole, elle dit que ce dialogue n'a ni queue ni tête et je me mets à rire avec elle.

— En fait ils étaient un peu chiants. Du coup je bosse pas aujourd'hui. Avant que tu rentres, on pourrait peut-être passer la journée ensemble ? Et puis tu pars, et puis ce sera comme ça, mais avant, au moins, on se sera rencontrés. T'en penses quoi ?

J'en pense qu'il y a des urgences, et que cette fille en est une. J'en pense que la vie n'est pas seulement faite pour passer ses jours à souffrir, et que si le bonheur se présente, on doit essayer de le saisir.

Merci papa.

J'articule :

— J'en pense du bien.

Elle s'illumine.

— Tu sais, j'ai fait la liste de ce qu'on a en commun. Il y a plein de choses ! On aime aller au cinéma, cuisiner, on aime aller loin de chez nous puisqu'on est là tous les deux, et on aime nager dans la mer. On se l'est dit l'autre soir. Alors tu sais quoi ? Aujourd'hui, on pourrait prendre un train, aller à Brighton, et nager dans la mer. C'est une bonne idée ou pas, ça ?

C'est beau. Il y a du vent, le ciel immense, la mer à perte de vue, et ces deux avancées dans l'eau que j'avais vues sur des cartes postales. Deux larges et longs pontons chargés d'attractions multicolores, une fête foraine sur pilotis. On a pris le train tous les deux, direction l'océan. On se serait cru en vacances, et c'était formidable. On aurait dit qu'on formait un couple, et ça aussi ça me mettait du bonheur plein la tête. C'était simple, nouveau, facile. J'avais mes quelques billets dans la poche, toutes mes affaires sur le dos, et la main de Liv dans la mienne. Quand on est sortis de la gare et qu'on a respiré l'air marin, j'ai vraiment cru que ma vie avait changé. J'ai oublié ma sœur, mon père, ma mère, le chien, les flammes, Scott Harrison et Galwenny, Kamal, tout.

Liv s'est rapprochée de moi, sur la pointe des pieds, et a collé ses lèvres aux miennes. Des mouettes rigolaient tout là-haut.

Elle m'avait questionné dans le train sur les raisons de mon départ, mais j'avais tenu ma langue. Je m'étais contenté d'un geste vague avec la main.

— Ah oui, elle avait rigolé, j'avais oublié ! Tu peux pas me dire, tu me préserves !

— C'est ça !

Une rue descendait vers la mer, on s'y est engagés.

On flânait et c'était bien.

— Tu vas bien ? elle m'a demandé plusieurs fois.

Je resserrais la pression de ma main sur la sienne en lui assurant que oui.

On a mangé des frites molles trempées dans une sauce affreuse, c'était succulent. Une limonade acide, bizarre, très chère.

Ça aussi, c'était bien.

Et puis on est arrivés sur la plage et on a constaté qu'elle était couverte de galets blancs polis par le sel et les vagues, pas trop par le soleil.

— On va se baigner ? a proposé Liv.

J'ai acquiescé en me rendant compte que je n'avais pas mon maillot, elle non plus, on s'en foutait, puis elle a réalisé qu'elle portait un body sous ses fringues, alors c'était presque pareil.

— Et moi un boxer, j'ai dit. Ouais, c'est quasi la même chose.

On s'est déshabillés en se reluquant discrètement, elle avait un corps fin et charnu, sportif. Une cambrure magnifique que sont venus caresser ses longs cheveux blonds quand elle a penché la tête en arrière. J'ai fait semblant de regarder au loin.

Et puis on a marché main dans la main vers l'eau qui s'annonçait glacée, en boitillant sur les galets.

Elle est glacée, oui, et c'est délicieux de nager comme ça dans les vagues avec Liv. Elle est joyeuse, directe et douce, elle dévore la vie sans rien oublier de ce qui l'entoure. Elle plonge, ressort des rouleaux en râlant de plaisir et de froid, et me prend à témoin tellement c'est bon. J'en fais autant, je m'agite et frissonne, brasse, me lave, recrache une gorgée d'eau salée.

On se retrouve bientôt l'un contre l'autre, nos peaux fraîches, nos yeux luisants. Son body s'est détendu sous l'effet de l'eau, il est lâche autour d'elle. Mon boxer aussi flotte.

On s'embrasse.

Je regarde nos affaires, posées seules au milieu de la plage.

Personne.

— Tu crois qu'on pourrait nous piquer nos fringues ? elle demande. Ça intéresserait quelqu'un ?

— Non, tu as raison, sans doute pas.

Elle se penche en arrière et me regarde dans les yeux.

— Tu crains toujours quelque chose. Qu'est-ce qu'il y a de dangereux ? Qu'est-ce qui t'est arrivé pour que tu sois si méfiant ?

Là où nous sommes, personne ne peut nous entendre. Là, pas d'oreilles baladeuses, pas de micro possible, pas non plus de téléphone sur écoute ou je ne sais quoi d'autre. Il n'y a que Liv et moi, la confiance que je sens naître entre nous, ses yeux dont émane une si grande douceur, et le bien qu'elle me fait sans le vouloir.

Alors je parle enfin, je lui dis :

— Je reçois des lettres.

— Cool !

— Des lettres anonymes.

Elle se trouble.

Elle sautille d'un pied sur l'autre dans les vagues.

Elle me désigne l'horizon.

— On nage un peu ?

On s'élance, et tandis que nos corps se réchauffent en nageant, je reprends :

— Ma sœur a disparu il y a dix ans. Et quand je suis arrivé en Angleterre, j'ai découvert une lettre qui me révélait qu'elle était vivante. Depuis je reçois une lettre par jour, qui m'insulte, qui m'ordonne de faire des trucs…

Elle est stupéfaite. Elle hésite à sourire.

— Tu plaisantes ?

— J'aimerais bien…

Son visage s'assombrit. J'ai soudain peur qu'elle ressorte de l'eau, qu'elle prenne ses affaires et interrompe ici notre histoire qui commence. Ce serait un coup de poignard mais je la comprendrais. Qu'est-ce que je ferais, moi, à sa place ?

Je resterais avec ce mec avec lequel tout paraît compliqué ?

— Des lettres anonymes, elle répète, et je vois qu'elle me croit sans prendre peur, sans fuir non plus. Tu devrais aller voir la police, non ?

Je réponds sans détour, sans tout lui dire non plus. Je ne lui parle ni de Milan ni du chien que j'ai tué, mais je me livre comme rarement, comme jamais depuis dix jours. Lorsqu'on ressort de l'eau, on remonte vers nos affaires, encore bien plus unis que ce matin. Je serre sa main dans la mienne et je sens sa ferveur.

Je crois bien qu'on est ensemble.

Mon boxer veut tomber tellement il est lourd d'eau, son body n'épouse plus grand-chose. On rigole, excités mais pudiques, je fouille dans mon sac et en sors une serviette dans laquelle elle se contorsionne, elle lance le body trempé, je sais qu'elle est nue là-dessous et ça m'électrise sans que je fasse un geste. Elle met son pantalon, je lui tourne le dos pour ne pas la déranger, je regarde au loin. Même chose en sens inverse, je suis nu, m'essuie vite, enfile mon jean, mon T-shirt.

On s'assoit sur les galets.

— C'est quoi, cette chaîne ? elle demande.

Une chaîne en or très fine autour de mon cou depuis dix ans.

Je passe un doigt dedans.

— C'était à ma sœur. Elle ne la portait pas quand elle a disparu, je ne sais pas pourquoi. Alors je l'ai mise. Et je ne l'ai jamais enlevée.

Elle aussi passe un doigt contre les maillons, et je vois une tristesse lui voiler le regard.

— Moi je n'ai pas eu de sœur. Pas de frère non plus.

— Fille unique.

— Ouais… et orpheline.

— Ah bon ?

Elle m'explique sans tristesse :

— Mes parents sont morts quand j'avais huit ans.

L'horreur de ce qu'elle a dû vivre m'envahit, l'ampleur de la coïncidence me bouscule.

Je la regarde, elle me sourit.

— Les fracturés se reconnaissent, elle dit doucement. Les gens qui ont manqué de quelque chose. Ils vont les uns vers les autres. Comme les infertiles.

— Les quoi ?

— Les gens qui ne peuvent pas avoir d'enfants, les gens stériles. Il paraît qu'ils se sentent, et qu'ils se mettent ensemble. C'est pareil pour nous, je crois. Toi tu cherches ta sœur, et moi je cherche mes parents.

— Mais… s'ils sont morts ?

— Je les cherche quand même. Je les chercherai toujours. Je voudrai toujours mieux les connaître, mieux savoir qui ils étaient. J'ai des tas de documents sur eux, des photos, même des objets, des vêtements. Mais je sais que je n'en saurai jamais plus. C'est ça le plus dur, je crois.

— Quoi ?

— De savoir qu'on y est presque… mais qu'on n'ira jamais plus loin. Qu'on a tout mais que ça s'arrête là.

Elle regarde au loin.

Je me fais petit tout contre elle. Elle ajoute, plus bas :

— Je leur en veux de ne pas s'être occupés de moi. Je leur en voudrai toute ma vie.

Un frisson la parcourt. J'aimerais lui dire quelque chose qui la rassure ou la réchauffe, mais je ne trouve rien. Alors je lui prends la main, et nos paumes palpitent l'une contre l'autre.

Star : Pourquoi tu viens sur www.ou-es-tu.com ?

Luca : Parce que ma sœur a disparu, et on m'a dit qu'ici il y avait des gens qui pourraient m'aider à la retrouver.

Star : Comment ?

Luca : J'ai mis sa photo sous mon profil. Tu peux la regarder, et si tu la vois, tu me préviens.

Star : OK, je regarde.

…

Star : Non, je l'ai pas vue.

…

Star : Désolée.

Luca : OK. Merci. Et toi, pourquoi tu viens ici ?

Star : Moi aussi ma sœur a disparu. Mais on la retrouvera pas, parce qu'elle est morte.

Luca : T'es sûre ?

…

Star s'est déconnectée.

Quand nous revenons le soir à Londres, nous prenons machinalement le chemin de notre quartier en sortant de la gare.

— Ma coloc' est rentrée aussi, elle me prévient dans un sourire. On est dans la même chambre.

Je reçois l'info en gentleman.

— Et moi j'ai rendu ma clé ce matin…

Là c'est elle qui fait la grimace. Je devine une solution :

— On est en semaine, ils n'ont pas dû la relouer. Viens.

Les trois mecs à l'accueil me dévisagent, surpris de me revoir, qui plus est accompagné d'une jolie fille.

— Ta chambre n'est plus dispo, m'annonce celui du milieu.

— C'est vrai ?!

— Mais il y en a une autre.

— Celle-là, me dit celui de droite en me la désignant du doigt sur la grille des tarifs.

Évidemment, c'est la plus chère. Elle est au même niveau que celle que j'avais avant, trois portes plus loin.

— Et il y a une salle de bain, il précise.

Je palpe mes sous, j'ai de quoi, et surtout pas la moindre envie de ternir la journée pour des raisons financières alors banco, et quelques instants plus tard, nous découvrons la suite : un taudis du même tonneau que l'autre, mais un poil plus grand, oui, et pourvu d'une salle d'eau ridicule aménagée derrière deux parois tellement minces qu'on doit pouvoir les traverser en fonçant dedans tête la première. Mais c'est chez nous pour la nuit, et voilà tout l'important.

Liv avise la salle d'eau.

— Je vais prendre une douche. Je déteste me rhabiller comme ça après la plage. Le sel partout sur la peau, brrr.

Je m'assois sur le lit et la regarde se faufiler dans le cabinet de toilette. Une douche et un lavabo mais toujours pas de chiottes. Absurde. La porte reste entrouverte, trop mal posée pour que la serrure soit d'aplomb. Tout est pourri, jusque dans ce genre de détails.

J'entends Liv qui bouge, ses vêtements qui glissent.

Mon portable sonne, ma mère, pas question de répondre.

Liv gagne la douche, son corps nu passe dans l'interstice et me fauche en plein vol.

Je me redresse, stupéfait. Les sonneries s'interrompent. Derrière la porte, l'eau coule déjà.

J'ai vu.

J'ai bien vu.

Dans le bas de son dos, Liv a six grains de beauté qui forment la Grande Ourse.

Je suis en apnée.

Je me redresse.

Un pas, un autre, j'avance comme un robot vers la salle d'eau. J'entends un ruissellement, ça tombe parfois en flaques, le bruit de ses mains sur son corps, ça frotte.

Ma main sur la poignée.

J'ouvre.

Dès que la lumière de la chambre envahit le petit espace, Liv pivote et se tortille par pudeur, tout en laissant ses yeux pétiller.

— Hé ! On frappe avant d'entrer !

Je soutiens son regard. Elle est émoustillée mais elle voit que moi

non, son visage change, elle m'observe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? elle demande, soudain gênée.

— Tourne-toi, je dis.

Un sourire effronté la reprend, elle se cambre un peu, pivote sans me quitter des yeux. Elle guette la satisfaction sur mes traits, voit sans doute mes yeux s'arrondir, ma bouche aussi.

Elle n'a pas un seul grain de beauté nulle part.

— Est-ce que ça vous va, monsieur ? elle demande.

Je reste là sans rien dire, penaud, et elle me dit que j'en ai assez vu, qu'il faut laisser les filles tranquilles quand elles se lavent alors je sors, je m'allonge sur le lit.

Je deviens dingue.

Elle est superbe.

Je l'écoute, je l'attends.

Ma mère me rappelle. Je mets mon portable en silencieux.

Dingue, ouais, mais avant de le devenir tout à fait, je vais embrasser cette fille et tenter de la rendre heureuse.

Quand elle ressort, Liv est enroulée dans une serviette nouée sur sa poitrine, et plonge ses yeux dans les miens. Elle reste debout au milieu de la pièce, je soutiens son regard et enlève mon T-shirt. Elle apprécie, on dirait. Mes chaussures, que j'envoie valser. Le bouton de mon jean. Elle ne sourit plus. Mon jean que j'enlève. Je le pose par terre, me recule, m'assois, je m'offre. Elle s'avance.

Fait tomber sa serviette, et nos peaux se frôlent enfin.

Sa main, ses mains, ses seins, c'est à devenir fou.

Tandis que Liv et moi faisons l'amour jusqu'au petit matin, mon portable clignote. Je l'ignore, je respire, et mon insouciance à cet instant me hantera longtemps.

L'écran s'illumine de nouveau, c'est sans fin, c'est si fou, et tant de fois encore que j'en viens à tendre le bras pour le saisir, quelques secondes arrachées au plaisir.

Je le prends en main, l'étreins, cherche à l'éteindre.

Mon regard caresse l'écran et ce que j'y distingue m'arrache un frisson différent des autres.

La volupté disparaît d'un coup.
Huit appels en absence de ma mère, un message sur le répondeur.
Et une lettre glissée sous la porte.

JOURNEY

Tu baises bien pendant que ta sœur compte les heures et que ta mère se morfond ?
Je te laisse cinq minutes et tu fais quoi ? Tu vas nager dans la mer, manger des frites, tu reviens même à Londres dans l'auberge de jeunesse que tu avais quittée le matin même en pensant ne jamais revenir, et de surcroît accompagné, pour profiter de ta dernière conquête ?
Comment tu l'as trouvée ?

C'était bon ?

Luca, le compte à rebours ne s'est pas arrêté. Je vais t'épargner le calcul : il te reste 11 jours pour sauver Telma.
Tu as deviné qu'il fallait fouiner du côté de ton père, de ta mère, mais tu as préféré câliner Liv plutôt qu'aller voir ta mère et voir les choses en face.
Tu as fui, Luca, en bon lâche que tu es.
Alors puisqu'il faut te pousser en tout, je vais t'aider, encore une fois.
Prends l'Eurostar, fonce en France.
Va voir ta mère avant qu'il ne soit trop tard, mon garçon.
Luca, tu ne devrais plus tarder.

Pour ta sœur, il te reste 11 **jours**.

Mais pour ta mère, il serait plutôt question **d'heures**.

Ma mère, sa voix bien plus enjouée que d'ordinaire :

> Bonjour mon chéri ! Bon, on dirait que tu as mieux à faire que de me répondre. J'insiste un peu parce que je suis tellement contente ! Merci pour les gâteaux, mon chéri ! Tu me dis que j'en mange trop mais tu m'en offres, il faudrait savoir. Enfin, ça me fait plaisir, merci. Je t'embrasse, mon chéri, je t'embrasse fort.

C'est quoi cette histoire de gâteaux ?

Dans mon dos, Liv, les yeux fermés, lascive. Un sourire sur ses traits.

Sur les miens, probablement la panique.

Je rappelle ma mère. Personne. Je trouve le numéro de la voisine, Mme Lebrun, lui dire d'aller toquer chez elle. Les sonneries s'enchaînent sans qu'elle décroche.

Elle aussi vit dans un très petit appartement. Sous la douche, ou bien elle est sortie

Je pose mon téléphone, la lettre, et me rue sur mon sac. Liv ouvre l'œil et me voit faire du lit. Elle remarque l'enveloppe et la lettre posées près de moi, se frotte les yeux, s'étire.

— Qu'est-ce que tu fais ? elle demande.

Je marmonne un truc en guise de réponse.

— C'est quoi, cette lettre ?

Je me tourne vers elle sans répondre. Elle comprend.

Elle entrevoit mon effroi, mais son bien-être me rassure un bref instant. La lettre, je la plie et la fourre dans mon sac. En seulement quelques secondes, on dirait qu'elle n'existe plus. Liv me sourit, écarte les bras pour m'accueillir et réclame :

— Câlin.

Câlin, oui, et même de toutes nos forces. Je me redresse et viens me blottir contre elle. Elle m'accueille, encore toute chaude des heures passées sous la couette, et si tendre. Je la serre contre moi et lui

arrache un hoquet de surprise tant j'y mets d'énergie. Après quelques instants durant lesquels tout est absolument doux et le sera toujours, je me redresse et les tourments me reprennent.

Ma mère, la lettre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans répondre, j'appelle ma mère. Interminables sonneries. Pas de réponse.

Je repose mon portable.

— Il faut que j'aille en France.

Elle me reprend dans ses bras plus fermement, déjà moins endormie.

— Reste encore un peu, elle murmure.

J'entends les mots que je viens de lire, baiser pendant que le reste s'écroule, des frissons me parcourent, de peur et de plaisir.

Quelques images surnagent, des mots-clés comme « fonce » et « Eurostar ». Je dois partir.

— Tu pourrais me prêter de l'argent ?

Liv se lève aussitôt, va voir la pochette en tissu qu'elle cache au fond de son sac et en sort quelques billets qu'elle compte sous mes yeux.

— C'est tout ce que j'ai. Tiens, prends-les si tu en as besoin.

Je les glisse dans ma poche avec ce qu'il me reste.

En tout, suffisamment pour prendre un billet pour Paris.

— Tu rentres quand ?

— Je sais pas.

— Bientôt ?

J'espère.

Je m'habille en vitesse. Devant la porte, je fais demi-tour et reviens vers Liv, qui m'observe du lit où elle est retournée. Je me penche et vais parler mais non.

Je l'embrasse et je pars.

Je fonce. Le couloir, la réception, les trois mecs qui me regardent passer.

Dans mon dos, je les entends rigoler :

— Il va racheter des capotes !

Dans la rue, la soudaine impression que tout cherche à se mettre en travers. Une vieille promenant son chien, la laisse comme une haie. Je saute, poursuis, bouscule un enfant, m'excuse. Tous les détails londoniens qui charment les touristes, ce matin, m'exaspèrent. Le rire biscornu d'une vieille Anglaise, la docilité d'un groupe d'écoliers formant une barrière infranchissable. Regarder à droite ou bien à gauche avant de traverser, je n'en sais plus rien. Le métro qui n'avance pas, vieux machin qui brinquebale.

L'impression que tout cherche à me ralentir.

Quand j'arrive enfin à la gare, je prie pour qu'un départ imminent soit possible.

Oui.

Un billet, le fric étalé sur le comptoir, que l'employé recompte.

Mon billet.

Le train.

Ma place. Quand je pose enfin mes bras sur les deux accoudoirs, j'ai l'impression d'être levé depuis la veille tant je suis fatigué.

J'ai pourtant les yeux ouverts depuis deux heures à peine.

Le train se met en marche. Autour de moi, comme l'autre jour : des personnes seules, pour la plupart en tailleur ou en costume, lunettes sur le nez, penchées sur des écrans. L'ambiance est studieuse. Moi, je n'ai rien devant moi. Partout dans mon corps, la crainte d'arriver trop tard. Je ne m'en remettrais pas. Je rappelle ma mère, personne, Mme Lebrun, pas mieux ; je trépigne et je ne peux rien faire d'autre.

Attendre.

Visionner les images du couloir, puisque je n'ai pas enlevé la petite caméra. Je bascule vers l'appli, clique et fixe les petits engrenages qui s'animent. Puis j'arrive à mon compte et y découvre un enregistrement des dernières vingt-quatre heures.

Le cadre immobile, les portes de part et d'autre d'un couloir qui semble interminable.

Les minutes passent et le jour décline, quelques allées et venues, un mec sort de la douche à poil, et sursaute quand il réalise qu'il est sorti sans sa serviette.

Il rigole tout seul.

Avec le doigt, j'avance le point sur la barre de progression, la nuit s'installe. Soudain, la lumière. C'est un couple qui revient de soirée, lui très amoureux, elle qui cherche sa clé, tous les deux ivres morts.

Et puis de nouveau la nuit. Je continue, les minutes et les heures défilent, je scrute les silhouettes anonymes.

Et soudain le voilà.

C'est lui.

Tête baissée. Il marche du même pas décidé que la dernière fois, précautionneux mais ferme. Il ne traîne pas. Il regarde les numéros pour ne pas se tromper.

Comment il sait que j'ai changé de chambre ?

Celle qu'il cherche est bien plus près de l'objectif.

Quand il pivotera pour glisser la lettre sous la porte, je verrai de près son visage.

Il y est presque.

Vas-y, viens, mon gars. Approche.

Il jette un œil à la porte voisine, sa casquette qui dissimule les deux tiers de sa face, la prochaine c'est la bonne.

Il est devant ma porte.

Vas-y, tourne-toi, montre-moi ton visage, et lorsque le gars pivote, l'image se fige et me fait sursauter en même temps que tout s'assombrit d'un coup dans le train.

Un grand flou sur l'écran, et une colère qui m'envahit : on vient d'entrer dans le tunnel sous la Manche, je ne capte plus.

Rien d'autre à faire que guetter l'issue de ce putain de tunnel.

Et prier pour que ma mère tienne au moins jusque-là.

Quand on en sort enfin, je veux autant rappeler la voisine que voir la tête de celui qui m'écrit. Je choisis d'appeler d'abord. Mon appel précédent date d'il y a trois quarts d'heure, elle ne peut plus être sous la douche.

Six sonneries plus tard, j'attends encore.

Partie faire ses courses, peut-être, tôt comme le font les vieux.

Personne.

Je raccroche et bascule vers la vidéo. Elle est stoppée sur la dernière image, un corps flou sur le point de me faire face. Je clique.

L'inconnu s'anime et se tourne doucement. Il sort de son blouson l'enveloppe kraft que je reconnais bien, la tient entre deux de ses doigts gantés. Il se baisse et je ne vois rien, putain, masqué par la visière ! Mais quand il se redresse, il fait alors quelque chose qu'il n'a pas fait la dernière fois : il part en marche arrière. Il s'offre totalement à mon regard comme s'il savait qu'il était filmé, quelques instants d'exhibition durant lesquels il ne prend plus garde à rien, au contraire : il veut que je le voie.

Que je le reconnaisse et que je cesse de respirer comme je le fais en ce moment.

Ses traits, ses yeux, sa bouche.

Je ne saurais pas dire s'il a vieilli ou pas, s'il est beau, ni s'il sourit ou non.

Mais je peux dire son métier, son âge, même son nom.

Il s'appelle Sandro Portaluppi.

Il est mort il y a dix ans.

C'est mon père.

C'est la voix de ma mère qui me réveille, elle parle fort, presque elle crie.

J'ai dormi dans la chambre de Telma.

Sophie m'a dit que je ne devrais pas, qu'il est préférable d'avoir mon lieu à moi. Mais quand je dors dans le lit de Telma, j'ai l'impression qu'elle est encore là. Mes parents non plus ne veulent pas que je fasse ça, mais ils ne disent plus rien. En vérité, personne ne sait quoi faire. Personne ne sait ce qui est bien.

Ma mère crie vraiment fort.

J'ouvre les yeux, j'écoute.

Elle est au téléphone, on dirait. Il est seulement 6 heures.

— Venez vite ! elle hurle. C'est… c'est mon mari. VENEZ !

Elle me fait peur. Je ne sais pas pourquoi, je me mets aussitôt à pleurer. Je reste dans le lit, sans savoir quoi faire, j'écoute et je voudrais ne rien entendre, mais elle fait tellement de bruit que c'est impossible.

Les sirènes qui arrivent, je ne voudrais pas les entendre non plus.

Je ne sais pas ce qui se passe, mais je crois que j'ai compris.

Je reviens en arrière, je le regarde dix fois d'affilée et je pleure de douleur mais aussi de bonheur.

Dix ans que je ne l'ai pas vu.

Il est sous mes yeux, mais pourquoi ? Et ces lettres qu'il me glisse, cette méchanceté qui me percute tous les matins, pourquoi ? Où est-il ? Et qu'a-t-il fait à Telma, où l'a-t-il emmenée ? Et pourquoi il veut la tuer ? Devenir fou, ouais, je sais bien ce qui me guette.

Peut-être bien que c'est ce qu'il cherche à faire, mais là encore : pourquoi ?

Pourquoi aurait-il enlevé Telma à l'époque, puis simulé sa propre mort ? Et dans le cas où il serait encore en vie, qui donc est mort à sa place, cette nuit-là dans le lit tout contre ma mère ? Elle l'a bien reconnu, pourtant.

Un sosie, un jumeau ?

N'importe quoi.

N'importe quoi, oui, mais tout est fou depuis que j'ai découvert cette lettre sur mon oreiller le premier soir.

Et puis mon père était grand. Le type que je regarde une nouvelle fois me défier sur l'écran n'a pas l'air de l'être, lui, taille moyenne, voire plus petit encore. Ou bien mon père était grand car j'étais tout petit ?

Un nouvel appel à ma mère, personne, à la voisine, personne.

Le train qui ralentit, navigue au pas dans Paris jusqu'à s'immobiliser enfin, et là je bondis de mon siège. Je me faufile en bousculant des voyageurs, je m'excuse sans me retourner et me retrouve à courir sur le quai sans entendre ce qui se dit derrière.

C'était une maison simple, mais on y était heureux.

Chacun sa chambre, un salon confortable.

Elle donnait sur la rue d'un côté, de l'autre sur un jardin tout en longueur et légèrement en pente cerné par un mur de deux mètres de

haut. C'était notre domaine. Telma et moi, on passait des heures à jouer là, à se courir après, se cacher, imaginer mille trucs. Tout en bas du terrain, le mur comportait une porte arrondie qui donnait sur un terrain vague. Le bois était vermoulu mais encore solide. La serrure était grippée depuis des lustres, mon père l'avait enlevée. Dans le mur de pierre, il avait fixé un anneau, relié à la porte par une chaîne verrouillée par un cadenas doré. La marque était gravée : Parado.

— *Tu crois que c'est de l'or ?*

— *Sans doute.*

— *C'est comme un trésor.*

— *À ton avis, il y a quoi, derrière la porte ?*

— *Moi je pense qu'il y a des champs avec des chevaux, et aussi des licornes.*

— *Faudrait qu'on trouve la clé, on pourrait aller voir.*

— *Mais on le dirait à personne, ce serait notre passage secret.*

— *Ouais, trop bien.*

On n'a jamais trouvé la clé.

La porte ne s'est jamais ouverte.

Telma s'est évaporée tandis que je comptais dans le salon.

Mon père avait la clé.

Mon père savait par où passer.

Je ne peux pas penser à autre chose qu'à ces images, mon père dans le couloir à Londres, et les relier à celle de mon père arrivant par l'arrière, enlevant Telma qui bien sûr ne se méfie pas puisque c'est son papa, faire ensemble une blague au grand frère qui va la chercher partout.

Il était où, ce jour-là ?

Au travail bien sûr, au travail du matin au soir, et plus encore depuis qu'il était seul à tenir la boutique.

— Maman ?

— Oui, mon chéri ?

— Pourquoi papa il ne parle plus ?

— Ben si, il parle encore, voyons.

— Oui mais pas comme avant. On dirait qu'il est tout seul.

— Il est triste. Mais il est encore là, tu sais. Et il est avec nous.

— Il est triste que tonton soit mort ?

— Oui.

— Il avait mis sa ceinture, tonton ?

— Je ne sais pas, mon chéri.

— Et comment tu sais qu'il avait trop bu ?

— Ben… parce qu'il buvait souvent trop, tonton, voilà. Alors c'était sans doute le cas ce soir-là.

— C'est pour ça qu'il est triste, papa ? C'est parce que c'est un peu la faute de tonton s'il a eu son accident ?

— Euh…non, mon chéri. Enfin si, un peu. Mais c'est surtout parce que son frère est mort. Peu importe la raison, mon chéri, il ne faut pas que tu penses à ça. Tu comprends ? Papa est triste parce que son frère est mort.

Le jardin en pente et cette porte, ma mère ne les a plus quittés des yeux. Après que ma sœur eut disparu et que mon père fut déclaré mort, ma mère a flanché. Elle n'a plus été capable de rien, en tout cas pas de travailler. Elle a passé plusieurs mois à scruter le jardin vide au travers de la baie vitrée, après quoi des gens sont venus la voir pour lui demander comment elle comptait s'y prendre pour continuer de payer cette maison devenue bien grande pour seulement nous deux.

Quatre mois plus tard, on emménageait dans un deux-pièces à deux numéros de là. Je restais dans le même collège, j'avais une chambre à moi, ça allait. Quant à ma mère, elle avait l'unique chose qu'elle désirait : une vue sur le jardin qui avait été le nôtre, dans lequel sa fille s'était évaporée, et dans lequel elle réapparaîtrait peut-être un jour.

Elle habite encore là dix ans plus tard, un deux-pièces dont elle ne

sort quasiment plus. Elle passe ses journées à la fenêtre, l'œil rivé au jardin où d'autres gamins jouent puisque les nouveaux propriétaires en ont cinq. Ma mère connaît leurs noms, leurs habitudes, leurs préférences. Eux ne savent rien d'elle si ce n'est qu'elle a vécu là, qu'elle passe ses journées en robe de chambre et qu'elle est vieille.

Ma vieille maman qui n'a que cinquante-quatre ans, et plus d'avenir depuis longtemps. Elle vit au milieu d'une multitude de petits cadres. Elle en prend davantage soin que d'elle-même.

Dans chacun d'eux, un portrait de mon père, toujours le même, et de ma sœur, toujours le même aussi.

Cinquante Telma figées dans un sourire éclatant, cinquante Sandro bombant le torse. Aucune photo de moi, moi, je suis bien vivant.

Aucun cliché de nous quatre non plus.

Quand j'arrive par le terrain vague, je dresse l'oreille. Pas un cri ne me parvient par-dessus le haut mur. Les enfants sont à l'intérieur, ou bien ils sont sortis. Je lève un œil vers la fenêtre de ma mère. Pour une fois, je ne m'agacerais pas si je l'apercevais.

L'angoisse m'envahit.

Elle n'est pas derrière la vitre.

Vite, le code en bas. La porte se déverrouille, je la pousse et m'engouffre dans l'escalier dont je gravis les marches deux à deux, pas le temps d'attendre l'ascenseur. Quand j'arrive devant sa porte, je fourre la clé dans la serrure sans prévenir de mon arrivée, et fais irruption dans l'appartement-musée.

J'emprunte le petit couloir en trois foulées et débarque dans le salon, et ce que je redoutais depuis cette putain de lettre ce matin me saute à la gorge : ma mère est étendue sur le sol, inanimée dans sa robe de chambre.

Je me rue sur elle.

— Maman ! MAMAN !

Aucune réaction mais elle est tiède, elle respire, je la prends dans

mes bras en tentant de la relever. Sur le buffet, une enveloppe kraft sur laquelle il a été écrit « Luca ».

— Maman, c'est moi ! Maman, tu m'entends ? C'est moi, c'est Luca !

Elle est inerte. Elle respire.

J'arrive à me concentrer sur l'essentiel, je la repose avec soin par terre et sors mon portable de ma poche. Vite, le 18.

L'interminable musique, et quand ça décroche, je bondis en tentant de me maîtriser :

— Ma mère ! C'est ma mère, elle est évanouie dans sa cuisine ! Il faut venir la chercher !

— Où êtes-vous, monsieur ? Calmez-vous, s'il vous plaît.

Quand les pompiers arrivent, l'état de ma mère n'a pas évolué. Ils entrent, ils sont vifs, ils ont du matériel avec eux, une valise, des accessoires. Ils se penchent sur elle et effectuent quelques gestes précis, prennent son pouls, lui palpent l'aine, la gorge.

— Qu'est-ce qu'elle a ? je demande.

— On ne sait pas encore, monsieur, on s'en occupe.

Je suis dans leurs pattes, ils me demandent de m'écarter, de leur faire confiance. Je fais de mon mieux, impuissant. Ils décident rapidement de l'emmener.

— Je peux venir avec vous ? je supplie en les voyant mettre ma mère sur un brancard.

— Oui, répond un des pompiers sans me regarder.

Ils disparaissent déjà. Je fais le tour de l'appartement machinalement avant de sortir. Dans l'escalier, je les entends qui m'appellent :

— On y va, monsieur, on y va !

D'un geste, j'attrape l'enveloppe à mon nom sur le meuble et la glisse dans ma poche.

En bas, le gyrophare tourne déjà. Je grimpe à l'arrière du camion et rejoins deux pompiers disposés le long du brancard sur lequel ma mère semble dormir. On démarre. Ils lui mettent un masque sur la bouche et le nez, une couverture dorée sur elle. La sirène hurle et le chauffeur conduit vite. On oscille, on fonce, les deux hommes que

j'accompagne sont concentrés sur la suite.

Moi, je suis concentré sur l'instant, je passe ma main sur les cheveux de ma mère et je retiens mes larmes. Depuis quand je n'ai pas fait ça ? Jamais, je crois, je n'ai jamais caressé le visage de ma mère en lui disant que je l'aime.

— Je t'aime, maman. Je t'aime. Je suis là, je suis avec toi. Maman, tu m'entends ?

Je sanglote. Autour de nous, c'est la vitesse et le bruit, les coups de volant et de frein.

— Je vais retrouver Telma, maman. Et je vais te la ramener. T'es d'accord, maman ? Hein, tu serais contente ? Et peut-être aussi papa, et on sera tous les quatre, et ce sera comme avant !

Un des deux pompiers me regarde. Il compatit et me passe maladroitement la main dans le dos.

L'état de ma mère est stable.

Tout est figé dans les couloirs de l'hôpital.

Un docteur vient me voir, il soupçonne un empoisonnement.

— Quoi ? Un empoisonnement à quoi ?

— On ne sait pas encore… mais ça ressemble à du cyanure. On a trouvé les restes de son dernier repas dans son estomac. Des gâteaux au chocolat, semble-t-il. Dans lesquels elle aurait mis…

Il se concentre et cherche ses mots :

— Votre mère… Enfin, cela ressemble à une tentative de suicide.

Mes yeux dans les siens, je reste silencieux. L'enfoiré qui m'écrit a empoisonné ma mère. Pour la première fois, je pense qu'il nous tuera tous, Telma, ma mère et moi. À moins que je tue quelqu'un.

Des visages se superposent à toute vitesse dans mon esprit, mon père, Christine Lebeau, ma mère, Joe, qui ? Le docteur accroche mon regard.

— Il faudrait que vous dormiez un peu, jeune homme. Vous avez une longue journée demain. Je sais que c'est compliqué pour vous, vous avez eu très peur. Mais elle est sauvée. Alors reposez-vous, et chaque chose en son temps. Dormez bien.

« Dormez bien », ouais. C'est ça. Ta mère a failli mourir, ton père

est encore vivant alors qu'il est déclaré mort depuis dix ans, mais dors bien.

Je sors mon téléphone et tape à Liv :

Bien arrivé. Je pense à toi tout le temps.

Elle ne répond pas puisqu'elle est au travail, et je m'endors, oui, ça finit par venir.

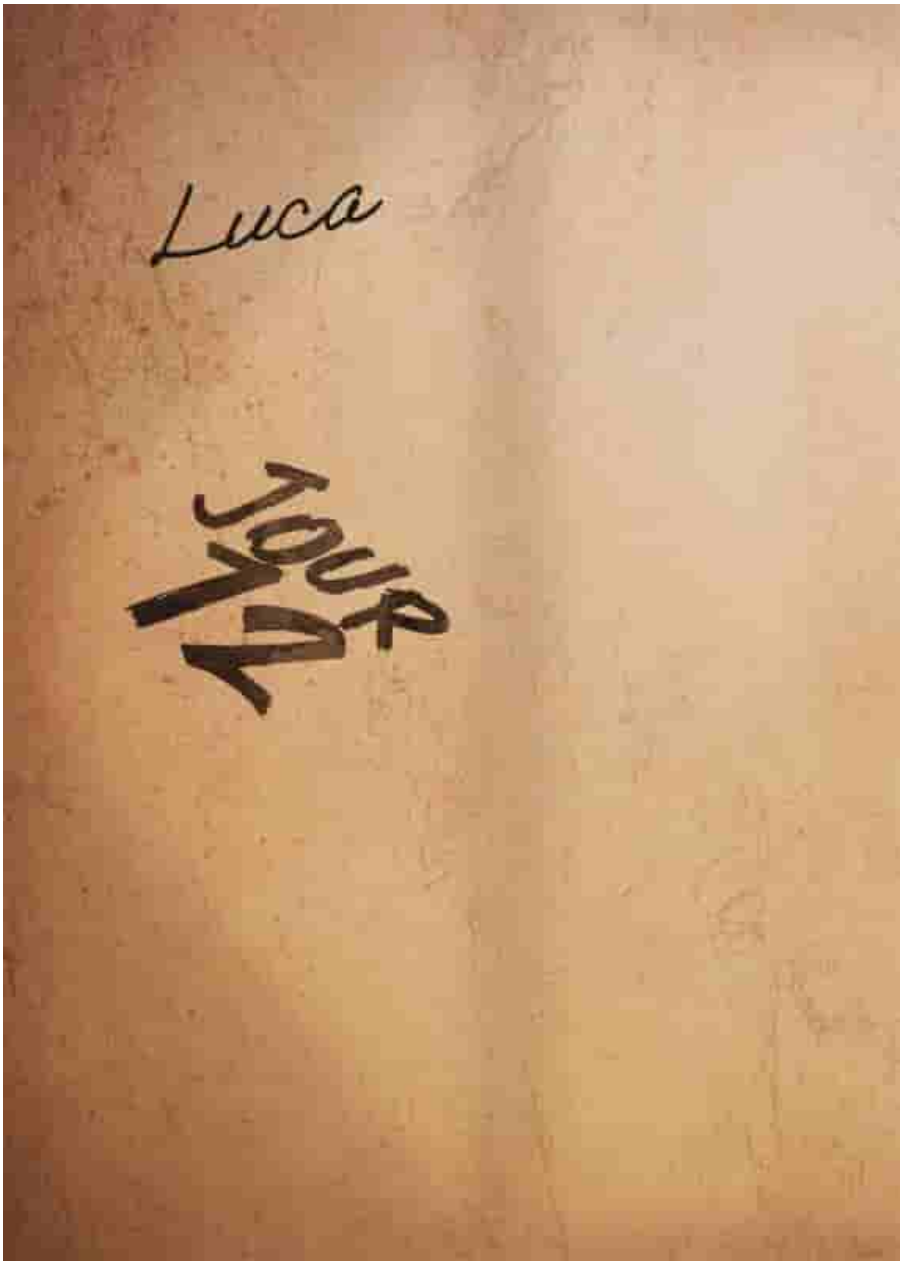
Assis dans un couloir sous-éclairé de l'hôpital.

La lettre récupérée chez ma mère froissée sous mes fesses.

— *Luca !*

— *Oui ?*

— *Tu viens me sauver, hein ?*


Luca
JOUR
17

Luca, quand tu trouveras cette lettre il sera trop tard.
Je n'ai pas supporté de te voir partir. En me quittant, tu m'as ôté le peu de force qu'il me restait.
Alors je choisis d'en finir.
Cela fait longtemps que j'y pense. J'ai fait beaucoup de mal dans ma vie, je le paye aujourd'hui. Ne tente pas de me retenir. Ne m'en veux pas non plus de faire ce choix.
Ne cherche pas à réécrire l'histoire.
L'histoire a eu lieu, et tu n'y changeras rien.

Bonne continuation, mon garçon.

Et c'est tout.

Les derniers mots qu'aurait écrits ma mère avant d'en finir.

Je relis plusieurs fois le courrier et n'y retrouve rien de ce qu'elle est, ni ses mots ni ses tournures de phrase. Pire : je ne retrouve pas son écriture. Ma mère a une écriture sèche et oblique. La personne qui a écrit cette lettre a tenté de la reproduire, mais je vois à chaque mot que cette lettre n'est pas d'elle.

Et puis cette formule ridicule à la fin, « mon garçon » : jamais ma mère ne m'a appelé comme ça, pas plus que mon père, d'ailleurs. Cette lettre a été rédigée par celui qui m'écrit tous les jours depuis que je suis à Londres.

Qui est venu rôder dans l'appartement de ma mère l'autre soir pour que je sente sa menace.

Qui retient Telma et la frappe.

Affalé sur les fauteuils en plastique dans le hall de l'hôpital où j'ai passé la nuit, j'entreprends de parcourir une nouvelle fois cette putain de lettre mais mon téléphone vibre. Une vidéo sur WhatsApp. Je clique maladroitement, l'écran s'anime. Telma apparaît. C'est d'une brièveté atroce, Telma filmée de près, des larmes plein les joues, une voix qui lui ordonne de rire, alors elle se force, elle pleure mais elle veut sourire et la voix lui crie qu'elle est conne.

Une main s'abat sur elle.

La vidéo se coupe et je bondis, plus dans la torpeur du tout. Je suis seul au milieu du hall, sur les nerfs. Autour, au loin, les bruits de l'urgence et des soins.

Seul réconfort dans cet océan de merde, Liv m'a répondu:

Moi aussi, tu peux pas savoir.

En sortant des toilettes, je me penche sur le lavabo et me passe de l'eau sur les mains, le cou, le visage. Plaisir de la fraîcheur sur ma

peau, un semblant d'apaisement. Un coup d'œil au miroir, j'abrège tant j'ai l'air sombre. Dans le couloir, mes yeux se posent sur un papier déchiré scotché de travers sur la porte.

La même écriture que celle des lettres :

L'écriture de **ta mère**, bien imitée, ou pas ??

Je surgis dans le hall.

Il n'y a que moi, hors d'haleine, le papier broyé dans ma paume.

— Ça va, monsieur ?

Une aide-soignante en blouse bleue, souriante et fatiguée, qui vient à ma rencontre.

— Votre mère va bien, elle m'assure. Elle va s'en sortir, vous savez.

J'empoche le morceau de papier.

— Elle sortira quand, à votre avis ?

— Ça, je ne peux pas vous dire, il faudra voir avec le médecin. Mais en tout cas, vous pouvez partir, aller vous reposer ou faire ce que vous avez à faire.

— Faire ce que j'ai à faire ?

À son air interloqué, je comprends qu'il n'y avait aucun sous-entendu.

— Je peux la voir ?

— Non, c'est encore trop tôt. Mais ne vous inquiétez pas. On s'en occupe !

— Vous avez vu quelqu'un entrer dans les toilettes ?

À son étonnement, je devine qu'elle a mieux à faire que de surveiller les chiottes. Elle tourne les talons et poursuit son chemin. Je la rappelle :

— Il y a une morgue, ici ?

Elle revient vers moi, troublée.

— Mon père est mort il y a dix ans. Il a été emmené par les pompiers en pleine nuit et puis… Et puis je ne l'ai jamais revu. Pas en vrai, en tout cas.

Elle fronce les sourcils.

— Enfin voilà, s'il est mort et qu'il a été emmené par les pompiers, il a sans doute été amené ici ? Il y aurait une trace quelque part ?

C'est un type tout frêle, avec un visage enfantin. Il a de grandes lunettes dont il ne doit pas voir la monture tellement elles sont larges. Il voit le monde à travers ces deux immenses vitrines. Il m'accueille comme un invité.

— Bonjour, il me dit en se levant.

Il vient vers moi en se courbant légèrement en avant, ce qui le rend plus petit encore. Ravi d'avoir un visiteur vivant, peut-être.

Autour de lui, des casiers d'archives allant du sol au plafond. Derrière, deux portes à hublots au travers desquels je distingue de très larges tiroirs ne contenant aucune archive, mais bien les corps qu'on garde au frais le temps de régler les affaires administratives.

Je frissonne rien qu'à les voir de loin.

— Que puis-je faire pour vous, jeune homme ?

Sa voix résonne dans un silence de cathédrale.

— Je voudrais savoir si vous avez un document relatif à la mort de mon père.

— C'est-à-dire ?

— Un certificat de décès, par exemple, ou un examen de son corps ou je ne sais pas.

Il me détaille, perplexe.

— Que voulez-vous savoir au juste ?

Il me parle comme s'il m'invitait à me confesser. Je regarde mes pieds, j'hésite. Autour de nous, il n'y a que le silence. On est au sous-sol de l'hôpital. Ce type passe ses journées là, à tenir les registres d'entrées et de sorties de corps sans vie.

— Je voudrais savoir si mon père est bien mort. Si c'était bien lui que les pompiers vous ont amené ici. Et si c'était bien lui, je voudrais savoir s'il était bien mort.

— Je vois, il soupire.

Je m'éclaire :

— Vous voyez ?

Il se tourne et me glisse un sourire de connivence à travers ses immenses lunettes.

— C'est une formule.

Il s'assoit derrière son bureau, les mains sur le clavier, l'œil rivé à

l'écran, et m'écoute lui épeler « Sandro Portaluppi » ainsi que sa date de naissance et celle de sa mort supposée. Puis il clique sur plusieurs fenêtres, et finit par marmonner une suite de chiffres et de lettres qui correspondent à l'emplacement, parmi des milliers d'autres, des documents qui concernent mon père.

Je l'observe marcher vers un tiroir. Il se hisse sur un escabeau à roulettes après l'avoir placé à un endroit précis. Puis il ouvre sur presque un mètre un tiroir très étroit, au-dessus duquel il se penche par le côté, comme dans les pharmacies. Il scrute les fiches une à une jusqu'à dénicher la bonne.

— Voilà. Sandro Portaluppi. Tout est là.

Je tremble imperceptiblement lorsqu'il me tend un dossier, que je saisis.

— Je vous en prie, installez-vous, il me dit en me désignant un petit guéridon derrière.

Alors je m'installe, ouais.

Je m'installe et je vais parcourir une chemise en carton qui contient le certificat de décès de mon père, ou au moins d'un type qu'on a fait passer pour lui. J'ouvre la pochette d'un geste vif qui n'échappe pas au petit monsieur retourné à son poste. Il m'encourage à poursuivre d'un mouvement de la tête et de la main. En tout cas moi je prends ça pour un encouragement.

Le premier document est le bon, qui porte en titre : « certificat de décès ». Le pompier a constaté le décès de Sandro Portaluppi à l'aube après que lui et ses collègues ont tenté de le ranimer. On estime que l'homme était déjà mort depuis au moins deux heures étant donné la température de son corps. Le défunt n'avait aucun antécédent connu. Sandro Portaluppi mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et pesait quatre-vingt-sept kilos, il avait quarante-trois ans.

— Tout va bien ?

Je relève le nez. Le type n'est plus derrière sa chaire. Il est derrière moi, penché sur mon épaule.

— Vous avez l'air en colère. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je savais que mon père était grand, je marmonne.

Il consulte les chiffres mentionnés, admet, et revient à moi avec son air de douceur. Je feuillette les pages suivantes, résultats d'examens divers, jusqu'à la ligne finale du dernier document, comportant ces deux mots : « crise cardiaque ».

— Le cœur qui lâche…, commente le type avec fatalité.

Je referme le dossier, le lui rends.

— C'est fréquent, il dit pour me consoler. Bien sûr il y a des accidents, des maladies, tout un tas de choses. Mais il y a comme ça beaucoup d'infarctus.

— C'est dû à quoi, vous croyez ?

Je sens bien que je suis agressif et c'est plus fort que moi. En face, le type est sur ses gardes et, à partir de ce moment, fait tout pour tenter de désamorcer la colère qu'il sent en moi.

— Au malheur, il tente délicatement. La peine, vous savez, c'est le pire des poisons. Votre père était malheureux ?

— Son frère était mort, ma sœur avait disparu…

Je fais quelques pas en rond dans la pièce silencieuse. Il m'observe. Je finis par m'asseoir sur une chaise au pied d'un mur. Il reste debout.

— Il faut parfois des années avant d'accepter la mort d'un proche, il avance.

— Depuis ce matin, je ne suis plus certain qu'il soit mort. Mais c'est absurde. Bien sûr qu'il est mort.

— Faire son deuil, il dit pour meubler.

— Et puis il était grand ! Il faisait un mètre quatre-vingt-cinq ! C'est pas lui, sur les vidéos !

Le type s'approche tout en restant méfiant.

— Pardon, mais je ne comprends rien. La taille de votre père vous met en colère ? Et de quelles vidéos parlez-vous ?

À mon tour je soupire et j'élude.

— Je sais bien que tout ça est confus, j'admets. Je me demande si on n'est pas en train d'essayer de me faire croire que mon père vit encore.

— Pardon ?

Et comme je ne réponds pas, le type meuble encore une fois :

— L'incertitude est le pire des poisons.

— Vous m'avez dit que c'était la peine.

— Oui, bien sûr, la peine ! La peine, c'est redoutable. Mais l'incertitude aussi. Le doute. Le poison du doute.

Il attrape une chaise. Je ne lui fais plus peur, on dirait, puisqu'il vient s'installer près de moi. Ou bien il tente de se faire mon confident, une manière de canaliser ma fougue.

— On essaie de vous faire douter de la mort de votre père, vous

dites ?

— Oui… On cherche à me rendre fou. Ou à me pousser au suicide.

— Vous êtes riche ? il me demande.

Il m'estime de haut en bas et se fait sa réponse. Puis :

— Vous êtes l'amant d'une femme mariée ?

Là il pouffe discrètement, il glousse. Puis, redevenant sérieux :

— Vous avez fait du mal à quelqu'un ?

Il m'a serré la main et souhaité bon vent. La vieille expression. Je l'ai quitté et j'ai pris le couloir au bout duquel se trouvait l'ascenseur qui me ramènerait à la surface. Je marchais lentement, pas très envie de retrouver le bruit, les urgences et l'angoisse.

— Luca !

Je me suis retourné, le type venait vers moi.

— Vous m'avez dit que votre père avait perdu son frère, c'est ça ? Votre oncle, donc ? Pardonnez ma curiosité, j'adore les histoires.

— Oui. Un accident de voiture il y a dix ans.

— Eh bien, il s'en est passé, des choses, il y a dix ans ! Au revoir.

Il m'a serré la main une nouvelle fois, et s'en est retourné à ses classeurs. Je l'ai regardé s'éloigner, en songeant que la mort de mon oncle, celle de mon père, et ce qui m'arrivait en ce moment ne formaient qu'une seule et même histoire, oui : la mienne.

En arrivant en haut des marches, un brancard sur roulettes passe tout près de moi, poussé par trois infirmières pressées. Ça transpire l'urgence et le combat pour la vie. Je crains aussitôt que maman ne soit dessus, des images de drame arrivent en rafale dans mes yeux mais non, ce n'est pas elle. Un gros homme. Je soupire de soulagement sans tenter de me cacher.

Les paroles du type résonnent, et se mélangent à ce que je sais de l'histoire. Tout ça forme un magma dont j'ai la soudaine impression de ne pas connaître les contours. Je sais les on-dit. Les documents que je viens de consulter m'ont convaincu qu'il vaut mieux se renseigner

précisément plutôt que de s'en remettre à des souvenirs ou des avis, plus encore quand ils ne sont pas les tiens. Je sors de l'hôpital et je prends le bus en direction du haut de la ville.

Là-bas se tenait à l'époque la caserne des pompiers qui avaient secouru mon oncle, et elle s'y trouve encore.

J'y suis.

Des camions rouges sont alignés sous un immense hangar, garés de façon à pouvoir y grimper de tous les côtés sans être gêné, et démarrer direct.

J'avance dans l'allée centrale sans savoir à qui m'adresser. Un homme, vers le fond, me regarde avancer, puis vient à ma rencontre. Il a la trentaine, des yeux clairs et les cheveux noirs, athlétique dans sa tenue bleu marine.

— Bonjour. Vous cherchez quelque chose ?

— Mon oncle a eu un accident de voiture il y a dix ans. Il était ivre mort. C'est les pompiers d'ici qui l'ont secouru. Je voulais savoir si vous auriez un document, un examen de son corps, enfin je ne sais pas quoi, mais je cherche des renseignements sur sa mort.

Il me regarde intensément et je réalise qu'il n'a peut-être pas le droit de m'ouvrir les archives, alors je sors ma carte d'identité pour le convaincre, je m'apprête à le supplier.

— Je comprends, c'est bon. Venez avec moi.

Je le suis vers les bâtiments administratifs. Tout en marchant, il me demande :

— C'était quand, précisément, cet accident ?

Après que je lui ai donné la date exacte, il me dit qu'il faisait peut-être partie de l'équipe qui est intervenue, puisqu'il était déjà pompier.

— Enfin, des accidents de la route sur fond d'alcool, c'est plutôt fréquent, il précise.

On se tient devant une salle dont il m'ouvre la porte, et dans laquelle je pénètre. Là encore, des archives du sol au plafond, qu'il se propose de m'aider à parcourir. Comme à la morgue de l'hôpital, le mec me demande quelques renseignements qu'il tape sur un ordinateur à l'entrée. Quand il relève les yeux, il se dirige vers un

casier métallique dont il extrait un dossier. À l'intérieur, je m'étonne de découvrir des photos de l'épave autour de laquelle des pompiers s'affairent.

— On fait beaucoup de films et de photos pour documenter les interventions. Ensuite, on s'en sert pour voir là où on a failli, là où on pourrait progresser, etc. Ah ben tiens ! Ici c'est moi.

C'est lui, oui, tout jeune et investi. La Lancia est encastrée dans un arbre, broyée. Un homme est en train de tronçonner la carrosserie. J'en déduis que mon oncle se trouve encore à l'intérieur.

— Et là c'est mon beau-frère, il ajoute avec un sourire étonné en désignant un gendarme. On ne se connaissait pas, à l'époque. Depuis il a épousé ma sœur.

Il consulte la suite du dossier tandis que j'inspecte les clichés. Il relève les yeux vers moi, pointant du doigt la feuille.

— Ah, par contre, vous vous trompez : il n'y avait pas d'alcool. Regardez : taux d'alcoolémie, 0,0.

— C'est pas possible…, je réponds. Il doit y avoir une erreur.

— Non, non, c'est bien sa fiche. Vous savez, dans une mort accidentelle comme celle-là, il y a une enquête. Ça donne lieu à certaines analyses, dont le taux d'alcoolémie. Votre oncle n'avait rien bu ce jour-là. Et attendez, je vais regarder autre chose…

Il cherche plus bas sur la fiche.

— Voilà : il n'avait pas de gamma GT, peu d'acide urique.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire qu'il ne buvait pas. Enfin, il lui arrivait peut-être de boire un coup, comme tout le monde, mais il n'était pas alcoolique. S'il l'avait été, ses taux auraient été différents.

— Vous avez autre chose sur l'accident ? je demande. Vous savez comment ça s'est passé ?

— Non, il dit en refermant le dossier. L'enquête a dû conclure à un endormissement. Il était 2 heures du matin, il rentrait du travail après une journée de dingue. Le travail, c'est la première cause de mortalité.

À ces mots, je tourne vivement mon visage vers le sien, alors il précise en levant un doigt :

— Selon moi ! Mais franchement, ça doit être à peu près la vérité.

Je le regarde sans répondre.

Depuis ce matin, j'ai l'impression que la vérité, c'est bien souvent de l'à-peu-près.

— Maman, pourquoi il a jamais eu d'enfant, tonton Tonino ? Il en voulait pas ?

— Il était célibataire, tu sais bien.

— Et pourquoi il était célibataire ? Il a jamais eu de femme ? Il préférait les hommes, tonton ?

— Non, je ne crois pas. Enfin je n'en sais rien. Mais il préférait surtout les copains.

— Les copains du bar.

— Voilà.

— Tu dis toujours ça, maman.

— Parce que c'est vrai !

— Il buvait tant que ça, tonton ?

— Ben oui, il buvait beaucoup trop. Et ensuite, il rentrait en voiture… Alors voilà.

— …

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

— J'y suis allé, au bar, une fois, avec tonton. Il m'avait emmené. Il avait bu du café.

— Allô, bonjour, c'est l'hôpital.

— Ma mère est sortie du coma ?

— Non, pas encore. Mais elle est stable. On aurait besoin de remplir des papiers, est-ce que vous pourriez venir ?

— J'arrive.

— Ça n'est pas pressé, prenez votre temps.

Alors je prends mon temps, oui.

Je me traîne dans la ville en me demandant à quoi tout ça rime.

Pourquoi ma mère m'a-t-elle toujours dit que mon oncle était saoul puisque ça n'était pas le cas ?

Je prends tellement mon temps que la nuit tombe peu à peu, elle m'enveloppe. Je mets les mains dans mes poches, je rentre ma tête dans les épaules.

Je pense à Liv, envie de l'appeler mais à cette heure elle est au pub

en train de ramasser les verres. Je sors mon portable, je fais un selfie en mimant un bisou, je me trouve ridicule, j'efface. Après plusieurs tentatives, je me contente d'un cœur, qu'elle découvrira tout à l'heure.

C'est bien, un cœur.

Puis je pense à Joe qui doit potasser son code de la route.

J'ai tellement envie de passer le voir. Mais je sais que je lui raconterais tout.

Trop dangereux. Alors je ne lui dis pas que je suis là. Il ne manquerait plus qu'il aille se prendre un kebab et qu'on tombe nez à nez.

Un coup d'œil autour de moi pour vérifier qu'il n'est pas dans les parages.

Et celui qui m'écrit, qui me piste, je pivote : t'es là ? Tu me vois ? Où se trouve-t-il à l'heure qu'il est, lui ? Et s'il m'en veut tellement, pourquoi il ne vient pas me casser la gueule ?

— T'es où ? je gueule.

Sur le trottoir d'en face, deux filles rigolent puis baissent les yeux quand je croise leurs regards. Un commerçant sort la tête de sa boutique, m'examine, puis retourne à son taf.

La sandwicherie, un peu de monde devant. Je m'insère dans la queue. Dans le fond, trois mecs, un que je connais, il venait à la salle de boxe. On s'estime, mi-salut mi-défi. Je lui envoie un bonjour, il acquiesce en reprenant sa mastication. Sauce blanche, salade-tomate-oignon. Le mec du fond et ses deux potes s'en vont.

C'est chaud, c'est bon. Je mange dans la lumière d'un néon, dans le bruit d'un clip oriental.

Si Joe débarquait maintenant, je crois que je lui raconterais tout quand même.

Il s'appelle Brahim, il a seize ans, nous, quinze. À cet âge-là, ça compte. Il est là parce qu'il est de la famille du prof de physique, c'est lui qui l'a fait venir. Il a représenté la France en boxe aux JO junior. On a vu des vidéos de lui pour préparer les questions qu'on va lui poser, le mec, c'est un diable.

Ils ont réuni trois classes dans la cantine.

Il est sur une estrade, il répond, il raconte. Le prof de physique est à côté, fier de nous présenter son neveu.

Le mec nous incite à y aller, à nous battre, à recommencer quand on tombe. Il y a des mots qui me parlent, ça va, ça vient.

Surtout à la fin :

— Tout ce qu'on voit, c'est trafiqué, c'est arrangé, les photos, on en fait cinquante avant de choisir la bonne, on raconte des sornettes en permanence, quoi. Mais vous savez quoi ? La boxe, y a pas ça. J'dis « la boxe » mais le sport en général, tous les sports : t'es bon, tu gagnes, t'es moins bon, tu recommences, tu t'entraînes, tu reviens, et on verra. Le sport, c'est la vérité.

— Comme la science !

Le prof de physique qui place sa petite pub, tout le monde rigole sauf que lui, il est sérieux, alors il est un peu déçu. Son neveu :

— Je vous le dis et je vous le répète : le sport, c'est l'effort, la discipline, c'est le vrai prix des choses, et c'est la VÉRITÉ. On est un petit club, on accueille tout le monde dans le respect, venez faire un essai. Peut-être un jour vous ferez les JO.

Applaudissements.

Joe et moi, on se regarde en battant des mains.

On y va demain.

Quand j'arrive à l'hôpital, la dame qui m'accueille a un téléphone sur chaque oreille, mille mails en attente, et du temps pour chacun. Elle me murmure :

— Eh bien, vous n'êtes pas encore au lit à cette heure-là ? Tenez, regardez dans le sac à main de votre mère, trouvez-moi ses papiers, sa carte Vitale, sa mutuelle, tout. Et ensuite vous rentrez chez vous dormir, hein ? Il est plus de minuit, il faut vous reposer.

Je prends son sac à main, vais me mettre dans un coin.

J'en fais l'inventaire. Un tube de rouge à lèvres qui n'a pas dû servir depuis longtemps. Un stylo-plume. Un paquet de mouchoirs. Un porte-monnaie, celui qu'elle me confiait quand je partais acheter le pain.

Dans une poche fermée par un zip, une enveloppe.

Elle est jaunie par le temps, malgré le plastique autour qui la protège. Ses papiers ?

Bien sûr que non. Je l'extrais quand même de sa cachette, et l'entrouvre.

Dès les premiers mots le sang me bat les tempes : c'est l'écriture de ma sœur.

JOUR 13

Maman et papa,
Ici, tout va bien. Tout le monde est gentil avec moi. Hier, le docteur m'a apporté des chocolats.

Le soir, il y a une infirmière qui est venue et elle a vu que je pleurais. Je lui ai dit que j'avais bien compris pourquoi les chocolats.

C'est parce que je vais mourir.
L'infirmière m'a prise dans ses bras, elle m'a dit que je me trompais mais j'ai vu ses yeux qui brillaient dans le miroir. Normalement, elles n'ont pas le droit de me toucher, pour ne pas risquer de me transmettre un virus.
J'aurais bien aimé conduire une moto, devenir styliste et avoir six enfants.
C'est dommage.
J'aurais bien aimé aussi voir Luca avec de la barbe. Je suis sûre qu'il serait trop beau, ou alors trop drôle, je sais pas.
Ma maladie, elle va trop vite. J'ai pas le temps de m'habituer à être malade, et ça va déjà être la fin.
Au départ, l'hôpital, je trouvais ça bien. Je pouvais regarder des dessins animés, lire toute la journée, et il y a des clowns qui passent dans les chambres, c'est comme au centre de loisirs sauf qu'on est chacun dans une chambre. Et parfois, on entend des adultes qui pleurent, parfois même ils crient. Il y a une dame qui a réveillé tout l'étage hier, elle criait « pourquoi, pourquoi ? », au moins cinquante fois. Les infirmières lui disaient de se calmer mais ça ne marchait pas. Je n'ai pas redormi après. Quand j'ai demandé pourquoi elle pleurait, on m'a répondu qu'elle était triste. J'ai demandé pourquoi elle était triste, et le clown est

arrivé, il m'a dit que la dame avait mis son slip à l'envers, et qu'elle se demandait pourquoi, pourquoi, pourquoi. J'ai rigolé.

Je ne sais pas si on se reverra. C'est pour ça que je vous écris. C'est pour vous dire d'être gentils avec Luca, parce que je pense qu'il sera triste.
Je suis plus fatiguée que d'habitude.

Hier et avant-hier, c'était pareil. Pourtant, je ne sors presque plus de la chambre, je ne marche plus beaucoup tellement je suis fatiguée.
Je vais dormir.
Bonne nuit.

Telma

Je pose la lettre sur la table comme s'il s'agissait d'un objet fragile.

Il y a la date sur l'enveloppe, le cachet de la Poste : 4 août.

Onze mois après avoir écrit cette lettre, Telma disparaissait.

Putain, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Je me souviens de cet été-là, mes parents m'avaient envoyé dans trois colos d'affilée, pour deux mois dans le Sud, ça avait été horrible. Ils me disaient de profiter, profiter de quoi ? Du soleil, du canoë dans les gorges, du parapente, c'est vrai que ça semble tentant, dit comme ça. Mais moi, je n'avais profité que de ma solitude, j'étais resté dans mon coin sans m'approcher des autres. Tout m'emmerdait.

Moi, je voulais être avec Telma, chez nous, et c'était tout. Telma, cet été-là, devait se faire opérer de l'appendicite alors elle ne serait pas là.

Du coup, le petit Luca, deux mois en colo pour qu'il ne s'ennuie pas tout seul à la maison.

On est en ligne devant la classe de CM2, et Nolan n'en revient pas :

— Deux mois pour une appendicite ? Moi ça a duré deux jours seulement !

— Ouais ben peut-être que la sienne elle était plus grosse ?

— Ça doit être ça, il ricane.

— Elle doit prendre plein de médicaments. Je vérifie qu'elle les prenne bien parce que j'ai pas du tout envie que ça repousse !

Il tourne sa mine effarée vers moi.

— N'importe quoi, ça repousse pas !

Je hausse les épaules. Nolan sait toujours tout mieux que tout le monde. J'ai retrouvé Telma, c'est tout ce qui compte.

Le soir, j'interroge ma mère :

— Maman, ça repousse, l'appendicite ?

— L'appendice, mon chéri. L'appendicite, c'est quand il faut enlever l'appendice, justement.

— Et ça repousse ?

— Je… Je ne crois pas, non.

— Alors à quoi ils servent tous les médicaments qu'elle prend, Telma ?

— À être sûr que tout se passe bien.

— Mais tu m'as dit que…

— Il faut dormir, mon chéri. Il est tard. Dors bien, mon amour.

Il y a un truc, je le sens.

Même Telma est bizarre.

De toute façon, tout est bizarre depuis cet été. Ça a commencé avec la mort de tonton Tonino. Et mon père qui nous dit qu'on n'ira plus dans la maison de Milan, il n'en a plus envie. Et puis l'appendicite de Telma, deux mois de colo pour moi le temps qu'on la soigne.

Été pourri.

Je me redresse, me relève. Je suis dans le deux-pièces de ma mère, j'ai dormi d'un sommeil agité, rempli d'accidents de voiture et de mensonges, parmi les cadres identiques autour. Telma qui sourit, mon père et sa fière allure.

Je marche en rond dans la cuisine, la lettre jaunie sur la table. La sonnerie du téléphone de ma mère me fait sursauter. Je décroche.

Une voix mécanique me parle d'économies sur ma facture d'électricité, je coupe, exaspéré.

Qui a encore un fixe ? Je débranche l'appareil de colère.

Par la fenêtre, le terrain vague, et surtout le jardin.

Notre jardin d'avant. Les herbes sont un peu hautes, des jouets en désordre dans les broussailles. Une maison qui vit. Nous aussi, on vivait. On jouait, on sautait, on courait.

Les larmes me viennent, comme un vieux qui contemple sa jeunesse.

Je me cabre. *Voir les choses en face*, c'était écrit dans la lettre il y a deux jours.

En face, il y a ce jardin.

Je pars en arrière, fais demi-tour, direction la porte, l'escalier deux à deux, le hall, où plusieurs vieux de l'immeuble sont consternés devant les boîtes aux lettres. Elles sont recouvertes d'un gros graffiti jaune :

9 jours

Il me faut peu de temps pour contourner le bâtiment. Je connais le chemin par cœur. En quelques foulées, je suis au pied du mur d'enceinte, qu'un bond sur une pierre me permet d'accrocher. Bras tendus, les mains qui crochent la pierre là-haut, je me hisse et bascule. Voilà. Assis au sommet du mur infranchissable pour les deux enfants qu'on était.

Je saute dans le jardin et me réceptionne en m'enfonçant dans la pelouse humide, mes paumes à plat dedans. Je trempe le bas de mon pantalon, mes mains, mes semelles. Je me redresse et un détail me cueille : contre le mur du fond, perdu dans les herbes qui poussent autour de lui, notre tandem orange n'a pas bougé. Il est couvert de rouille, les pneus à plat, les poignées de caoutchouc racornies par le soleil. L'émotion est de courte durée car une voix m'interpelle :

— Ho ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Je tourne sur moi-même et aperçois quelqu'un à la fenêtre du premier. À l'époque, c'était la salle de bains.

— J'appelle la police !

— Non, attendez !

Je presse le pas vers la maison en faisant de grands gestes. À sa fenêtre, le type ne bouge pas.

— Attendez, je dis encore en arrivant à proximité, j'habitais ici il y a longtemps.

— Et alors ?

Le type est franchement en colère.

C'est vrai : et alors ? Je balbutie :

— Et alors… J'avais envie de revenir voir.

— Ben c'est bon, vous avez vu, alors maintenant vous dégagez ! Vous commencez tous à nous faire chier ! Tous les gens qui ont vécu ici ont envie de revenir voir ! Ben fallait pas partir, c'est tout !

— Qu'est-ce que vous avez dit, là ?

— Que vous commencez tous à me faire chier !

Le type me fixe, hors de lui.

— Non mais avant. Qu'est-ce que vous avez dit ?

Là il voit rouge, il tranche :

— Bon, je descends.

Derrière lui, j'entends une femme lui dire « non ! non ! », et lui qui répond : « C'est rien, c'est qu'un gamin. » Pendant que le type descend, je regarde le jardin. C'est là qu'elle était, Telma, la dernière fois que je l'ai vue. Quelques instants plus tard, l'homme ouvre la porte-fenêtre par laquelle on passait pour se rendre au salon. Il arrive sur la terrasse. Il est pieds nus, en jean et en T-shirt. Le genre en forme, sûr de lui. Un peu moins virulent, on dirait, quand il voit que je ne me barre pas en courant. Il me presse :

— Donc ?

Je répète que j'ai vécu là, que j'ai joué des milliers d'heures ici. Il s'en fout, s'impatiente.

— Et visiblement, je ne suis pas le premier à revenir, c'est ça ?

— Non, vous êtes même le troisième. Donc ça commence vraiment à me faire chier !

Il aime bien dire ça, le type. C'est curieux. Je vois très bien que ça n'est pas son vocabulaire ordinaire, il se force. Il cherche à me montrer combien il est exaspéré.

— C'était qui, les deux autres ?

— Un frère et une sœur.

— Ils étaient comment ?

— Hé ! Vous voulez leur photo, leurs empreintes ? Vous commencez vraiment à…

Je lui coupe la chique :

— À vous faire chier.

— Ouais !

— Pardon, monsieur, mais c'est très important. S'il vous plaît. Je ne vais pas vous embêter plus longtemps, je veux juste savoir qui est venu ici.

Il hésite, alors j'attaque d'une autre manière :

— Vous connaissez la dame qui passe ses journées à sa fenêtre, là, les yeux rivés sur votre jardin ?

— Oui, il répond.

— C'est ma mère.

Il me dévisage. Il ne me croit pas du tout. Il recule et sort son portable de sa poche.

— Bon, j'appelle la police.

— Non, attendez ! Pourquoi ?

Il a le portable contre son oreille, ça sonne déjà.

— Parce que ses enfants, le frère et la sœur qui jouaient là il y a dix ans, ils sont venus il y a trois semaines ! Et c'était pas vous.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que vous racontez ? C'est moi ! Et ma sœur, on ne l'a jamais retrouvée.

— C'est pas ce qu'ils m'ont dit.

Ça décroche, il change de ton :

— Oui, bonjour, je vous appelle parce qu'il y a quelqu'un qui s'est introduit chez moi, et qui refuse de partir.

J'entends la voix lui demander son adresse, alors je tente un dernier truc :

— En bas de la rampe de l'escalier, il y a une boule en porcelaine, avec des fleurs peintes. Elle est pleine de fêlures. C'est moi qui l'ai cassée, en faisant tomber des billes dessus du premier étage.

Il m'observe, interpellé par ce que je viens de lui dire.

— Monsieur, à quelle adresse êtes-vous ? lui redemande la voix à l'autre bout du fil.

— Dans la cuisine, il y a du carrelage avec des arabesques. Un des carreaux est posé dans l'autre sens, près de la porte. Ça aussi c'est ma faute, je l'avais posé avec mon père, on s'en est rendu compte trop tard.

— Monsieur, vous m'entendez ? relance la voix dans le téléphone.

— Oui, pardon, il dit. Pardon, je crois que ça va aller.

— Vous êtes sûr ?

Il raccroche sans me quitter des yeux, scotché par ce que je viens de lui dire.

Puis il murmure :

— C'était qui, les deux autres ?

C'étaient un garçon et une fille. À entendre le type, ils avaient à peu près mon âge.

— Un peu plus, un peu moins, il ajoute. Des jeunes, quoi.

— Et ils vous ont dit qu'ils étaient frère et sœur ?

— Exactement. Elle blonde, très blonde, même. Et lui brun. Comme vous, tiens. Lui, il n'a pas prononcé un mot. Elle, elle n'a pas beaucoup parlé non plus mais c'est elle qui a sonné, c'est elle qui s'est

présentée.

— Elle a dit quoi ?

— Qu'ils s'appelaient Telma et Luca Portaluppi.

— Et quoi d'autre ?

— Comme je vous ai dit : « On a vécu là, on voudrait revoir… » Elle avait un accent.

— Un accent comment ? De Marseille ?

— Pas du Sud. Plutôt d'Alsace, peut-être, ou du Nord… Mais elle n'a pas parlé beaucoup, de toute façon. Ils ont fait le tour de la maison, surtout du jardin, ils ont regardé le mur, la porte du fond… Et puis ils sont partis. Je me suis demandé s'ils étaient bien frère et sœur, d'ailleurs.

— Pourquoi ? Ils ne se ressemblaient pas ?

— Non, pas pour ça. Plutôt pour leur attitude. Je ne sais pas, il y avait un truc… étrange.

— Étrange comment ?

— Étrange comme un frère et une sœur de vingt ans qui marchent main dans la main, vous voyez ? Et puis leur regard, je sais pas… Il y avait un truc intense entre eux. J'ai mis ça sur le compte de leur émotion mais en y repensant j'ai trouvé ça curieux.

— Le garçon, vous dites qu'il était brun. Il était plutôt petit ? Moins d'un mètre soixante-dix ?

— Oui. Comment vous le savez, c'est qui ?

— J'en sais rien, mais je lui ai couru après dans le métro de Londres.

Là, il ne dit rien, il fait un mouvement du cou qui marque son étonnement.

— Vous avez cinq minutes ? Je peux aller chercher quelque chose chez ma mère et vous le montrer ?

Il dit qu'au point où il en est…

Quelques instants plus tard, je mets sous ses yeux l'un des multiples cadres contenant un portrait de Telma.

— Est-ce que vous pensez que ça pourrait être elle ?

Il l'observe, il hésite.

— Ce serait possible, oui. Mais entre une petite de six ou huit ans et une jeune femme qui en a vingt, c'est tout de même délicat.

— Mais ça pourrait ?

— Oui.

— Elle allait bien ? Elle parlait ? Elle allait comment ?

— Ben écoutez, oui…

— En bonne santé ?

— Je crois, oui…

— Et le mec ? Il était comment, le mec, avec elle ? Je veux dire : il la traitait bien ?

— Attendez, calmez-vous. Il n'y a rien de sûr, ils ne sont pas restés longtemps, et puis c'était il y a trois semaines.

Je ne l'écoute plus vraiment. Je pense à ma sœur et à ce mec qui m'écrit depuis quinze jours, qui menace de la tuer. Je réalise que si ce mec a mon âge, il n'avait que dix ans quand Telma s'est évaporée. Impossible qu'il soit le kidnappeur mais alors quoi, ils sont plusieurs ? Un gang ? Une famille ?

Je pense à ma mère qui m'a menti sur mon oncle, à mes parents qui m'ont menti sur la santé de ma sœur autrefois, à ce mec et peut-être Telma qui se font passer pour nous pour pénétrer ici, à tous ces mensonges empilés parmi lesquels doit bien se cacher un morceau de vérité.

— Ça va ? me demande le type.

Je le regarde sans répondre, alors il comprend :

— Non, ça ne va pas trop.

Il semble désolé, s'excuse :

— Je dois partir au travail bientôt, si ça ne vous dérange pas…

— Je pars, oui. Je m'en vais.

— Si vous voulez revenir, vous sonnez ? il me sourit. Hein ? Plutôt qu'escalader le mur et nous faire croire à un cambriolage, s'il vous plaît ?

Je promets, je m'excuse. Je sors. Quand la porte se referme dans mon dos, j'entends sa femme à l'étage qui s'inquiète.

Il lui dit que ça va, que c'est bizarre mais que ça va.

Je suis de retour dans l'appartement de ma mère et j'ai l'impression de devenir fou. Je ne crois plus en rien si ce n'est en mon envie de retrouver Liv.

Ça, oui.

Mais pas encore, pas déjà. Il faut d'abord que je profite de ma

présence ici pour tout fouiller. D'une part, parce qu'il faut que j'apporte des habits à ma mère. D'autre part, parce qu'il se pourrait bien que je découvre encore des choses qui me mettraient sur la voie de Telma et que je trouve qui je dois tuer.

Tuer quelqu'un.

Depuis quelques jours ça ne me fait plus aussi peur. Je progresse, je le sais, et je vais trouver qui je dois abattre.

Reste à savoir si j'en serai capable.

Dans une petite valise, je rassemble des sous-vêtements, deux pantalons, quelques chemises. De vieilles affaires que je lui ai toujours connues, qui datent de l'époque où tout roulait financièrement chez les Portaluppi. Ma mère n'a plus fait le moindre effort vestimentaire depuis dix ans. Dans la salle de bains, je ne trouve que des médicaments, des somnifères et des antidépresseurs. Pas la moindre crème de jour ou de nuit, pas non plus de maquillage. Je lui ai dit cent fois qu'elle avait encore une vie à vivre, et peut-être un homme à aimer, quelques voyages à faire, des plats à découvrir.

Je referme la valise. Avant de partir à l'hôpital, j'ouvre les placards de la cuisine à la recherche d'un truc à avaler, du pain de mie, quelque chose. Sur l'étagère du bas, une boîte en carton cerclée de scotch. Sur le dessus, un papier a été collé avec soin, qui comporte son adresse. La même écriture que les lettres que je reçois.

Au dos, le contact de l'expéditeur : c'est moi. Il y a mon nom, mon adresse à Londres. Les fameux cookies dont elle m'a parlé dans son dernier message auquel je n'ai rien compris, et puis j'ai oublié.

Le couvercle a été découpé au cutter, je passe un doigt dans la fente et j'ouvre. Je trouve un petit mot soi-disant signé de ma main : « Régale-toi bien, maman. » Puis l'horreur me saute aux yeux : au fond, il reste des cookies, des pépites à l'effigie du drapeau anglais.

Ce fils de pute a poussé le vice jusqu'à empoisonner ma mère avec les cookies qu'il a volés sur ma fenêtre il y a huit jours.

À l'accueil de l'hôpital, on m'annonce qu'il n'y a pas de nouveau mais j'interromps la dame :

— J'ai trouvé ces gâteaux chez ma mère, je dis en poussant la boîte sur le comptoir. Le docteur cherchait un poison, des gâteaux, voilà. Il faut lui donner ça !

Elle prend la boîte et me confirme qu'elle sera transmise.

— Personne ne doit entrer dans sa chambre ! Personne ne doit lui envoyer quoi que ce soit à manger, à boire, rien, personne !

On m'assure qu'on prend soin de ma maman et que je peux dormir tranquille. Je sais que ça ne sera pas le cas, après ce que j'ai vécu aujourd'hui, mais je reçois la douceur, la confiance, presque l'amitié que cette femme me témoigne et ça fait un bien fou.

— Donnez-moi sa valise, on va la lui apporter. Et ne vous inquiétez pas.

— Vous pourriez me dire si Telma Portaluppi a été hospitalisée ici il y a dix ans ? je demande. Vous n'avez sans doute pas le droit de me le dire mais c'est ma sœur, s'il vous plaît. Telma Portaluppi.

— Joli nom, elle murmure tout en le tapant sur son clavier.

La recherche est brève, elle fait non de la tête.

— Vous avez moyen de savoir si elle a été hospitalisée ailleurs qu'ici ?

— Je ne m'occupe pas encore de plusieurs hôpitaux en même temps, elle sourit. Ça viendra sans doute, mais pour l'instant ça n'est pas le cas.

Je rentre chez ma mère en vitesse, impatient d'explorer le reste de l'armoire, les tiroirs, la cave. Je fais halte à la boulangerie, j'achète le dernier sandwich en vitrine, surimi dégueulasse dont je ne sentirai même pas le goût tellement je m'en fous.

Dans le hall, le tag a disparu des boîtes aux lettres. Sans doute recouvert par un des copropriétaires soucieux du standing de l'immeuble.

De retour à l'appartement, je me poste à la fenêtre et observe le jardin. À l'étage de la maison, le type de ce matin m'aperçoit. On dirait que ça lui fait plaisir. Peut-être qu'il constate en me voyant que je ne me suis pas payé sa tête, et que ça le rassure. On se fait signe de

la main tandis que je mords dans le sandwich. Bien dégueulasse, ouais.

Puis je bascule dans la chambre de ma mère, plus précisément devant l'armoire, car j'ai vu tout à l'heure un dossier dans le fond. Je le prends, il est dense. Rien de marqué dessus.

Je l'ouvre en redoutant ce que je vais y découvrir et tombe sur une liasse de papiers reliés par une énorme pince. Tout est écrit en italien. Je feuillette rapidement le tout comme je le ferais avec un livre et tombe en arrêt sur une photo vers le milieu : la maison de Milan, du temps de mon enfance. Aussitôt, les images de l'incendie m'assaillent. Une avalanche dont me tire la sonnerie de mon portable.

Un message de Liv. Je m'illumine.

Comment va mon french lover ?

J'ai instantanément envie d'elle, je lui dis :

Ça irait mieux si j'étais avec toi, mais ça va.

Tu rentres quand ?

Je sais pas. Bientôt, j'espère.

Elle me répond par un cœur.

Je m'installe à table et reprends le dossier dès la première page en tentant de me concentrer. Je n'ai plus jamais entendu parler italien depuis que mon père est mort, hormis les quelques mots prononcés par le chauffeur de taxi l'autre nuit. Par chance, certains mots ressemblent au français. Il est question d'acte notarié, de succession, de partage.

Je sais que les frères Portaluppi ont hérité de cette maison à la mort de leur mère, qui en était devenue l'unique propriétaire au décès

de son mari. Je n'étais pas né. La maison où les deux frangins passent leurs étés, quand les parents Portaluppi prennent la route vers l'Italie, le coffre chargé de produits de Paris pour jouer les riches au pays. Une génération plus tard, les deux frères font la même chose, fiers comme des paons. Telma et moi à l'arrière.

Et puis mon oncle a cet accident une nuit, ma mère me rabâchera qu'il est dû à l'alcool. Et Sandro Portaluppi devient alors l'unique propriétaire de la maison de Milan.

Ouais.

Bien sûr que sur ce point, la mort de mon oncle réussit à mon père, d'accord, et alors ? Imaginer que ma mère et lui aient magouillé un truc pour que la maison leur revienne ? Qu'ils aient fait je ne sais quoi pour que mon oncle se plante en voiture, et qu'ils racontent ensuite qu'il buvait beaucoup trop ?

Tout ça pour que mon père devienne l'unique propriétaire de la maison à laquelle j'ai mis le feu la semaine dernière ?

Mon père et ma mère n'auraient jamais fait de mal à mon oncle.

Mais après tout, qu'est-ce que j'en sais ? Mes parents gagnaient largement assez pour vivre comme ils le souhaitaient, enfin je crois, et cette maison leur servait un mois par an pour les vacances, ils s'en foutaient, non ? Mais celui qui m'écrit m'a dit qu'il fallait que je me demande de quoi mon père était capable… Peut-être que mon père n'était pas seulement l'homme sain et bon dont ma mère m'a toujours parlé. Peut-être qu'ils avaient des besoins que je ne soupçonnais pas ? Et ma mère ?

Quelqu'un qui cherche à venger mon oncle de je ne sais pas quoi, et qui me demande de tuer ma mère ?

J'en serais incapable.

Même pour sauver Telma ?

Je me suiciderais plutôt qu'avoir à faire ce choix.

Cette histoire d'alcool au volant me hante, et cette succession sous mes yeux m'obsède. Quel est le rapport entre tout ça ?

Je feuillette la suite de la liasse sans me rendre compte de l'heure. On est au cœur de la nuit, mes paupières se ferment.

Elles s'ouvrent soudain quand je découvre une enveloppe entre deux pages.

Elle est en kraft, narquoise, et sous mes yeux.

YOUR
OWN

T'es moche, mais j'aimerais quand même voir ta tête.
Stupéfait de découvrir cette enveloppe dans les affaires de ta mère ? J'ai bon ? Un frisson ?
Oui ?
Non ?
Tu as dû avoir le réflexe débile de courir à la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un ?
Franchement, Luca : c'est bon, ou pas, cette surprise ? Je t'en réserve quelques autres, fais-moi confiance. Même si la confiance, les gens de ta famille ne savent pas ce que c'est.
C'est important, la **famille**, hein ? Toi dont la mère va bientôt mourir et qui n'as plus revu ni ta sœur ni ton père depuis dix et neuf ans, tu en penses quoi ?
Tu te sens seul ?
Dans ce misérable appartement où tu as passé ton adolescence, coincé entre une mère dépressive et cette fenêtre donnant sur votre vie d'avant, quel bilan tu tires de tout ça ?
Oui, c'est important, la famille. Il n'y a que la famille qui reste. Même dans le silence et l'éloignement, un frère et une sœur restent une sœur et un frère.
Quel effet ça te fait de revenir sur les lieux de ton enfance, ceux que tu souhaitais tant **fuir** ? Tu partais à Londres pour te réinventer, et te voilà contraint de touiller ton passé, de dormir dans les draps de ta mère et d'éplucher ses archives. Tu n'as pas le sentiment de t'enliser ? Une réussite à la hauteur de ton personnage, **mon petit Luca**.
Si tu étais en mesure de réussir quelque chose, ça se saurait déjà, tu ne crois pas ?
À ce propos, Luca, il te reste quelques jours pour sauver Telma.
Mais cette fois, il ne s'agit pas de tordre l'oreille d'un môme

sous le regard des adultes, de jouer le petit chevalier blanc tout en sachant qu'on viendra vous séparer si jamais ça **dégénère**.

À présent, on ne joue plus, Luca.
Maintenant c'est pour de vrai.

Telma est en grande section à l'école Julliand. Dans sa classe, un petit garçon fait peur à tout le monde. Il s'appelle Tyron.

Chaque jour, Tyron fait du mal à un autre petit dans la cour, parfois même à plusieurs.

Le soir, les parents redoutent que ce soit tombé sur leur enfant. Quand ils voient que Tyron en a choisi un autre, ils se remettent à respirer. N'empêche, il n'est pas normal qu'un élève fasse sa loi comme ça sans que personne ne l'arrête.

Qui plus est quand sa mère est enseignante : c'est la maîtresse de Telma.

Le soir, ma mère et moi allons la chercher. Et je commence moi aussi à craindre que Tyron n'ait martyrisé Telma dans la journée.

Un soir, Telma apparaît sur le perron et se met à pleurer quand elle nous retrouve.

— Tyron, il m'a tapée !

Le sang me monte aux joues.

Je rentre dans la cour et me faufile jusqu'à Tyron en train de sortir, son sac sur le dos. Je le prends par une oreille que je tords entre mes doigts.

Il se plie en deux.

Je le traîne jusqu'à sa mère qui surveille la sortie ce jour-là. Tout le monde me regarde. Tout le monde s'attend à ce que je dise quelque chose mais je ne dis rien. Je le lâche, il se met les deux mains sur l'oreille en pleurant, sa mère ne sait pas qui gronder alors elle ne fait rien. Je sors.

On rentre.

Le soir, mon père m'applaudit à table, ma mère me fait promettre de ne jamais recommencer.

Telma ne peut pas s'arrêter de rire.

Tyron n'embête plus personne. Quand il est sur le point de faire une bêtise, sa mère le prévient « je vais appeler Luca » et il arrête aussitôt. Telma est aux anges. Elle dit :

— Tu me protégeras toujours.

Le jour se lève dans l'appartement. J'ai dormi tout habillé, assis sur

une chaise dans la cuisine, les papiers qu'entrepose ma mère étalés devant moi.

Ce coup d'éclat m'a valu la réputation d'être un dur à cuire, une auréole qui a contribué à me façonner. Être redouté, c'était confortable. J'ai fini par croire moi-même à l'image qu'on avait de moi, et la disparition de Telma n'en a été que plus douloureuse.

Au-delà du manque, je suis d'un coup devenu celui qui n'avait pas su protéger sa sœur. Je sais que personne ne se l'est formulé comme ça, personne ne m'en a voulu, mais moi si. Je me suis chaque jour méprisé dans le miroir.

J'étais un costaud qui n'avait rien su faire.

Je repose mon café en tordant la bouche. Ma mère n'achète plus que du café soluble depuis que sa cafetière est tombée en panne. Tout est comme ça désormais dans sa vie, tout dégringole.

Comment le mec qui m'écrit est-il au courant de cette histoire ?

Elle a bien sûr fait le tour de l'école, on se l'est sans doute répétée plusieurs fois le soir à table en rigolant ou bien en s'étonnant de l'aplomb qu'avait eu ce petit gars. Mais il est quand même étonnant qu'on en parle encore dix ans plus tard.

Une nouvelle gorgée.

Non, vraiment imbuvable. Je verse tout dans l'évier, m'habille et fouille dans le tiroir à la recherche des économies de ma mère, je sais qu'elle les met là : une boîte en bois sculptée, comme celles où les gars mettaient une boulette de shit, mais bien plus volumineuse. À l'intérieur, quelques billets bien aplatis. J'en prends un et sors, direction le bar au coin de la rue.

Qui d'autre se souvient de cette histoire hormis un témoin direct ?

Qui hormis Tyron ?

Tyron a l'âge de Telma, dix-huit ans aujourd'hui. Je crois me souvenir que l'institutrice avait été mutée l'année suivante, emportant avec elle son mari et leur enfant terrible. Mon père se marrait en bout de table.

— Tu les as fait fuir !

Telma acquiesçait, alors j'étais pas loin d'y croire.

Je passe devant le bar sans m'arrêter car j'aperçois l'école au loin. Pas moyen de me souvenir du nom de l'institutrice. Lorsque j'arrive à proximité du portail, un flot de mômes est en train de le franchir, cartable sur le dos. Une femme se tient droite sur le côté, elle les

inspecte un à un, souriante et ferme à la fois.

Mme Leroux, la directrice, qui me reconnaît.

— Luca ! Ça me fait plaisir de te voir. Comment vas-tu ?

Je fais la moue, j'esquive. Son sourire disparaît, elle m'ausculte et attend que je parle.

— Comment s'appelait l'institutrice, il y a dix ans ? La mère de Tyron.

— Virginie Muller, elle me répond aussitôt.

— Tyron Muller, alors ?

— Non, Tyron Bakovsky, du nom de son père. Hé, dis donc, toi, le mouchoir par terre !

Je me retourne et vois un gamin penaud ramasser le Kleenex qu'il venait de balancer. Mme Leroux revient à moi :

— Elle est partie en Alsace, elle était originaire de là-bas. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je pensais à lui ce matin… Vous savez ce qu'il est devenu ?

— Non. Il a dû passer son bac l'année dernière, il doit être étudiant. Enfin je n'en sais rien. Et toi, que fais-tu ?

— Pas grand-chose… Bonne journée, madame.

Elle s'étonne que je sois venu jusqu'à elle pour lui poser cette question puis m'éclipser aussitôt. Elle n'ajoute rien, me regarde faire demi-tour et partir.

Tyron Bakovsky.

M'étonnerait qu'il y en ait vingt-cinq. À l'écart de l'école, je tape son nom sur mon téléphone. Tyron Bakovsky remporte une compétition de gymnastique à Mulhouse. Je fixe avec émotion la photo d'illustration : Tyron Bakovsky n'a plus de jambes depuis qu'un train lui a roulé dessus à l'adolescence. Il est en fauteuil, musclé dans son maillot, et heureux. Je reconnais ses yeux, son sourire, son air de défi, et je ne peux m'empêcher de penser qu'il a bien fait d'en profiter tant qu'il pouvait courir. Aujourd'hui c'est un athlète reconnu qui va d'école en école pour sensibiliser les enfants aux dangers divers de la vie, ainsi que pour les inciter à se défouler dans le sport.

Il est inconcevable qu'il soit l'auteur des lettres, qu'il assouvisse une vengeance basée sur trois fois rien datant d'il y a treize ans.

Celui qui m'écrit depuis le départ a pourtant connaissance d'une foule de détails que peu de gens connaissent. Il ne peut y avoir que deux raisons à ça.

La première, c'est que ce cinglé retient Telma près de lui depuis dix ans, et qu'il lui a fait raconter tous les détails de notre vie ensemble.

La seconde, c'est qu'il était là.

En me faisant cette réflexion, je revois les gens de cette époque, l'émoi qu'a suscité la disparition de Telma. Les membres du comité de recherche dont j'ai visité la page Facebook avant de m'envoler pour Milan. Je les ai négligés, vu qu'ils ne publient plus rien sur leur page, mais je devrais peut-être aller les voir ?

Je connais le président du comité. Je connais au moins son adresse et son nom. M. Philippe, qui vit dans une grande maison en briques rouges à la sortie de la ville. Ni femme ni enfant, prof à la retraite, je crois, qui continue d'arpenter les alentours en espérant y dénicher ma sœur un jour, et qui m'agace sans que je sache vraiment pourquoi.

— Il y a du nouveau ?

Il est émerveillé de me voir sur son seuil.

Il est parfaitement immobile, dans l'attente de ma réponse.

— Je peux entrer ?

Il est impressionné de me voir pénétrer chez lui. Je suis un morceau du mythe.

Le salon est rempli de livres, en bordel dans des bibliothèques mais aussi par terre, sur le canapé, la table, il y en a partout.

— Je vous dirais bien de ne pas faire attention au désordre mais je crois que c'est impossible, n'est-ce pas ? Voulez-vous un café ?

— C'est du café soluble ou pas ?

— Eh bien, c'est du café… que je fais avec ma cafetière…

— C'est du vrai café, quoi. Alors j'en veux bien un, oui.

— Vous préférez peut-être le faire vous-même, pour être certain du dosage ?

Je lui souris par politesse mais je ne le trouve pas drôle. Ce vieux m'a toujours gonflé.

Il est obséquieux, nous parle à ma mère et moi comme à des personnalités.

Il s'en va faire couler le café dans la cuisine. Pendant que je l'entends tirer de l'eau, je parcours ses bibliothèques.

Il y a de tout, des BD, des romans, des beaux-livres, même des livres jeunesse, parmi lesquels ceux que Telma et moi lisions.

J'ai parlé des membres du comité à ma mère, je lui ai dit que j'avais l'impression qu'ils me volaient un morceau de ma peine. Comme souvent quand je lui fais ce genre d'aveu, ma mère ne sait pas quoi répondre. Pour combler son silence, je brode et je poursuis, j'échafaude :

— Si ça se trouve, c'est même un de ces gens-là qui l'a enlevée, et ils font semblant de la chercher pour savoir si on progresse ou pas ? Qu'est-ce que ça peut leur faire, de toute façon ils la connaissent même pas ! Alors que nous, on la voit partout, mais c'est jamais elle.

Ma mère conclut toujours de la même façon, désarmée devant tant de détresse :

— Tu en parleras avec Sophie samedi prochain, mon chéri ? Hein ? Tu vas faire ça ?

— Vous avez des enfants ? je demande un peu fort pour qu'il m'entende de la pièce voisine.

Il me répond, lui aussi en portant sa voix :

— Je n'en ai pas eu, hélas ! Mais j'en ai eu quelques milliers en cours. Ça ne compense pas, bien sûr. Mais allez savoir, peut-être que tomber sur des enfants le soir à la maison m'aurait un petit peu trop rappelé le travail !

Il fait tout pour m'être sympathique. Il revient avec un plateau sur lequel il a disposé deux tasses fumantes ainsi que du sucre en poudre.

— Désolé, je n'ai que ça à vous offrir.

Je chope une tasse en disant que c'est très bien, puis merci, et m'assois dans le canapé. Il en fait autant dans un vieux fauteuil face à moi, et entame la conversation :

— Qu'est-ce qui vous amène, Luca ? Je vous croyais parti. À Londres, c'est ça ?

— C'est ça, oui. Comment vous le savez ?

— J'ai croisé votre mère la semaine dernière…

— Par hasard sous sa fenêtre ? Ou carrément dans l'escalier ?

Il se cale au fond de son fauteuil.

— Que se passe-t-il, Luca ? Vous êtes venu pour me dire quoi ? Qu'il faudrait que j'arrête de m'intéresser à ce qu'est devenue votre sœur ?

— J'en sais rien.

— Je vous agace ?

Silence.

Je bois une gorgée. Pas lui.

— Vous la connaissiez, Telma ? je lui demande.

— Peut-être l'avais-je croisée en ville, avec vous, ainsi que vos parents. Mais j'ai réellement fait sa connaissance le jour de sa disparition.

Je plante mes yeux dans les siens.

— Dans les journaux, il précise.

— Et aujourd'hui vous avez l'impression de la connaître ?

— Je ne sais pas… On ne connaît jamais vraiment les gens, vous savez bien, encore moins les enfants, et moins encore ceux qu'on n'a jamais rencontrés. Et vous, Luca, vous avez l'impression de bien la connaître ? De bien l'avoir connue ?

— Non. J'ai découvert une lettre d'elle dans les affaires de ma mère. Vous saviez qu'elle avait été malade ?

— Votre mère ?

— Telma.

— Oui, je l'ai appris en retraçant l'emploi du temps de sa dernière année.

— Vous avez fait ça ?

— Bien sûr. Vous savez, tenter de retrouver quelqu'un qui a disparu, c'est tirer sur tous les fils possibles. On a parfois cherché une aiguille dans une botte de foin, mais on n'a jamais reculé. On a même contacté le fabricant du cadenas.

— C'est-à-dire ?

— Le cadenas qui fermait la porte au fond du jardin. Il a été cisaillé pour permettre à Telma de sortir. Et remplacé par un autre, le même. Vos parents s'en sont rendu compte quand ils ont voulu l'ouvrir, leur clé ne fonctionnait pas. On a contacté le fabricant, on a tenté de savoir où le nouveau avait été acheté… Impossible à tracer, trop grosse production.

— Et donc, qu'est-ce qu'elle a eu, Telma ?

— Une leucémie.

— Une leucémie ? Le cancer du sang ?

— Oui. Votre petite sœur a vécu cette grande épreuve, dans un temps très court.

— C'est-à-dire ?

— Elle a bénéficié d'une greffe de moelle osseuse en un temps record.

Je me lève, je marche en rond dans la pièce remplie de bouquins. Une leucémie. Une greffe. Pendant que je faisais du canoë dans les gorges en trouvant la vie nulle, croyant ma sœur en train de se faire enlever l'appendice, elle luttait contre un cancer du sang ?

Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

— On a sans doute voulu vous préserver, avance M. Philippe.

— Pourquoi elle ne m'en a jamais parlé ?

— Peut-être qu'elle-même n'était pas au courant de ce qu'elle avait ? Tous les cas de figure sont possibles, vous savez.

Je ne réponds pas.

C'était nul, les gorges du Verdon, c'était chiant. Et c'était tellement long ! Partir en colo deux mois, c'était n'importe quoi. Je dis à Telma :

— La prochaine fois que tu te fais enlever l'appendice, je viens avec toi.

Elle rigole. Elle va répondre mais ma mère lui coupe la chique de la pièce voisine :

— Il n'y aura pas de prochaine fois !

Elle passe la tête dans le salon.

— D'ailleurs, Telma, tu as pris tes bonbons ?

Telma fait la moue, elle croyait passer au travers cette fois-là mais c'est loupé.

— J'ai pas envie, elle maugrée. C'est pas des bonbons.

— Tss, tss, tss ! Allez.

Moi aussi je veux qu'elle les prenne. Je veux surtout ne jamais repartir en colo seul. Je me lève, je viens d'avoir une idée.

— Je les prends avec toi, si tu veux ?

Ma mère coupe court. Alors je regarde Telma gober les pilules en lui disant qu'elle y est presque.

Ma mère annonce que dimanche elle nous fera des crêpes. On sort jouer dans le jardin.

L'histoire des bonbons est déjà loin derrière.

Des bonbons.

Des pilules antirejet.

Son traitement contre le cancer.

Ma tasse est vide, je la repose sur le plateau.

— Elle était soignée où ?

— À l'hôpital de la ville voisine. C'est un grand centre de lutte contre le cancer, vous savez. À l'époque elle était soignée par l'équipe du Pr Cerqueira, il est parti peu de temps après.

— Vous avez dit comment ?

— Cerqueira. C'est un grand professeur. Enfin, il n'a pas été aussi grand lorsqu'il a soigné ma mère. Il est toujours dans le secteur, mais plus dans le même hôpital.

— Joseph ?

— Je crois, oui.

Je bondis de mon siège, je prends le chemin de la porte. Il se lève, tente de me suivre.

— Luca, que faites-vous ? Qu'y a-t-il ?

Je sors sans répondre, son regard posé sur moi quand je traverse son jardinet.

Cerqueira.

Signore Joseph Cerqueira. On le cherche partout depuis que sa maison a flambé.

Pr Joseph Cerqueira.

C'est à lui que mes parents ont vendu la maison de Milan.

Encore en activité, oui, dans un autre hôpital pas loin d'ici. La cinquantaine, sérieux dans sa blouse, propre comme un docteur. Je le regarde sur l'écran de mon portable depuis plusieurs minutes. Je ne trouve rien qui m'aiguille. Il me faut aller le voir.

Arrivé sur place, je me rends compte de ma bêtise : l'hôpital fait des dizaines de milliers de mètres carrés, il comporte probablement plus de quarante entrées différentes.

Le croiser sur le parking relèverait du miracle.

Autour de moi, des voitures cherchant une place, elles passent au pas. Dans chacune d'elles, des gens anxieux venus rendre visite à un proche. Dans cet immense bâtiment gris, l'élite de la science et tous les espoirs du monde. Parmi eux, Cerqueira, dont je donne le nom à l'accueil.

La secrétaire relève les yeux et me demande d'un ton mécanique :

— Vous avez rendez-vous ?

— Non. Il a soigné ma sœur il y a longtemps et je voulais lui dire merci.

Sa froideur disparaît d'un coup, elle m'envoie un sourire ému.

Un type d'une maigreur affolante passe près de moi. Il n'a plus un cheveu, plus non plus de sourcils, il est sans âge.

— Vous pourriez lui écrire une lettre, me suggère-t-elle. Vous savez, les médecins aiment beaucoup recevoir des lettres de remerciements comme ça. Mais c'est rare. Les gens préfèrent oublier.

— Je préférerais le voir.

— Je comprends. Ils sont très occupés, vous savez.

Elle est embarrassée d'avoir à me répondre ça. Elle pousse son siège à roulettes en arrière.

— Bon, attendez.

Elle se lève et passe la tête dans l'encadrement d'une porte. Je n'entends pas les mots qu'elle prononce, ni ceux qu'on lui répond. Après un bref échange, elle entre en entier dans le bureau, puis la porte se ferme. Lorsqu'elle se rouvre, c'est un autre visage qui se glisse à l'extérieur pour, j'imagine, discrètement m'observer. C'est raté, nos yeux sont attirés comme des aimants. Une autre dame sort alors du bureau, suivie de près par la jeune femme à laquelle j'ai eu affaire.

— Bonjour, me dit-elle. Bon, il est pas là.

— Le Dr Cerqueira ?

— Ma collègue, elle m'a dit, c'est vrai que ça lui ferait plaisir, mais c'est pas possible parce qu'il a pris huit jours.

Je vais leur demander quel jour il revient, mais elle me tourne déjà le dos, prête à regagner son bureau. Elle ajoute, à destination de sa collègue :

— Il doit s'occuper de sa maison, une maison en Italie, il y a eu un incendie. Tout en ruine. Et deux jours après, sa fille s'est fait agresser dans Paris, on a tué son chien quasi sous ses yeux. Alors tu vois.

La jeune s'étrangle :

— Hein ?

— À coups de pierre, il paraît. C'était son seul ami, elle est autiste, alors t'imagines.

Mes jambes sont prises d'un tremblement impossible à maîtriser, je m'appuie des deux mains sur le comptoir d'accueil. L'autre dit que ouais, c'est bien horrible, alors huit jours c'est pas grand-chose.

La jeune :

— Monsieur, ça va ? Vous allez bien ?

Elle contourne l'accueil et se précipite vers moi, passe une main sous mon bras, me soutient.

Je murmure :

— Ça va, ça va aller.

— Vous êtes sûr ? Vous voulez un verre d'eau, vous asseoir ?

Les forces me reviennent, je lâche le comptoir. Elle se recule, m'évalue. Oui, ça va aller.

— Il reprend quand ? je demande tout bas.

C'est l'autre qui répond :

— Il revient après-demain. Je le sais, j'ai encore vérifié les plannings tout à l'heure !

— Dans deux jours… Il n'y a aucun moyen de le joindre avant ?

— Non. Ça s'appelle le droit au repos, appuie la dame.

La jeune ajoute, plus pédagogue :

— Il coupe son portable et sa boîte mail quand il part. Sinon ça ne s'arrête jamais.

Je m'éloigne.

Deux jours. La leucémie, la maison, le chien.

Tout me ramène à Cerqueira.

Pourquoi ?

Je rejoins l'appartement de ma mère. Dans ma tête, les paroles de la dame tournent en boucle. Deux jours avant de pouvoir joindre Cerqueira. Je n'ai rien mangé de la journée mais j'ai pas faim. La

façade d'une sandwicherie, les mecs en discussion devant, deux sur un scooter, un autre debout qui fume. Je les contourne et entre, prends un sandwich sans conviction.

Je le mange sans appétit sur la table de la cuisine.

Puis je veux envoyer un message à Liv mais elle ne le lira qu'une fois couchée alors je ressors la petite carte du Black Diamond. Appeler, lui faire une surprise. Je compose le numéro. Après plusieurs sonneries, ça décroche sur un brouhaha d'enfer, la musique, des cris, les rires.

— Bonsoir ! Je voudrais parler à Liv !

— Quoi ?

Le mec me dit ça et part dans un rire pas maîtrisé du tout.

— Liv ! je dis. La glass-collector !

Il ne fait que se marrer. Je m'énerve :

— Passe-moi le patron !

À l'autre bout, ça hurle :

— C'est moi, le patron !

Et ça coupe. Putain, c'est un client qui a tendu le bras vers le combiné sans que personne ne le voie. Rien d'autre à faire que maudire ce type, et envoyer un message à Liv :

Envie de te voir. Envie de toi.

Puis allumer la télé pour tenter de penser à autre chose sans y parvenir, alors prendre un livre, lire deux pages sans rien en retenir, et tourner en rond dans les draps jusqu'à ce que les mots de la deuxième lettre me reviennent :

Pour sauver ta sœur, il va falloir assassiner quelqu'un.

À toi de trouver qui.

Et à toi de le tuer.

Cerqueira.

J'ouvre grand les yeux.

Pourquoi Cerqueira ?

J'interromps d'un coup ma réflexion, aux aguets. Un frôlement sous la porte de l'appartement. Le son d'une enveloppe qui râpe sur le sol.

Putain, le mec est là.

JOUR
15

Sur la pointe des pieds, je cours vers la porte d'entrée, j'attrape la poignée et j'ouvre d'un geste vif. Sur le paillasson, M. Philippe, saisi d'effroi. Je le chope au col et l'entraîne à l'intérieur. Il résiste :

— Luca ! Lâchez-moi !

Mais il est docile et craintif. Je le pousse, je referme. Il balbutie :

— Je voulais simplement vous rendre service, Luca !

— Me rendre service par rapport à quoi ?

— J'ai retrouvé son adresse, alors je vous l'ai transmise !

— De quoi vous parlez ?

— Vous ne pouvez pas savoir puisque vous n'avez pas ouvert l'enveloppe, il répond avec une pointe d'agacement.

— Pas celle-là, non. Mais toutes les autres, oui. Toutes celles que vous glissez sous ma porte depuis deux semaines. Je sais que vous n'êtes pas tout seul, d'ailleurs, il y a un jeune mec avec vous, je l'ai même coursé dans le métro à Londres !

Il reprend corps sous mes yeux, de moins en moins craintif.

— Luca, lâchez-moi. Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Hier non plus, je n'ai pas compris votre attitude.

— Où est Telma ?

— Je n'en sais rien.

Je le reprends au col, je m'apprête à le frapper.

— Elle est où ?

Cette fois il ne se défend pas, et sa désinvolture me trouble. Il est totalement désemparé. Je le lâche. Sans le quitter des yeux, je me baisse et saisis l'enveloppe.

— Mais enfin, Luca, que se passe-t-il ? il demande avec une réelle inquiétude.

J'ouvre l'enveloppe, en sors un papier différent de celui sur lequel on m'écrit d'habitude. L'écriture non plus n'est pas la même.

L'enveloppe est différente.

Joseph Cerqueira
3, chemin des Cybelle
Vrainville

— Luca, de quoi parliez-vous ? Quelles lettres ? Quel jeune homme dans le métro de Londres ? Que vous arrive-t-il ?

Ce type, ses manières, et puis cette enveloppe à 5 heures du matin. On est à deux mètres l'un de l'autre, au milieu du séjour de ma mère. Tout est silencieux dans l'immeuble, il fait encore nuit derrière les vitres. Je le soupçonne sans savoir de quoi.

— Et vous venez me voir à 5 heures du matin ?

— Je dors très peu, vous savez. Enfin non, vous ne savez pas.

Il a lâché ça gravement et j'ignore s'il est sincère ou bien s'il cherche à laisser planer le mystère. Je ne réponds rien.

Je m'en fous.

Il part peu après en me laissant son numéro sur la table. Il me dit qu'il est désolé, qu'il veut m'aider, que je peux lui demander n'importe quoi. Moi aussi je m'excuse de l'avoir malmené comme ça.

Je ne suis pas complètement sincère.

Je reprends le papier qu'il m'a laissé et je trouve le numéro de téléphone fixe de Cerqueira sur Internet. Je le compose sur mon portable, mais je raccroche avant la fin de la première sonnerie. Il est 6 heures du mat'.

Prendre une douche, aller boire un café au bar du bout de la rue, entendre deux types au comptoir comparer leurs salaires et leurs emplois du temps, peser le pour et le contre. Reprendre un café en regardant dehors les gens partir au travail, certains plus pressés que d'autres. Une fille qui boit une bière. Je l'observe en douce. Elle bâille.

Elle sort du bar et le patron lui dit « dors bien ».

— Elle conduit le bus de nuit, il me dit après qu'elle est partie. Elle en voit de toutes les couleurs. Elle vient boire un demi quand elle quitte, et puis après elle va se coucher. Y a des vies comme ça.

Il s'éloigne vers un nouveau client, un type manifestement pressé qui se lisse le costume en lui commandant un sauvignon.

Il y a des vies comme ça, oui.

Je paye mes deux cafés, je prends mon temps pour sortir.

Il fait grand jour, il est 8 heures.

À quelle heure se lève un docteur en vacances ? Je ressors mon portable et rappelle Cerqueira. Je raccroche après dix sonneries. Peut-être qu'il n'a même pas de téléphone fixe, les gens n'ont plus que des portables.

Il faut que j'aille le voir. Aucune idée de l'endroit où il se trouve mais je ne peux rien faire d'autre, je dois aller là-bas. Vrainville est à une heure de route.

Je n'ai pas de voiture, pas non plus les moyens de prendre un taxi.

Mais j'ai M. Philippe à qui je peux tout demander, il me l'a dit tout à l'heure.

Il ouvre de grands yeux quand il me découvre sur son seuil, qui plus est pour lui demander pareille chose.

— Luca, je n'ai plus de voiture depuis quarante ans.

Je vais faire demi-tour mais il me retient :

— L'autre membre du comité de recherche pourrait nous emmener. Ne bougez pas, je l'appelle tout de suite.

Il s'appelle Martial, un vieux comme M. Philippe. Il doit faire un mètre soixante-cinq, un petit gabarit vif, et des yeux clairs qui t'auscultent. Des cheveux blancs dépassent de sa casquette à carreaux.

À eux deux, ils forment le comité que j'ai vu en photo sur Facebook. M. Philippe est à l'arrière, au centre de la banquette, la tête entre nos deux sièges. Martial conduit sèchement, à l'affût de tout ce qui pourrait surgir sous nos roues.

— Philippe m'a dit que tu voulais remercier le docteur d'avoir soigné ta sœur ?

Il n'y croit pas trop, je le sens. Petit silence, que rompt M. Philippe :

— C'est un grand professeur.

Le nouveau silence qui s'installe a quelque chose de lourd. Je m'y sens mal à l'aise, coincé près de ces deux hommes que je ne connais

pas, que le mystère entourant la disparition de ma sœur a réunis, et qui se doutent que je ne leur dis pas tout.

— Pourquoi vous cherchez Telma ? je demande au chauffeur.

— Il y a des gens qui disparaissent tous les jours sans qu'on n'y comprenne rien. Je n'arrive pas à m'y faire.

Il sourit comme un enfant devant un spectacle de magie, puis il s'esclaffe :

— Je crois que j'ai peur de disparaître aussi, en fait ! Pfuitt ! Tout d'un coup, plus personne. Je me demande bien si on me chercherait, tiens.

— Bien sûr qu'on te chercherait, intervient son pote à l'arrière.

— Et puis je suis un grand curieux, moi. Ça a toujours été. J'en ai même fait mon métier.

— Détective ?

Il sursaute :

— Ah non, ça, j'aurais détesté ! Entendre pleurer les cocus tous les jours, non merci. Non, j'ai été journaliste. Note que dans les pages politiques, j'ai vu pas mal de cocus quand même !

— Martial a été rédacteur en chef de grands quotidiens, précise M. Philippe.

— Ouais, bref, j'ai fait mon métier du mieux que je pouvais, quoi.

On traverse la campagne depuis plusieurs kilomètres. Je connais le secteur.

On a fait des battues par ici.

On en a fait partout.

Je ne sais pas combien on est, plusieurs dizaines.

Les gendarmes quadrillent la zone sur de grandes cartes. Ce sont eux qui décident où aller.

J'avance dans l'herbe humide. Ma mère ne me lâche pas d'une semelle.

On appelle Telma.

Cela fait des jours qu'elle a disparu.

Quand je regarde autour de moi, je vois bien qu'il n'y a nulle part où se cacher mais on la cherche quand même. On fouille les carrés d'herbe, les ronces, les haies.

À chaque fois que je crie son nom, je crois qu'elle va sortir d'un fourré, je pourrais presque la voir. Elle dit « j'arrive » en courant vers moi dans sa robe à soleils, et aussi « j'ai faim, on mange quoi ? ».

L'espoir dure quelques secondes, et puis la déception revient, et j'ai toujours l'impression qu'elle est plus forte que la fois d'avant, alors je me débats et je crie une nouvelle fois :

— TELMA !

Ma mère serre ma main comme si j'allais tomber. Le bruit de nos bottes dans l'herbe, nos respirations, nos râles, nos larmes, et le silence qui revient toujours.

— TELMA !!!

Quand on rentre le soir, mon père va de pièce en pièce, la mine défaite.

Pour voir si tout va bien, il dit. Il espère qu'un miracle ait eu lieu, que Telma soit là, qu'on nous l'ait ramenée.

Ma mère s'affaire, elle me dit d'aller me laver.

On se couchera tôt, il y a l'école demain. On parle peu.

La maison est trop grande et la vie, bien trop vide.

— À votre avis, pourquoi mes parents ne m'ont jamais dit que Telma avait été malade ?

Martial et M. Philippe font la moue. C'est Martial qui parle :

— On a tous un rapport différent à la maladie… Et aux drames en général. Il y a des gens qui parlent. Et puis il y en a qui se taisent. Il y en a aussi qui deviennent fous.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est en quoi la maladie de ma sœur est liée à sa disparition. Il y a un lien, mais lequel ?

Le type à côté de moi tourne doucement la tête, intrigué.

— Pourquoi il y aurait un lien ?

Impossible de lui en dire davantage, hors de question de prendre ce risque. Le retrouver pendu demain, ou bien l'autre à l'arrière noyé dans sa baignoire. Je me tais. Ils m'observent en espérant une réponse qui ne vient pas, sans rien deviner des images qui saturent mon esprit.

— On a envisagé tellement de choses, reprend le chauffeur. L'enlèvement, c'est souvent familial, mais là, y avait pas de famille. Ça réduisait tout de suite le champ. Après, il y a les trafics d'enfants, ça,

on a creusé. Mais on n'a rien trouvé, et puis il y en a eu aucun autre dans le secteur. Un peu maigre pour parler de trafic, tu vois.

— La rançon, dit M. Philippe quand il parvient à en placer une.

— Ouais, voilà, la rançon. Mais là, aucune demande, donc chou blanc. Après, il y a des sectes, des machins…

— Des fous, glisse M. Philippe, les yeux dans le vague.

— La vengeance, j'ajoute.

Aucun des deux ne relève. Le chauffeur soupire, il fait un mouvement imprécis de la main, puis serre le volant plus fermement. Ils se regardent via le rétroviseur central, et Martial revient à la route.

Aux abords du lotissement où vivent Cerqueira et sa famille, je redouble d'attention. C'est une zone boisée, où les maisons sont distantes d'une trentaine de mètres les unes des autres. Ça respire les rapports de bon voisinage et les discussions posées. Martial roule au pas tout en scrutant son GPS. On finit par s'arrêter devant l'adresse indiquée.

Étrange.

L'impression d'être déjà venu par là me revient, mais ça n'était pas lors d'une battue, c'est autre chose. À la télé ? Dans un journal ?

Avec ses colombages rouges et son toit d'ardoises compliqué, cette maison m'est familière, et pourtant je ne la connais pas.

— C'est un beau métier, chirurgien, murmure Martial en admirant la bâtisse.

Je sors mon téléphone et rappelle Cerqueira. Je scrute chacune des fenêtres dans l'espoir que l'une d'elles s'allume à travers les persiennes. De l'autre main, je me détache et ouvre ma portière.

— On t'attend là, me murmure Martial.

Les sonneries s'enchaînent. Je m'approche de l'entrée, colle mon oreille à la porte. Je n'entends rien. Je réitère sur le côté, m'approchant des larges baies vitrées obturées, sans plus de succès. Je finis par raccrocher, puis presse la sonnette.

Un carillon retentit de l'autre côté de la paroi.

Je me recule, j'attends.

Rien ne bouge.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Je me tourne. Un homme à sa fenêtre, dans la maison d'en face.

— Ils sont pas là, il prévient.

— Ils sont où ?

Son visage se ferme.

— Vous savez quand ils reviennent ?

Il fait non de la tête, et il se reprend aussitôt comme s'il venait de dire une grosse bêtise, et m'avertit :

— Il y a des caméras à l'entrée du lotissement.

— Ah. Et alors ?

— Non, je vous prévenais simplement.

— Vous nous prenez pour des cambrioleurs ? demande Martial qui a baissé sa vitre.

Le type lève les mains pour signifier qu'il n'a pas dit ça, puis clôt la discussion.

— Bonne journée, il dit en refermant sa fenêtre.

— Attendez !

Martial, encore. Le type :

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il faut faire dans la vie pour habiter une maison ici ?

— Déjà, il faut travailler. Ensuite, il faut avoir la chance qu'il y en ait une à vendre. C'est pas souvent.

— La chance, moi j'en ai. C'est l'argent, qui me manque ! Pourtant, j'ai travaillé !

Le type hausse les épaules.

— Ben vous n'avez qu'à jouer au Loto, puisque vous avez de la chance.

Fin du dialogue.

Je remonte à bord et Martial m'accueille en désignant du pouce le type qui nous observe sans doute encore à travers ses rideaux :

— C'est un sacré connard, celui-là, hein ?

Il démarre et me fait un clin d'œil mais je ne réagis pas car je viens de percuter : la maison de Cerqueira, je l'ai sous les yeux depuis quinze jours.

C'est celle qui est dans la chambre que j'occupais à Londres, dans un petit cadre au mur.

Sur la route du retour, ils me parlent à nouveau du mystère qu'on a retourné cent fois dans nos têtes, une enfant qui s'évapore sans

qu'on n'ait rien vu ni entendu.

Je sais tout ça par cœur, et pourtant je suis suspendu à leurs deux bouches, à l'affût de la moindre info.

— On est allés toquer à toutes les portes, tu sais, me raconte Martial. J'ai même des photos du jardin prises de chacune des fenêtres. On connaît tous les angles de vue, tous les recoins. Personne n'était là au moment de votre partie de cache-cache. Enfin si, la dame du troisième, mais elle n'était pas à sa fenêtre à ce moment-là. Elle devait être en train de pisser, c'est vraiment pas de bol.

Le ciel est bas sur les champs, la voiture file et cette photo de la maison dans ma chambre à Londres m'obsède. Il faut absolument que je trouve Cerqueira, que je comprenne son rapport avec la disparition de Telma.

— Et Cerqueira, vous le connaissez ? je demande. Vous avez des renseignements sur lui ?

— Il serait en rapport avec la disparition de ta sœur, tu veux dire ?

— J'en sais rien ! Mais vous m'avez dit que vous aviez cherché dans toutes les directions, alors pourquoi pas celle-là ?

— On était allés le voir, oui, précise Martial. Bien sûr. Mais il ne nous avait rien appris. Il s'était même un peu agacé qu'on vienne le questionner là-dessus. T'étais pas là, Philippe, ce jour-là, mais je t'avais raconté. Le *grand professeur* avait du travail !

Le grand professeur qui sauve ma sœur et dont on affiche la demeure dans ma chambre à l'auberge de jeunesse. Qui achète la maison où on passe nos étés. À laquelle on me demande de foutre le feu. Dont je tue le chien.

Évidemment que tout se recoupe, mais quoi, qu'est-ce que ça veut dire ?

Ma mère est toujours dans le coma.

L'infirmière m'explique qu'on observe fréquemment une dépression du système nerveux central ainsi que du système respiratoire en cas d'empoisonnement. L'avalanche de ces termes est toujours aussi rude à assimiler mais je m'en remets à elle, je la crois de toutes mes forces.

— Je peux la voir ?

— Oui. Venez. Vous savez, ça fait du bien aux malades d'entendre la voix des proches. On a déjà assisté à des miracles.

On arrive dans sa chambre et je m'étonne que l'infirmière ne marche pas sur la pointe des pieds ni ne chuchote, mais ma mère ne dort pas, non.

Elle est dans le coma.

— Je vous laisse.

Une fois seul face à ma mère, je lui dis bonjour.

Et me mets aussitôt, doucement, à pleurer. Je balbutie :

— Maman… je sais qu'il y a des secrets, maman… Des secrets tellement lourds qu'il y a même peut-être eu des morts… Je ne t'en veux pas de ne pas m'avoir tout dit. Tu m'entends ? Tu vas vivre, hein ? Tu es solide, tu sais, je le sais, moi. Je sais bien que tu ne voulais pas mourir.

Je pleure de plus en plus fort et ça fait un bien fou. Je me vide :

— Telma vit encore, maman. Il faut que tu vives, il faut que tu tiennes, on va la retrouver.

Ma mère respire de façon régulière. Elle est immobile, cloîtrée dans son corps, et je la supplie de ne pas mourir.

— J'ai besoin de toi. Maman. J'ai besoin de toi.

Combien de temps je reste comme ça, penché sur elle, sa main dans la mienne ? Je ne sais pas. J'attends un miracle, ouais.

Quand je sors de la chambre, je suis lessivé comme si j'avais traversé la Manche à la nage. Je lui promets de revenir demain, et me retrouve à l'air libre en ayant l'impression de sortir d'une hibernation.

Un message de Liv m'arrive à ce moment précis. Une photo du haut de son cou, une épaule, sa bouche qui sourit, ainsi que ces quelques mots :

> Ça ne se voit pas mais je suis toute nue sur cette photo.

Je souris tout seul comme un con, et le message disparaît.

De retour à l'appartement, j'entreprends de fouiller les placards, les recoins, les tiroirs.

Dans la cuisine, derrière de vieux appareils électroménagers dans leurs emballages d'origine, je trouve un téléphone portable que je reconnais. Il me fait l'effet d'un parfum qui revient du passé, celui d'une institutrice ou d'un premier baiser. J'essaie de l'allumer, sans succès.

Plus de batterie, sans doute. Le portable de mon père. Je crois que la marque n'existe plus. Je cherche un chargeur parmi des couteaux sans manche, un économe rouillé, un tire-bouchon fragile, un couteau à huîtres encore sous blister.

Dans un autre tiroir, je découvre un tas de fils électriques, de prises et d'adaptateurs. J'y déniche le chargeur adéquat.

Je mets le portable sous tension. Après quelques instants, l'écran noir s'illumine.

Je l'allume.

Une vibration dans ma paume.

Pas de code à renseigner, pas d'empreinte à reconnaître, pas de pupilles à scruter. Le portable de mon père s'offre tout entier. D'un doigt, j'accède au répertoire. Des numéros par centaines, tous affublés d'un renseignement supplémentaire – le nom d'un employeur, un marché spécifique, parfois une préférence culinaire ou un détail physique. Certains contacts sont des pseudonymes, Flip Marlou, Heinz Beanz et Tasma Lettres…

Christine Lebeau se trouve-t-elle derrière un de ces pseudos bizarres ? Mon père avait-il des maîtresses ? La question ne m'a jamais effleuré, elle ne m'effraie pas non plus. Je crois que mes parents s'aimaient.

Même si les derniers SMS entre eux sont plutôt frais. Leur dernière année de vie commune, le mutisme dans lequel était entré mon père. Ils s'envoient des mots servant à régler leur quotidien. Acheter du pain, rentrer plus tard que prévu, aller me chercher à l'école. Parfois, mon père dit à ma mère qu'il l'aime. Ces déclarations semblent surgir de nulle part, comme quand il nous serrait soudain si fort qu'il nous faisait presque mal. Ma mère n'y répond jamais. Pourquoi ?

Ils parlent aussi parfois de moi, je me suis battu, je n'ai rien foutu, je me suis encore fait virer. Ma mère ne sait plus quoi faire. Mon père répond qu'il faut me faire confiance.

Nulle part il n'est question de Cerqueira.

En revanche, je trouve le fil de dialogue entre mon père et son frère. Tonino et lui se parlaient tous les jours, en plus de se voir au travail. Ils étaient continuellement reliés. Les messages qu'ils s'envoyaient étaient teintés d'humour, de connivence et de gaieté. Parfois un mot d'italien les ramenait à leur enfance.

Une ombre apparaît sur la fin, dans un langage que je ne parviens pas à décoder mais où perce un souci. Mon père :

Tu as repensé à ce que je t'ai dit ?

Oui. Ça je peux pas.

Tonino, je t'en supplie.

Je suis désolé, c'est impossible. On peut trouver autre chose, forcément.

C'est engagé comme ça.

C'est tout ce que j'ai.

Moi aussi, Tonino, c'est tout ce que j'ai.

Le dialogue entre eux s'arrête là. De quoi parlaient-ils ? Trois jours plus tard, tonton se plantait au volant de sa Lancia.

J'en suis là de mes fouilles et de mes questions qui s'empilent quand mon portable sonne. Je crois que c'est Liv mais non. Je décroche aussitôt.

— Tu dormais ?

Martial aussi est un couche-tard.

— Non, non. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai fait des recherches sur Cerqueira. Il a failli se faire radier de l'ordre des médecins deux fois. C'est un copain qui a été rédac' chef du *Quotidien du médecin* qui m'a donné l'info. Par contre, pas moyen de savoir pourquoi. Tu sais ce que c'est, ils se protègent entre eux. Mais quand même, on dirait que c'est un drôle de coco.

— Merci, Martial.

— Oh ben de rien, si ça peut te servir… Tu me diras ? Allez, bonne nuit. Bisous.

Je raccroche et ne peux m'empêcher de sourire, mais un bruit dans mon dos me glace d'un coup. Quelqu'un est en train de manipuler la serrure de l'entrée.

Je chope une chaise, la soulève par les pieds sur le côté.

Prêt à la fracasser sur celui qui pénètre à l'instant chez ma mère, et qui sursaute en me voyant :

— Luca ! ben qu'est-ce que tu fous avec cette chaise ?

La voisine de ma mère, Mme Lebrun, dans sa blouse à fleurs été comme hiver. Je pose la chaise, elle se marre.

— Je fais comme chez moi, tu sais bien !

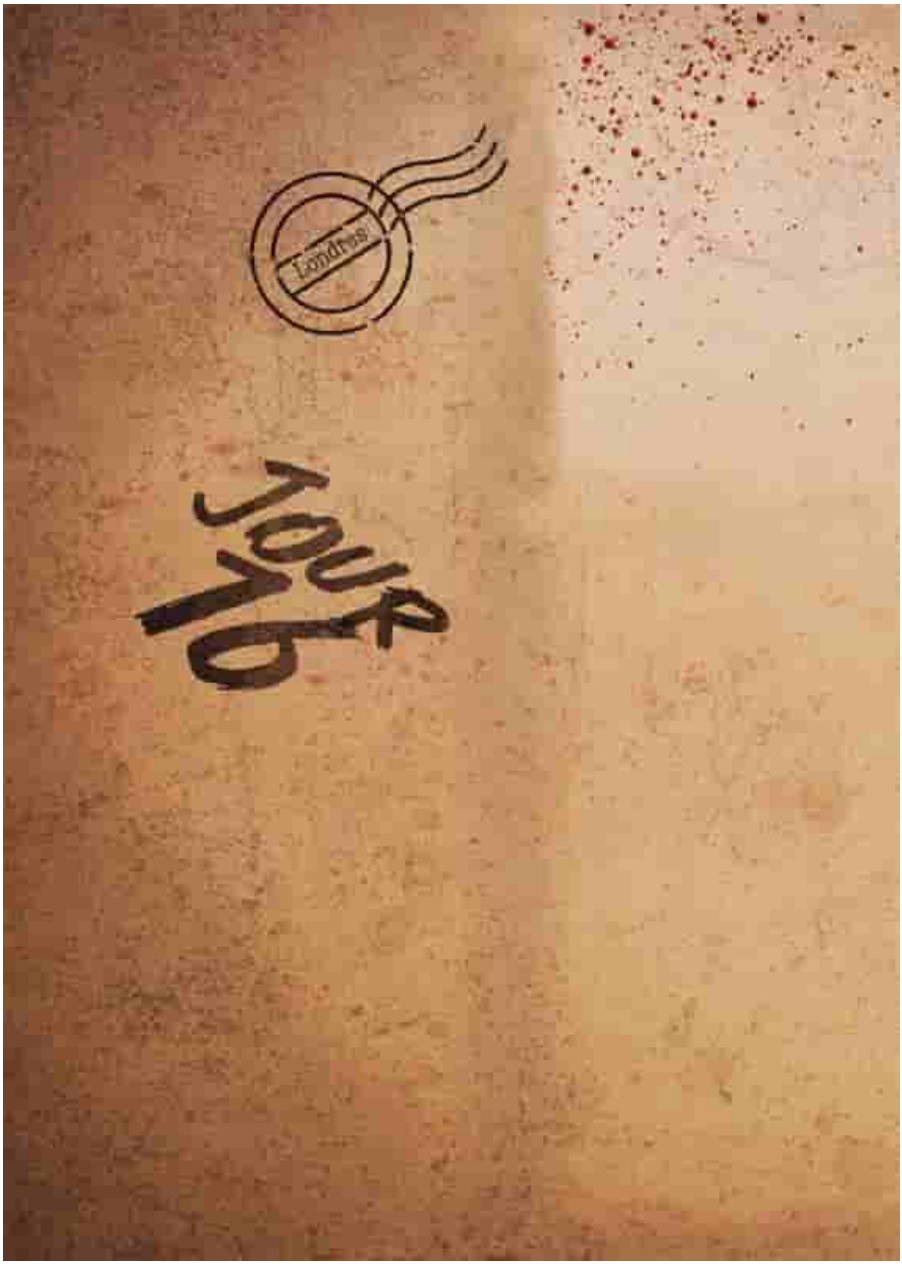
Elle a les clés de tous les appartements de l'étage. Elle m'a vu dix fois tout nu, en venant chercher du gros sel ou du produit à vitres. L'inverse ne s'est jamais produit, et j'aimerais autant que ça en reste là.

— Je venais te déposer ça, elle dit en plongeant la main sur la poche ventrale de sa blouse.

Elle en sort une enveloppe kraft qui m'arrache un frisson, et me la tend avec une moue perplexe.

— Le facteur a dû se gourer de boîte ce matin. De toute façon, la Poste, c'est devenu la merde, il y a plus que des intérimaires. Un jour ils sont facteurs, le lendemain ils emballent des saucisses à l'usine, alors tu parles. Bref. Tiens, c'est pour toi.

C'est posté de Londres.


Londres
JOUR 10

Te regarder courir dans tous les sens est un
spectacle ahurissant.

Tu te bouges enfin.
Tu me ferais rire si je ne te détestais pas.
Tu sèmes la désolation sur ton passage. Luca, te rends-tu compte de l'échec qu'est ta vie ?
Peut-être serait-il préférable d'arrêter là ?
Tu soupçonnes tout le monde, et tu détruis tout ce que tu touches.
Tu n'as pas su protéger Telma. Par ta faute, elle mourra bientôt.
Tu n'as pas su protéger ta mère.
Elle est à l'hôpital, entre la vie et la mort.
Tu ne dois pas vraiment aimer les hôpitaux, je me trompe ?
Les pires drames s'y jouent, les pires alliances y naissent.
Tu préfères jouir et rire, boire des snake-bites et baiser, te faire virer de l'unique boulot que tu aies trouvé dans ta vie, ne pas prendre la moindre nouvelle de ton collègue qui s'est fait percuter par ta faute, et poursuivre ta route sans regarder derrière.
À quoi tu sers ?
As-tu été utile à quelqu'un une fois dans ta vie ?
As-tu déjà aimé une personne sans lui faire de mal ?
Ta sœur, ta mère…
Qui sera la **suivante ?**

Un temps interminable avant que ça sonne.

Je prie pour qu'elle décroche.

— Liv ! Où es-tu ? C'est moi ! C'est Luca !

— Ho ! Salut !

— Tu es où ?

— Mais qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Liv, écoute-moi : tu es chez toi, là ?

— Oui. Il est 7 heures du mat', tu sais ?

— Tu restes chez toi, tu ne sors pas, OK ? Tu fermes ta porte à clé et tu m'attends.

— Tu sais bien qu'il faut que j'aille bosser.

Je l'entends sourire, alors j'insiste :

— Liv ! Vraiment. Ne sors pas, et attends-moi.

— Tu me fais peur, là. Je vais appeler la police, si c'est si dangereux.

— Non ! Fais pas ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'avais pas le droit de quitter Londres. Le gardien de mon immeuble est mort le jour de mon arrivée, et j'ai été interrogé. Les policiers m'ont interdit de quitter le territoire.

Elle ne répond pas. J'entends sa stupeur, ses craintes. Je la rassure du mieux que je peux :

— Liv, fais-moi confiance. J'arrive. Je te promets. Envoie-moi ton adresse. À tout à l'heure.

Je raccroche sans qu'elle ait répondu et me précipite sur mon sac. Je fourre mes affaires dedans, je boucle tout en trois minutes à peine.

Avant de sortir, je sursaute et me rue sur l'armoire de ma mère. J'en sors la liasse de papiers que j'ai survolée il y a trois jours et décide de l'emporter. Je referme à double tour et pars dans le couloir sous l'œil de Mme Lebrun, qui sort ses poubelles dans sa blouse à fleurs.

Dans la rue, je vois au loin le bus approcher, je cours à toutes jambes vers l'arrêt, réalise que je n'ai plus de pass depuis un bail, pénètre quand même à l'intérieur quand s'ouvre la porte en accordéon, et lance un regard suppliant à la conductrice. C'est la

femme de l'autre fois, celle qui boit une bière au bar avant d'aller dormir.

Elle me répond par un signe du menton en me désignant les sièges.

Au fond du car, un unique passager.

On tressaille lui et moi quand nos yeux se croisent : M. Philippe.

Qu'est-ce qu'il fout là ? Il se contracte à mesure que je progresse vers lui.

Il tente de m'amadouer par un sourire :

— Vous êtes bien matinal, il me dit.

— Vous aussi.

— Je dors très peu, vous savez…

Je reste debout sans répondre. En même temps que je le dévisage, ses paroles me reviennent à propos de Cerqueira. *C'est un grand professeur. Enfin, il n'a pas été aussi grand lorsqu'il a soigné ma mère*, il a ajouté.

Sur le coup je n'ai pas relevé. Mais à présent que lui et moi sommes face à face, ses paroles résonnent.

— Vous étiez proche de votre mère ?

— Très. Nous vivions ensemble.

— Qu'est-ce qu'elle a eu ?

— Un cancer de la vessie.

— C'était quand ?

Il marque un temps avant de répondre :

— Il y a dix ans.

Ses paroles, son regard, tout me percute. Je m'agrippe au dossier d'un siège car on amorce un virage.

Lui ne me quitte pas des yeux.

— Et le Pr Cerqueira a bien soigné ma sœur, mais il n'a pas sauvé votre mère, et ça vous a bouleversé.

Hier, dans la voiture, j'ai parlé de vengeance comme possible raison de l'enlèvement de Telma. Aucun des deux n'a réagi, et pour cause. On bifurque à droite et nous voici dans sa rue, il s'apprête à se lever, sortir au prochain arrêt.

Je me rapproche de la porte aussi.

— Vous descendez ici ? il s'étonne.

Ouais, je descends ici.

Je descends ici parce que je viens de comprendre.

Je lui fais une clé de bras aussitôt après avoir franchi le seuil.

— Arrêtez, voyons, Luca, vous me faites mal !

— Ta gueule ! Où est Telma ? Ta mère qui meurt, ça t'a rendu fou, Telma qui guérit, ça t'a rendu dingue. Tu l'as enlevée pour te venger et pour remplir ta vie de merde. Elle est où ?

Je le sens se relâcher tout d'un coup sous mon bras. Il s'est évanoui ?

Je desserre la pression, je l'observe, non, il va bien. Juste il se fout de ce que je viens de lui dire, il laisse tomber.

Je le libère, le regarde. Il soupire. Il se fout de ce que je viens de dire, et moi je ne comprends rien à son comportement. Puis il me lance comme un reproche :

— Depuis le départ, vous vous demandez pourquoi je fais tout cela, je le vois bien. Vous me prenez pour un dingue, un vicelard, je ne sais pas pourquoi mais je sens bien que je vous dérange. Vous croyez que Telma est ici, vous vous croyez dans un film ? Eh bien, allez-y, fouillez !

Il est face à moi, campé sur ses deux jambes, et rempli de colère.

— J'essaie seulement de me racheter, il plaide en soutenant mon regard. Je n'ai pas toujours été enseignant, et seul, et patient. Je n'ai pas toujours eu cette « vie de merde » dont vous venez de parler. C'est d'ailleurs une vie comme une autre, Luca. C'est en tout cas la mienne, et je vous souhaite de trouver la vôtre. Bref : je n'ai pas toujours été l'homme que vous avez en face de vous. J'ai même été tout l'inverse. Je sais que c'est difficile à croire, mais j'étais un sale type. Vous pouvez hausser les épaules. Je n'ai pas fait d'études, je me bagarrais souvent, je buvais beaucoup… Je roulais trop vite. Un dimanche matin, j'ai renversé deux personnes à vélo. Je n'avais pas dormi. Une route de campagne… Un homme et une femme qui partaient en balade. Je les ai percutés de plein fouet. J'ai pris la fuite. À l'arrière du vélo de la dame, il y avait un bébé dans un siège. Il n'a pas survécu.

Je le dévisage. Il reprend une goulée d'air.

— J'ai fait six ans de prison. Là-bas, j'ai appris la philosophie, l'histoire. Je suis ressorti diplômé et, au terme d'un véritable parcours du combattant, je suis parvenu à devenir professeur de français. J'ai

dû faire mes preuves plus que n'importe lequel de mes collègues. Je n'ai plus jamais conduit, ni bu un verre d'alcool. Je dors mal… Quand votre sœur a disparu, j'ai vu l'occasion de racheter ma faute. Il n'y a pas de quelconque rapport avec la mort de ma mère. Je ne suis ni un pervers ni un fou, Luca. Je ne suis qu'un homme qui a brisé plusieurs vies, dont la sienne, et qui, depuis, fait ce qu'il peut pour se racheter.

L'Eurostar quitte la gare, et le voyage s'annonce tourmenté. Les idées s'entrechoquent, les paroles de M. Philippe tournent dans ma tête et se mélangent aux mots de la lettre. Je me raccroche au concret, au réel, à Liv. Je ne tiens pas en place. Une notification, je déverrouille mon portable.

Surprise : Christine Lebeau vient de me répondre :

Bonjour. Vous pouvez m'appeler.

Puis vient son numéro. Je clique dessus. J'attends, fébrile, le portable collé à l'oreille. Ça répond après deux sonneries et sa voix me fait aussitôt frissonner : elle est en larmes au bout du fil.

— Allô…

— Allô ? Madame ? Madame, est-ce que ça va ?

— Non. Si, pardon. Enfin non mais je vous écoute, elle balbutie. Pardon.

— Vous… Vous êtes bien Christine Lebeau ?

— Non. Je suis sa fille.

— Ah. Je ne vais pas vous embêter longtemps, je suis dans un train. Je voudrais joindre votre mère parce que…

— Ma mère est morte.

Non.

— Pardon ?

— Elle est morte hier, elle bredouille. C'est pour ça que c'est moi qui réponds. On est en train de fouiller ses affaires, ses messages. On voudrait comprendre.

— Oui.

— Elle s'est pendue dans le garage.

Secousse.

Putain.

— Ça faisait longtemps que ça n'allait pas… Allô ? Vous êtes toujours là ? Vous vouliez lui parler ?

— Oui, je… Je me demandais si elle et mon père avaient eu une aventure… Une vieille histoire.

Le tunnel approche.

— Ma mère a eu beaucoup d'histoires, me dit la fille, et je l'entends sourire. Peut-être que votre père a fait partie de la liste. Elle a eu raison d'en profiter. Mais ça lui a aussi causé tellement de soucis. Elle fonçait tête baissée, elle a eu plusieurs fois l'impression de se faire avoir. Elle s'est même vengée, parfois. Elle a perdu beaucoup de temps et d'énergie dans des relations bancales.

— Peut-être qu'ils étaient collègues ? Qu'est-ce qu'elle faisait dans la vie ?

— Elle était fleuriste depuis environ dix ans. Elle s'était reconvertie après son burn-out.

— Ça va bientôt couper, je préviens. Qu'est-ce qu'elle faisait avant ça ?

— Elle était infirmière. Elle travaillait avec le Pr Cerqueira.

Secousse encore.

Ça coupe.

— Allô ? Allô ?!

Cerqueira.

Suicide hier.

Je me redresse, je pivote et scrute chacun des visages de ma place.

Voyage houleux, ouais.

Je me rassois.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Infirmière.

Je fais ça plusieurs fois, je me lève même pour inspecter les gens de près, je fais ça le plus discrètement possible mais mon comportement trouble certains voyageurs, craintifs quand nos regards se croisent.

Trois contrôleurs finissent par venir me voir, ils contrôlent mon billet, me demandent si tout va bien, si j'ai besoin de quelque chose. Je ne dis pas tout, j'avoue mon anxiété, je raconte que ma mère va

mal.

C'est Cerqueira qui détient la clé. Il revient dans deux jours. Quarante-huit heures avant de pouvoir lui parler. Je ne tiens pas en place. Je roule vers Londres. Je fais n'importe quoi.

S'il arrive quelque chose à Liv, je ne m'en remettrai pas.

Je tape un message à Joe :

> Je suis dans le train, je repars à Londres.

Il m'appelle aussitôt, ça passe, il gueule :

— Non mais mec, tu me dis que tu repars, je savais même pas que t'étais là ! T'étais où, tu fais quoi ?

Je fais n'importe quoi. Ça coupe.

Putain de tunnel.

Dans Londres, je cours parmi les voyageurs et les piétons, les vélos, les taxis. C'est l'effervescence autour de la gare, sur les avenues, partout. Je continue de me retourner pour voir qui me suit, pour choper le petit brun que j'ai coursé dans le métro l'autre jour, je crois le voir plusieurs fois mais non. Je ne réalise pas que je suis revenu en Angleterre. Je ne sais plus où je suis.

J'arrive dans la résidence de Liv, je cours dans l'escalier, m'arrête au troisième, trouve sa porte, je frappe.

Liv me répond d'une petite voix :

— Qui est-ce ?

— Liv, c'est moi ! C'est Luca !

La porte s'entrouvre et je vois son visage apparaître, qui s'illumine quand elle m'aperçoit. J'entre et referme, et la prends dans mes bras.

Le baiser qu'on échange est fougueux, mes nerfs lâchent en respirant dans son cou, si empressé qu'elle s'en amuse. Mes mains à plat dans son dos, mes bras qui l'enserrent et ses cheveux sur ma peau.

Elle ondule, me cherche, me prend. En quelques instants seulement, nous sommes déjà presque nus, sans même atteindre le lit. Il y en a deux, distants d'un mètre, coloc' dans dix mètres carrés. On

fait l'amour sur le sol, au centre de sa chambre, c'est bref, presque violent tant l'attente nous a semblé longue, et vertigineux.

Nos corps tremblent ensemble et restent encastrés longtemps.

Quand on reprend nos esprits, elle me souffle au creux de l'oreille :

— Je suis tellement heureuse de te voir.

— Moi aussi.

— Un mec bizarre est venu au pub hier. Il m'a dit : « Ton mec ne te regardera jamais comme moi je te regarde. » J'ai eu l'impression qu'il rentrait dans ma tête, ça m'a fait frissonner. Et il m'a dit : « À demain. »

— Il était comment ? Petit, brun, genre mon âge ?

— Oui, elle confirme en me dévisageant. Comment tu sais ? Tu le connais ?

Je me lève. Je dis :

— Il faut partir.

Elle me regarde m'habiller sans comprendre. J'insiste :

— Liv, il faut qu'on parte ! Je ne sais pas qui est ce mec, mais il est dangereux. Si ça se trouve, il n'est pas tout seul. Ils sont peut-être plusieurs.

— Mais de quoi tu parles ?

— Des lettres que je reçois. C'est pour ça que je suis revenu. Il faut qu'on se barre. Habille-toi. Prends ton sac. On va le semer. Je te promets.

Elle acquiesce et je vois bien qu'elle est perdue. J'ouvre déjà la porte. Je m'en veux tellement de l'avoir mêlée à ça. Moi et mes confidences, et sa vie en danger.

— On devrait peut-être aller voir la police.

— Liv, je te jure qu'on ne peut pas aller voir la police maintenant. J'ai fait des trucs très graves. Il faut d'abord se planquer. Sinon, le mec va s'en prendre à toi.

Je lui prends la main. Et on court vers l'escalier.

— Alors Luca, comment ça va ? Ce sourire, là, je le connais.

— Vous me connaissez trop !

— Ben c'est un peu mon métier, Luca, et puis on se voit depuis six ans,

donc oui, je te connais un petit peu. Et je vois que tu es content, et je vois aussi que tu es tendu.

Je jette un regard autour de moi. En six ans, le bureau de Sophie n'a pas changé. Peut-être qu'une nouvelle couleur au mur ou un remplacement du mobilier déboussoleraient certains patients. Quand je termine mon examen, je reviens à elle et je me lance :

— J'ai une nouvelle copine.

— D'accord, et vous vous entendez bien ?

— Oui.

— Mais ?

— …

— Luca, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sais pas.

Je détourne le regard et me perds dans le tableau derrière elle. Une forêt lumineuse et dense dans laquelle j'ai l'impression de trouver refuge. Les mots de Sophie me parviennent :

— Tu sais, les filles choisissent un garçon pour être bien avec lui.

— Je sais, mais…

— Je te l'ai déjà dit pour ta copine précédente, d'ailleurs.

— Oui.

— Les filles ne choisissent pas un garçon pour qu'il les protège. Fais-lui confiance, Luca. Moi, j'ai confiance en toi. Un jour, tu sauras faire confiance à une fille. Et ce sera magnifique.

Au sous-sol, Liv détache son vélo. Moi, il va falloir que j'en trouve un. Je les secoue les uns après les autres pour vérifier les antivols. Liv me regarde, effarée.

— Je suis obligé, je plaide. C'est rien, c'est un vélo.

J'en déniche un de libre, en état, les pneus gonflés. Liv s'installe sur le sien, et on part ensemble dans les rues de Londres. Si on n'était pas en train de fuir, cette fugue à deux serait le plus beau jour de ma vie. Je me tourne pour lui sourire mais au moment où je la vois, j'aperçois derrière une voiture qui nous fonce dessus.

— Attention !

Liv a un geste de panique, elle vacille et son vélo vient percuter le

trottoir, l'envoyant faire un vol plané parmi des passants qui s'écartent. Je pile et me rabats aussitôt. La voiture nous dépasse dans un bruit de pneus qui crissent.

— Ça va ?

— J'ai mal à l'épaule.

Ses yeux sont pleins de larmes. Je l'aide à se relever en prenant maintes précautions. Un groupe d'ados lui rend son vélo après que l'un d'eux a remis son guidon droit.

— C'était qui ? C'était lui, tu crois ?

— J'en sais rien.

Le chauffard a fait demi-tour, il revient vers nous. Cette fois il roule au pas, bloqué par un camion devant lui, ainsi que par un bus, en sens inverse, qui l'empêche de se déporter. On a quelques secondes durant lesquelles le mec est coincé. Seul, j'irais le sortir de sa bagnole et lui ferais manger ses dents. Mais je suis là pour sauver Liv, alors on appuie de toutes nos forces sur nos pédales, et on dégage.

Je ne distingue pas les chiffres sur sa plaque mais je vois bien leur forme. Pas une plaque anglaise, pas non plus française. Aucune idée de la provenance de la bagnole. On pédale comme des forcenés dans cette grande ligne droite en guettant derrière nous. La voiture est prise au piège de la circulation. On bifurque, on déboîte comme des balles. Vite recommencer plus loin, enchaîner les zigzags et semer l'autre. Alors qu'on vire à nouveau sur la gauche, on arrive sans le savoir dans ce qui va nous sauver : Brydges Place, la ruelle la plus étroite de la ville. Une ligne sinueuse de près de deux cents mètres, où il est parfois compliqué de se croiser.

Personne en face.

Personne derrière non plus.

Pour arriver de l'autre côté en voiture, celui qui nous poursuit va devoir faire un détour durant lequel il va se perdre.

On fend l'air frais, le passage est constamment à l'ombre, l'odeur est celle de l'humidité. Le son de la ville est différent aussi, lointain. Le bruit de nos vélos qui brinquebalent, de nos souffles rauques sous l'effort et la crainte. Quand on déboule de l'autre côté, on a l'impression de revenir à l'air libre.

Ne pas s'arrêter, virer encore et foncer tout droit, longtemps.

On arrive en lisière de Londres. On pédale depuis plus d'une heure, les cuisses me brûlent. Pas Liv, on dirait, qui ne montre pas le moindre

signe de fatigue.

On s'arrête, je sors ma gourde de mon sac et on boit à tour de rôle. On guette dans toutes les directions. Personne en vue, ni la voiture de tout à l'heure ni le mec du métro de l'autre jour.

Après encore plusieurs kilomètres comme ça, on est quasiment à la campagne, et l'apaisement nous gagne enfin.

Liv vient rouler à côté de moi, elle me lance un sourire.

— Tu m'embarques, toi.

Je réponds qu'elle aussi.

— La première fois que tu es venu au pub, je n'aurais pas dû te parler, elle dit.

— Tu regrettes ?

— Non mais… C'est pas facile d'être avec toi, quand même.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Après un silence, elle ajoute :

— Mais c'est trop bien.

Cette fille, c'est un soleil.

Je n'oublie ni ma sœur, ni ma mère, ni Cerqueira, ni rien, mais quand même. Dès que je suis auprès de Liv, la légèreté existe.

Quand la nuit commence à tomber, on envisage de poser nos sacs. On est aux abords d'un village au moment où la journée se termine. On fait une boucle en ouvrant l'œil, à la recherche d'un abri pour la nuit.

— Tu crois qu'on pourrait dormir à la belle étoile ? me demande Liv.

— On nous prendrait pour des exhibitionnistes.

Elle rigole.

— Oui, t'as raison. Une pièce fermée, c'est bien.

— Avec un toit pour s'il pleut !

— Dans le genre de la maison là-bas. Elle est abandonnée, non ?

On s'approche. On dirait, oui. Une jolie maison dont le jardin est en friche. Un volet décroché qui pendouille. Un carreau cassé là-haut. Et aucun vis-à-vis. On s'arrête à l'arrière, on descend de vélo. On se sent soudain complètement à l'abri. Liv vient tout contre moi, son corps moite après ces heures de sport. Je sens chaque muscle de mes jambes. On s'embrasse. Liv s'avance vers la porte et la pousse, elle

s'ouvre. Les maisons à la campagne que les gens préfèrent ne pas fermer de peur qu'on ne les force. Elle actionne l'interrupteur, sans succès. C'est plutôt bon signe, la maison est réellement abandonnée. On y pénètre, sur nos gardes mais confiants. Odeur de renfermé, de vieux pain, de vieille moquette, de poussière. Un canapé en velours qui doit grouiller d'acariens, un tapis pelé, une cheminée en pierre. On visite.

— Moi je veux vivre ici, lâche doucement Liv. C'est trop bien.

Avec elle, tout est trop bien.

Tout se bouscule. Je pense à ma mère, là-bas sur son lit d'hôpital, à qui j'ai promis de revenir aujourd'hui, et me voilà à Londres. En train de vivre quelque chose qui ressemble aux plus belles heures de ma vie, alors que le monde s'écroule autour.

Comment on fait pour vivre, putain ?

Comment on se débrouille avec tout ça ?

Je dois retrouver Cerqueira dans deux jours pour qu'il me parle, pour que je le tue peut-être, et moi je sens la main de Liv qui passe dans mon dos, jusqu'à caresser mes reins, et je m'y abandonne.

Je me tourne vers elle, on se fixe, on s'évalue, on se plaît.

On s'embrasse, et le désir nous enveloppe autant que la fatigue.

Il fait nuit.

On a pu se doucher. On en a profité pour laver les vêtements qu'on portait durant notre échappée. Ils sèchent sur le dossier des chaises de la cuisine. Liv a sorti son téléphone et a commencé à pianoter dessus, mais après quelques instants seulement l'appareil s'est éteint, faute de batterie. Dans notre précipitation, elle a oublié son chargeur.

— Pas grave, elle a dit. De toute façon, le courant est coupé.

Puis elle s'est enroulée dans un drap qu'elle a trouvé là-haut, une couverture sur elle. Je l'ai prise en photo. En quelques minutes, elle dormait.

J'ai d'abord veillé sur elle à la lumière d'une bougie en me maudissant de l'avoir entraînée dans toute cette merde, sans non plus parvenir à complètement m'en vouloir. Ça peut paraître dingue, mais j'aime ce qu'on est en train de vivre.

Mes yeux se ferment tout seuls, pourtant je n'ai pas sommeil. Je ressors de mes affaires la liasse de papiers trouvée chez ma mère et j'entreprends de la consulter plus en détail. Je n'y connais rien en immobilier ni en droit mais je crois qu'un acte de cession comporte le prix de vente.

Et je n'ai pas vu le moindre chiffre sur les documents que j'ai parcourus.

Je vérifie, je passe en revue chacune des lignes. Un charabia administratif et latin. Un chiffre : la surface du terrain.

Pas de prix.

Pas de vente ?

Je me demande si Liv parle italien. Je lui demanderai demain.

Elle dort. Elle est belle.

Quelques instants de plénitude où tout semble possible et tous les soucis s'éloignent.

Mais la douceur ne dure jamais : un SMS m'arrive et vient tout bousculer. Je le relis plusieurs fois sans être sûr de bien comprendre.

Surtout sans *vouloir* tout comprendre. Mais ce que je lis est bien réel.

JOUR
17

Maman,
Je ne sais pas si tu seras de nouveau capable de lire un jour ou bien si une infirmière te lira cette lettre, toi dans le coma, elle sur une chaise à côté.
Je t'ai regardée dormir, je t'ai parlé. Je ne sais pas si tu m'as entendu, je ne sais pas non plus de quoi tu rêvais.
De nous quatre ensemble, peut-être.
Tu sais que je ne crois pas en Dieu, pourtant, en ce moment, je prie tous les jours. Pour te revoir en vie.
Tu rêvais peut-être de la route des vacances, quand on partait en Italie. Tes plus beaux souvenirs, comme tu dis souvent. La route des vacances, ton mari, tes enfants. Je crois que tu as su saisir le bonheur. Tu as reconnu papa dans la foule, comme tu disais. Lui aussi il disait ça. Alors vous vous mettiez à rigoler, vous disiez « non, c'est moi », et l'autre disait « non, c'est moi d'abord ». Telma et moi on se regardait, on rigolait parce que vous faisiez semblant de vous chamailler, c'était drôle à voir, et puis on voyait bien que c'était pour de faux. Tu l'as reconnu dans la foule et tu l'as aimé, pourtant tu as causé sa mort. Je le sais, et toi aussi tu le sais bien.
Je t'écris d'Angleterre. Je suis reparti parce que je veux saisir le bonheur.
Si tu avais pu parler, si j'avais pu t'expliquer, je suis certain que tu m'aurais encouragé. Ça t'aurait fendu le cœur de me voir te laisser seule à l'hôpital, mais je sais qu'au fond de toi tu aurais été heureuse de me voir m'épanouir.
Je sais que tu as été inquiète. Un jour, je t'ai écoutée à travers la porte de l'appartement. J'étais rentré plus tôt du collège, un prof était absent. Au moment de mettre la clé dans la serrure, je t'avais entendue de l'autre côté, tu étais au téléphone, tu disais : « J'ai l'impression qu'il est seul au monde depuis que Telma n'est plus là. » J'avais failli ouvrir et te dire « mais non, il y a Joe », mais je n'ai pas bougé. Je t'ai écoutée sans respirer, la lumière de la minuterie s'était

éteinte. Dans le noir, dans le silence, ta voix étouffée par la porte. Tu avais peur que je fasse des bêtises, que je finisse en prison. Tu disais que tout ça était un énorme gâchis, moi qui avais tout pour moi au départ. Je m'étais mis à pleurer de tristesse et de rage, et aussi parce que j'étais d'accord. Ma vie, c'était du gâchis.

Telma est toujours en vie, maman. Et peut-être même que papa n'est pas mort non plus. Enfin, je n'en sais plus rien. Je ne sais pas si je te dirais ça en face. Tu me prendrais pour un fou, je te ferais peur. Je te promets que je ne suis pas fou, que je ne me drogue pas, je vais bien.
Dans cinq jours, tout sera terminé.
Je vais même très bien, tu sais. C'est bizarre d'écrire ça mais connaître la vérité, je crois que ça fait du bien. Et si je vis le pire d'un côté, de l'autre, je n'ai jamais été aussi heureux. J'ai rencontré une fille, elle s'appelle Liv, et je ne pense plus qu'à elle. Je n'ai jamais vécu ça avant. Tu connais certaines de mes histoires… Fatima, Ninon, Esther, elles étaient toutes chouettes, mais je me lassais toujours vite, ou alors c'étaient elles, et du coup ça tournait court. Avec Liv, on a autant l'impression de se connaître que de se découvrir. Je t'ai demandé ce que c'était que l'amour, un jour, je m'en souviens. C'était en Bretagne pendant les vacances, et j'avais rencontré une fille là-bas qui me plaisait, Stéphanie, elle détestait son prénom. Tu m'avais dit : « L'amour, c'est aussi évident que nouveau. » Ça ne m'avait pas aidé du tout. Aujourd'hui, je sais ce que tu voulais dire.
C'est exactement ce que je vis avec Liv. Et Liv, je n'ai pas peur de la perdre. Ça aussi c'est nouveau, et ça aussi c'est formidable, même si c'est dur. On vit l'enfer, et pourtant c'est si beau. C'est compliqué.
Tout est toujours un combat. Toutes les années sont longues et tourmentées, y compris celles durant lesquelles tu crois que tout va bien.
Moi j'ai toujours cru que tout allait bien, je n'ai jamais rien vu des problèmes que vous pouviez avoir. La vie, c'est un combat pour tout, pour ne pas tomber, ne pas insulter tout

le monde et n'en vouloir à personne, un combat pour se tenir droit, pour que ton couple dure.
Quand par exemple ta mère prend l'Alfa la nuit pour aller pousser ton oncle dans un ravin. Pour que ton père devienne seul propriétaire de la maison qu'ils possédaient tous les deux près de Milan, puisque Tonino ne voulait pas la vendre. Ces jours-là, par exemple, le combat bat son plein.
Bien sûr que c'est ce qui s'est passé. Un des pompiers qui a secouru Tonino vient de m'envoyer un SMS : « J'ai parlé de l'accident à mon beau-frère gendarme. Il m'a dit qu'à l'époque des éclats de peinture vert Véronèse avaient été relevés sur le pare-chocs de la Lancia de votre oncle. Mais l'hypothèse d'un choc ayant provoqué l'accident n'avait pas été retenue. » Pour le moment, je ne sais pas encore pourquoi tu as fait ça, mais je sais que tu l'as fait.
Et papa aussi l'avait compris.
Comment continuer d'aimer une femme qui a tué ton frère ? Comment continuer de t'aimer, puisque tu es responsable de la mort de mon père ?
Il va me falloir vivre avec. Des choses comme ça se produisent tous les jours, partout, et elles nous hantent. On fait avec. On s'arrange, on s'accroche, on continue. C'est ce que je vais faire.
Si je t'écris ce soir c'est pour te dire que je sais, et aussi pour te dire merci car si je suis heureux c'est grâce à toi. C'est surtout pour te dire que je t'aime, qui que tu sois, et quoi que tu aies fait.
Je t'aime pour toute la vie, maman.

Luca

Le jour se lève doucement sur la campagne. J'ai dormi tout habillé dans le fauteuil, installé au bureau, ma lettre devant moi. La bougie a complètement fondu, elle fait une flaque de cire durcie dans la coupelle. Dans mon dos, Liv dort encore. Le soir de notre rencontre au pub, elle m'a dit qu'elle aimait dormir. Elle ne m'a pas menti.

J'ai rêvé d'elle, on marchait tous les deux, et ça nous suffisait.

Dans le même rêve, il y avait un choc, un fracas de tôle. Ma mère percutait mon oncle et projetait sa Lancia contre un arbre.

Cette image m'assaille dès le réveil. Je sais qu'elle me hantera, oui.

Pourquoi elle a fait ça ?

Pour avoir la maison de Milan, j'en suis sûr, mais pourquoi ?

Quel rapport avec la disparition de Telma ?

Tout ça fait partie de la même histoire, la mienne, oui, impossible de faire le tri. On ne peut pas ne garder que le meilleur, comme on l'entend parfois. Le meilleur, ça ne sert à rien. Il faut tout prendre. Il faut prendre les arrangements minables, les coups bas, les traîtrises et le suicide de Christine Lebeau.

Pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

Par la fenêtre, de la brume sur les champs, la forêt au loin. On pourrait voir surgir une biche ou courir des lapins. Pas un bruit. Il y a des gens qui ont une maison comme ça et qui ne l'habitent pas, je n'arrive pas à comprendre.

Je me redresse et m'extrais du siège en prenant garde de ne pas réveiller Liv. Son souffle régulier, chaud quand je me penche sur elle, son odeur. Incroyable de ressentir autant de bonheur et de joie tout en vivant des événements si tragiques mais c'est comme ça. La lettre est devant moi. Inutile de la relire.

Avant de sortir au village la poster et y trouver de quoi manger, j'attrape le sac à dos de Liv et fouille la poche extérieure. J'y trouve son portable, que je décide d'emporter pour être certain de lui prendre le bon chargeur, son porte-monnaie aussi.

J'ouvre la porte en prenant maintes précautions pour qu'elle grince le moins possible.

La fraîcheur me saisit, un petit filet de condensation s'échappe de ma bouche.

J'enfourche mon vélo, et rejoins la route qui serpente en direction du bourg.

On l'adore, notre tandem. Savoir que c'est le mélange de nos deux forces qui nous propulse nous donne plus encore l'impression de tout partager. Et puis le même air souffle sur nos deux peaux.

On pédale en cadence, on admire la forêt ensemble, les mêmes chênes, peupliers, bouleaux… les mêmes chants d'oiseaux, qui nous ravissent.

À nous deux, on fait le même poids que notre mère. Dans les descentes, on roule aussi vite qu'elle.

Mais ça l'effraie, elle crie :

— Arrêtez !

Mon père rigole. Il nous double à toute vitesse. On se met à pédaler pour le rattraper mais notre mère crie :

— Non !

Alors on freine.

L'impression de pénétrer un village endormi.

Les réverbères sont encore allumés malgré le jour déjà levé. Ils diffusent un halo jaune sur le ciel clair.

Au loin, les bruits naissants de la nature. Rien d'autre que le son de mes pneus sur le bitume et du vent contre moi. Le frottement de mon jean.

Je longe une enfilade de maisonnettes dont les volets sont de toutes les couleurs, et les fenêtres garnies de géraniums.

On dirait une carte postale.

La rue débouche sur une place au centre du village. Un peu plus d'animation, quelques vieux qui discutent, une épicerie devant laquelle un camion décharge sa marchandise, un pub sortant des tables de terrasse. Un peu plus loin, au centre d'un parterre d'herbe, une boîte aux lettres.

Je glisse mon enveloppe à l'intérieur en retenant mon souffle. Je me demande dans combien de temps elle parviendra à ma mère.

Dans l'épicerie, la femme derrière sa caisse me dévisage.

— C'est ouvert ?

— Oui, entrez !

Elle paraît gênée d'avoir eu cette réaction. Peut-être qu'elle ne sert que des habitués, qu'un nouveau client l'étonne. À la radio, une émission d'humour. L'animateur demande aux auditeurs de fournir la meilleure imitation de Louis Armstrong en chantant *What a Wonderful World*. Les candidats se succèdent, ils toussent, s'étouffent, et les rires envahissent le studio.

Je trouve de quoi nous faire quelques sandwichs en souriant, moi aussi. Du pain de mie, du jambon, des tomates. Je trouve une tablette de chocolat aux amandes comme Liv m'a dit qu'elle en raffolait.

Face au petit rayon multimédia, je vois des clés USB, un câble allume-cigare et deux modèles de chargeur. Hélas, pas celui qu'il faut à Liv. Dans le poste, une fille est prise d'un fou rire :

— *« The colors of the rainbow, so pretty in the sky »* – ha, ha, ha !

Derrière sa caisse, la dame me glisse des sourires de plus en plus appuyés. J'ai d'abord cru qu'elle aussi rigolait en écoutant les apprentis chanteurs mais je commence à douter.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je finis par demander.

— Eh bien… c'est un peu étrange, elle commence. J'ai un message pour vous.

— Quel message ?

— C'est pas moi, elle prévient.

Je m'immobilise, mes yeux dans les siens. Elle abrège :

— « Neuf jours que tu sais tout. »

Son sourire s'efface lorsque je bondis vers la porte.

— Qui vous a dit ça ? Il est encore là ?

Un colosse qui doit faire deux fois mon poids surgit de la réserve en demandant ce qui se passe, il contourne la caisse, je recule. Sa femme :

— C'est le garçon dont je te parlais hier soir.

— Hein ?

Elle ouvre un tiroir sous sa caisse et en sort une photo.

— On m'a donné ça pour que je vous reconnaisse. Et on m'a dit de

vous dire : « Neuf jours que tu sais tout. »

Je m'approche. On me reconnaît parfaitement. J'identifie aussi très bien ce qu'il y a derrière, le mur de briques rouges et la porte ouvragée. Je sortais de la maison de M. Philippe. Je pose les mains sur la caisse pour ne pas vaciller.

Ils m'observent tous les deux. Dans le poste, c'est l'hilarité.

— Hier soir, vous dites ?

Elle est désolée de confirmer mais oui, c'était bien hier soir, et pourquoi c'est si grave ?

C'est grave parce que celui qui nous suit était là hier soir. Ça signifie qu'en ce moment même il est peut-être dans la maison.

Je paye, prends mon sac et sors à toute vitesse. Je me rue sur le vélo.

À mon passage, les conversations s'interrompent. J'arrive sur la route, les volets multicolores.

Liv, la maison restée ouverte, elle endormie sur le canapé.

Mes jambes me brûlent mais je fonce.

Plusieurs lacets et comme un brouhaha tout là-bas. Je ne veux pas l'entendre, encore moins y croire mais il grossit déjà, et bientôt c'est évident. Je me dirige vers du bruit, du mouvement, putain qu'est-ce qui se passe ?

Le dernier virage s'ouvre sur la plaine où se trouve la petite maison, et l'horreur me saute aux yeux : en travers de la route, garés de biais, sur les côtés, partout, des gyrophares, des camions, des gens.

Je manque de tomber tellement je tremble mais j'arrive à me remettre en ligne, à rouler vers Liv.

Des voitures de police, une ambulance, des agents déployés qui sécurisent le périmètre.

Lorsque l'un d'eux me voit qui pique vers eux, il appelle derrière lui. En un instant, ils sont plusieurs à sortir leur flash-ball, et à se déployer pour me barrer la route.

J'entends Liv crier sans comprendre ce qu'elle dit. Un flic me hurle :

— Descends de vélo ou on tire !

— Qu'est-ce qui se passe ?!

— STOP !

Un qui tire. Une balle en pleine poitrine, asphyxié d'un coup.

Dans la seconde qui suit, paralysé par la douleur. Incapable de réagir, je bascule sans parer ma chute et m'écroule sur le sol. Ma tête cogne et je suis sur le point de m'évanouir, le vélo comme une camisole.

Des semelles se rapprochent de moi, des bras me saisissent comme un sac, on me ceinture, les mains dans le dos, menottes.

— Où est Liv ?

Une main me prend par le cou et me force à me relever.

— Tu ne prononces plus jamais son nom !

Une poigne d'acier sur ma glotte, un bras mû par une force inouïe.

Je me retrouve comme un pantin sans pouvoir me débattre, à quelques centimètres du visage d'un flic.

— OK ? T'as bien compris ? il articule.

Je suis tétanisé par la peur et la douleur autant que par l'incompréhension. Je le supplie du regard de me libérer, et quand il s'exécute, je m'écroule à ses pieds pour reprendre mon souffle.

Les cris de Liv me réveillent. Je relève la tête.

Et enfin je la vois.

Elle est à quelques mètres de moi, allongée sur un brancard manœuvré par des infirmiers, un drap sur elle. Quand nos regards se croisent, elle agrippe le premier bras qu'elle trouve et se recroqueville en hurlant de terreur :

— C'est lui ! Au secours ! C'est lui !

— C'est terminé, mademoiselle, n'ayez pas peur. Vous êtes en sécurité, maintenant.

Les infirmiers montent le brancard à l'arrière d'une ambulance, en même temps qu'on me passe les menottes. On me pousse vers un fourgon. Le moteur tourne déjà.

Je pivote encore et j'arrive à voir Liv une dernière demi-seconde.

Ses yeux, son expression.

Elle ne m'a jamais regardé comme ça.

Un flash.

Ce regard-là, je l'ai déjà vu quelque part.

Les portes se referment.

Je dis que c'est une erreur mais le gros flic de tout à l'heure m'ordonne de fermer ma gueule. Les deux autres acquiescent.

Il n'y a pas de vitres à l'arrière du fourgon, je ne sais pas vers où on roule toutes sirènes hurlantes et je me ronge les sangs.

L'attitude de Liv me sidère, dans quel délire elle est entrée ? Et pourquoi ? On aurait dit qu'elle était possédée, droguée, je ne sais pas.

Quand on arrive enfin, un flic ouvre les portes arrière et on me pousse à l'extérieur.

Je manque de tomber sans pouvoir me retenir, mes mains toujours attachées dans mon dos, et je sens comme un étau se refermer sur moi quand je distingue les alentours : on a roulé tout droit vers Londres et le bâtiment qui se trouve face à moi, je l'ai connu dès mon arrivée. On est au commissariat de Camden, celui où le flic en costume bleu m'a intimé l'ordre de ne pas quitter la ville.

On me pousse à travers des couloirs jusqu'à me faire entrer dans la pièce où j'ai déjà passé des heures. Assis derrière son bureau, le policier de l'autre fois, son regard dur posé sur moi.

Ils se déploient, un devant la fenêtre, un devant la porte, deux dans mon dos.

Je me sens immédiatement coupable, sans savoir de quoi.

On est au huitième.

Aucune issue.

Costume bleu me fixe au fond des yeux.

— Tu es toujours au mauvais endroit, toi, hein ?

Je crois qu'il me comprend alors j'acquiesce, je vais parler, tenter de lui dire avec mes mots combien tout ça est fou, mais il lève une main pour que je garde la bouche close. Les mots s'étranglent dans ma gorge.

Il prend les autres flics à témoin, mais aucun ne détache son regard de moi.

Je me recroqueville sur ma chaise.

— Un Londonien reçoit un appel, il dit. On lui signale que quelqu'un s'est introduit dans sa maison de campagne. Une jeune fille dort dans son canapé. Plutôt que d'appeler la police, le gentil Londonien décide de se rendre sur place. Sa femme et leur grand fils

l'accompagnent. Quand ils arrivent, qu'est-ce qu'ils découvrent dans l'herbe, derrière ? Un vélo. Par la fenêtre, ils voient une couverture sur le canapé, une bougie fondue sur la table. La dame décide d'ouvrir la porte, et elle lance « il y a quelqu'un ? », et là tu sais ce qu'ils entendent ?

— …

— Tu sais ce qu'ils entendent ?

— Non, je ne sais pas, je…

— Ils entendent quelqu'un qui pleure. Quelqu'un qui pleure à l'étage. Comme une petite fille terrorisée, qui appelle au secours, voilà ce qu'ils entendent ! Alors ils montent, et tu sais ce qu'ils découvrent ? Dis-moi.

— Liv, je murmure.

Le flic de tout à l'heure bondit, sa main sur mon cou. Costume bleu lève un bras, le flic me lâche. Je suffoque.

— Ils découvrent une jeune fille nue et terrorisée. Voilà ce qu'ils découvrent. Une mineure.

— Mais…

— Une mineure ! Que tu as enlevée, séquestrée, et violée !

J'arrive à dire tout bas :

— On est ensemble.

Il se lève d'un bond en me criant :

— Ta gueule !

Puis il se rassoit et respire à fond plusieurs fois. Après quelques instants, il me dévisage et je vois l'ironie dans ses yeux.

— Vous êtes ensemble ? Vraiment ? C'est pour ça que tu lui as pris ses papiers ?

— J'avais plus d'argent, j'ai pris son portefeuille pour acheter à manger !

— Et son téléphone ? C'était pourquoi ?

— Pour lui trouver un chargeur.

Ils se regardent entre eux.

— Donc tu as un chargeur dans ton sac ?

— Il n'y en avait plus.

Costume bleu se rassoit et reprend :

— Tu sais, la petite est mineure.

— Elle m'a dit qu'elle avait dix-huit ans !

— Bien sûr. Ça va bientôt être sa faute. Et elle t'a allumé, aussi,

c'est ça ?

— C'est elle qui m'a dragué, oui !

Il se relève.

— Alors pourquoi quand les propriétaires sont arrivés elle était toute nue là-haut, en larmes, en train d'écrire à son frère ?

Je bredouille :

— Mais… elle n'a pas de frère…

— Elle t'a menti, alors ?

— Oui !

— OK, admettons. Elle t'a dit qu'elle était majeure. Elle t'a aussi dit qu'elle n'avait pas de frère. D'accord. Mais pourquoi tu lui as confisqué ses vêtements ?

— Mais pas du tout !

— Si. Tu les lui as confisqués. Et tu les as cachés dans un placard de la cuisine avec son sac. On a tout retrouvé.

Je m'énerve, les larmes arrivent.

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez !

— Nous aussi on aimerait bien comprendre, me rétorque un des flics derrière moi.

— Mais tu vas tout nous expliquer, conclut Costume bleu. On a le temps.

Eux, ils ont tout leur temps, oui. Pas moi.

Demain je dois parler à Cerqueira.

Sinon, quelqu'un tuera Telma dans trois jours.

Il est proche de la retraite, je pense, et avenant. Il a une tête d'Anglais, une élégance qui tranche avec la pièce pourrie dans laquelle on m'a poussé. Il lisse ses cheveux blancs en arrière, réajuste son costume anthracite, remercie le flic qui nous enferme, et se tourne vers moi.

— Bonjour, Luca. Pouvons-nous parler anglais ? me demande-t-il.

— Oui.

— Bien ! Je comprends encore le français mais je ne le parle plus depuis longtemps. Je m'appelle Gordon. Je suis votre avocat. Enchanté.

— A… avocat ? je bredouille.

— Vous n'avez rien fait, je sais. Personne n'a rien fait, sourit-il en s'asseyant près de moi.

Les larmes me viennent. Ce que je vis depuis ce matin tourne en boucle dans ma tête, mes oreilles et mes yeux, tout est délirant.

— Luca, me dit-il. Nous allons peut-être vous sortir de là. Mais pour cela il va falloir que vous me disiez la vérité.

— Je vous promets, je vous jure !

— Bien, bien. Luca, j'ai obtenu quelque chose. Le privilège de l'âge : on ne peut plus rien me refuser de peur que j'en fasse une crise cardiaque sous le coup de la contrariété.

Je ne réagis pas.

— J'ai obtenu de voir la lettre que Liv était en train d'écrire à son frère quand les policiers l'ont découverte. J'en aurai une copie demain matin.

Il pousse un profond soupir.

— Il va vous falloir fournir nombre d'explications, me prévient-il. Il faut que nous préparions quelques réponses.

— Je peux tout expliquer.

— Vraiment ? Très bien. J'ai interrompu les policiers alors qu'ils étaient en train d'examiner le contenu de votre sac. Ils avaient ce curieux objet en main, et j'aimerais pour commencer savoir de quoi il s'agit.

Je fixe sans en revenir ce qu'il extirpe de sa serviette.

Au bout de son bras, Gordon agite sous mes yeux effarés un masque en silicone reproduisant le visage de mon père.

JOUR 18

Viggo, j'ai peur.
J'ai rencontré un garçon, il s'appelle Luca. Il n'a même pas voulu me dire son nom de famille.
Au départ il était gentil, il a voulu m'offrir un verre, je n'aurais pas dû accepter. Deux jours après notre rencontre, il m'a téléphoné. Il m'a dit qu'il était au travail, mais j'ai entendu plusieurs sirènes derrière lui, et ça n'était pas les pompiers de Londres. On aurait dit qu'il était dans un autre pays, je ne sais pas où. J'ai su qu'il mentait.
Ensuite, il a absolument voulu qu'on aille à la mer et j'ai fini par céder tellement il insistait. Ça n'était pas désagréable, mais il voulait absolument qu'on ait des choses en commun, il parlait de cuisine, de cinéma, de nager dans la mer, c'est là qu'il a commencé à me faire peur. J'ai répondu oui plusieurs fois à ce qu'il me disait parce que je m'y sentais obligée. Le soir, on est rentrés et pendant que je prenais ma douche, il a fait irruption dans la salle de bains, il m'a forcée à tourner sur moi-même pour me regarder en entier. C'était horrible.
Je lui ai dit de partir mais il est resté.
Quand je suis sortie de la salle de bains, il m'a violée.
Depuis, il ne me lâche plus, il apparaît dans la rue quand je marche, on dirait qu'il me suit. J'ai dit que je voulais aller voir la police mais il m'a dit qu'il avait fait des choses horribles, j'ai eu tellement peur que je n'ai pas été capable d'aller porter plainte.
Il me harcèle, je ne sais pas comment m'en défaire.
Hier il m'a forcée à partir avec lui à vélo, je n'ai pas réussi à m'enfuir. J'ai même fait exprès de tomber

mais il m'a relevée et il m'a poussée à me remettre en route.
Je t'écris en cachette, il est parti faire des courses. Il m'a enfermée dans une maison en pleine campagne, je ne sais même pas où on est. Il m'a confisqué mes affaires, mon argent, mon téléphone, je suis toute nue et terrorisée.
Je ne sais pas quand je vais réussir à te poster cette lettre, il vérifie tout ce que je fais.
Je vais la laisser traîner quelque part, je ne sais pas où.
Viens me chercher, Viggo.

Gordon est assis à mes côtés sur le banc dans l'horrible cellule où j'ai passé la nuit. Il a lu par-dessus mon épaule. Il voit ma mine sidérée et m'interroge du regard.

— Tout est faux, je me défends. Absolument tout !

— Vous n'avez pas pris son téléphone, vous voulez dire ? Ni son argent ?

— Si, mais…

— Tout n'est pas faux, alors.

Il se lève, fait quelques pas en rond.

— Luca, qu'y a-t-il de vrai dans cette lettre ?

Je le fixe sans répondre, désarmé.

— Tout est vrai ? il suggère.

— On peut dire ça, mais…

— Mais ça ne l'est pas ? Voulez-vous dire que tout est affaire d'interprétation ?

— Exactement. Par exemple, je suis bien rentré dans la salle de bains pendant sa douche, mais… je voulais voir si elle avait des grains de beauté.

Il acquiesce sans me croire.

— Et je ne l'ai pas violée. Pas du tout.

— Vous m'apprenez quelque chose. Je savais qu'on pouvait « ne pas avoir violé quelqu'un ». Je découvre qu'on peut « ne pas avoir *du tout* violé quelqu'un ». Quelle est la différence, Luca ?

Je bafouille que je n'en sais rien puis je relève les yeux vers lui, et le supplie :

— Il faut me croire ! Vous me croyez, n'est-ce pas ? Vous comprenez que tout ce qu'elle raconte est faux ? Elle m'a menti dès le départ !

— Pourquoi vous aurait-elle menti ?

— Mais je n'en sais rien ! Son frère, par exemple, quel frère ? Elle m'a dit qu'elle était fille unique.

— Le problème, Luca, c'est que nous n'avons aucune preuve de ce que vous me dites. Je veux bien vous croire, ça n'engage pas à grand-chose de croire quelqu'un, mais peu importe que je vous croie ou non. Ce qu'il faut, c'est *prouver* que ce qu'elle écrit dans cette lettre est faux.

— Le pub ! je sursaute. Il faut que vous alliez au pub.

— Mais je ne vais pas boire une pinte à cette heure-là, voyons.

J'ignore sa petite blague.

— Demandez au barman. Il nous a servi un snake-bite. Lui, il l'a vue me draguer ! Il l'a vue m'offrir des chips parce que j'avais faim, et se coller à moi.

— Je comprends que vous n'ayez pas pu résister… des chips…

— Gordon.

— Oui ?

— Allez au pub. Allez au Black Diamond. Ils vous diront, eux, si je dis la vérité ou non. Et croyez-moi : je sais ce qu'elle a fait, je sais ce que j'ai vu. Je ne suis pas fou.

Star : Tu cherches toujours ta sœur ?

Luca : Oui.

Star : Ça fait combien de temps qu'elle a disparu ?

Luca : Deux ans.

Star : Et tu continues de croire qu'elle va revenir ?

Luca : Oui.

Star : T'es bête ?

Luca s'est déconnecté.

Luca s'est reconnecté.

Luca : Toi aussi tu viens encore.

Star s'est déconnectée.

Luca s'est déconnecté.

Quand il revient, Gordon fait un effort manifeste pour être courtois face au flic qui lui ouvre. Je me lève d'un bond du banc de bois sur lequel je suis assis depuis des heures. Tandis que le flic verrouille à nouveau la serrure, Gordon réprime un hoquet et murmure pour lui-même :

— Ce snake-bite était-il nécessaire ?

Il s'assied, reprend une contenance, et m'adresse un regard

compatissant où perce la dureté.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Luca, je ne sais pas si vous êtes un menteur, un gentil garçon, une victime, un bourreau…

— Mais vous me croyez ? Vous avez vu ? Vous voyez qu'elle ment ?

— Vous êtes peut-être fou. Ou mythomane. Vous vous êtes peut-être bien fait berner, oui, ou bien vous êtes un garçon naïf. Je n'en sais rien. Peut-être est-ce un petit peu de tout cela. Mais cela ne veut pas dire que vous ne l'avez pas violée.

— Je suis sûr qu'elle m'aimait, je martèle.

Il affirme à voix basse, pour lui-même :

— Vous êtes naïf.

Puis me regarde.

— Mais Luca, pourquoi donc vous aurait-on, comme vous le dites, « manipulé » ?

— Je n'en sais rien ! Mais alors, le pub, vous y êtes allé ? Vous avez vu ?

— Oui, et vous avez bon goût. Ce pub est adorable.

— Et ?

Son sourire disparaît.

— Je suis allé voir le barman comme vous me l'aviez dit, je lui ai montré la photo de Liv que vous m'aviez transférée de votre téléphone. Il l'a inspectée, il s'est même permis de zoomer. Puis il m'a rendu mon appareil en étant catégorique : il n'a jamais vu cette jeune fille.

— Vous êtes tombé sur l'équipe du matin. Elle ne travaille que l'après-midi. Il va falloir y retourner.

— J'ai attendu, Luca. J'ai songé aussi à cette histoire d'équipe et aux possibles roulements. J'ai pris place au comptoir et ai commandé cette boisson dont vous m'avez parlé, cette *morsure de serpent*. C'est délicieux, c'est vrai. Quoiqu'un peu traître.

— Et alors ?

— La seconde équipe a pris place, Luca, j'ai vu les trois barmans arriver, le cuisinier, tout le monde. Je les ai tous interrogés, sans succès. À l'exception d'un des barmans, qui, lui, a formellement identifié cette jeune fille, et ce pour une raison très simple : il l'a repérée car, à chaque fois qu'elle est venue au Black Diamond, elle

enlevait son blouson et le posait sur une chaise de terrasse avant d'entrer. Une fois à l'intérieur, elle ramassait tous les verres comme si elle travaillait là. Elle a même fait semblant d'offrir un verre à un garçon en mimant la connivence avec le barman. Quand le jeune homme est parti, elle a réglé la consommation, elle a remis son blouson, et elle a disparu.

Je garde le silence, atterré par ce que je viens d'entendre. Gordon conclut :

— Je ne sais pas qui vous êtes, Luca, ni qui est cette Liv qui vous accuse. Mais une chose au moins est sûre : elle n'a jamais travaillé au Black Diamond.

De nouveau seul dans ma cellule. Je retourne dans tous les sens les éléments dont je dispose, et je ne devine encore aucun lien entre eux.

Je pense à Liv à chaque instant.

Un pilier de plus qui s'effondre dans ma vie.

Tomber amoureux de cette fille était ce qui pouvait m'arriver de pire.

Tout était faux.

Il n'y a que des mensonges autour de moi, et autant de fantômes. Ma mère, ma sœur, Christine Lebeau, mon père, Tonino…

Je fixe le mur d'en face, gris comme tous les autres, comme le sont aussi le plafond et le sol, mais je crois y deviner un point lumineux. Cerqueira qui a repris le taf aujourd'hui, selon ce que m'a dit la secrétaire à l'hôpital. Cerqueira que je dois joindre pour tenter d'y voir plus clair.

Quand Gordon revient, il semble toujours aussi sombre.

— La jeune fille n'a pas encore été entendue. Elle va regagner son pays, besoin de se ressourcer. Elle reviendra déposer plainte dans quelques jours.

Il me regarde et s'étonne que je ne sois pas plus abattu, alors il précise :

— Vous risquez plusieurs années de prison.

Il s'assoit près de moi, son cartable sur les genoux. Il va prendre le ton de la confidence, me pousser à dire une fois de plus « la vérité », reconnaître mes crimes et faire profil bas. Il respire calmement.

Dans ma tête, c'est l'ébullition. J'ai estimé les chances que j'avais de me faire comprendre et elles sont quasi nulles étant donné le nombre de failles que mon histoire comporte encore, alors je n'explique rien. Le temps presse.

— Je pourrais passer un coup de fil ? je demande.

Il y consent comme une consolation et sort son portable.

— Brièvement. Et ensuite, nous parlerons.

C'est ça, ouais.

Je cherche le numéro sur Internet, et quand je le trouve, je clique sur le combiné vert. Gordon me regarde faire, intrigué. Ça décroche à l'autre bout, il tend l'oreille pour tenter d'écouter.

— Centre hospitalier universitaire, bonjour ?

— Bonjour. Le Dr Cerqueira est bien rentré de congé ? Il a repris aujourd'hui, normalement. Je dois lui parler.

— Il est occupé.

— C'est très important.

— De toute façon on ne peut pas lui parler au téléphone, vous savez, ça ne se passe pas comme ça. Il faut prendre rendez-vous. Le prochain créneau disponible est…

— C'est moi qui ai brûlé sa maison, et c'est moi qui ai tué le chien de sa fille.

— P… pardon ?

— Je veux lui parler ! Je vous laisse un numéro, vous lui transmettez, et il me rappelle, vous comprenez ?

— Je… je note, oui.

Quand je raccroche, Gordon bondit du banc et se rapproche de la porte. Il me dévisage, effaré.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ?

Je me demande par où commencer mais avant que j'aie pu faire le tri dans tout ce qu'il y a à dire, son portable sonne à nouveau. Un appel en visio, un numéro qu'il ne connaît pas. Il me regarde. Il hésite. Il me jauge.

Un long regard entre nous parvient à le convaincre. Il me tend l'objet comme s'il sautait dans le vide. Je décroche sous ses yeux.

La fenêtre s'ouvre, et je vois apparaître le visage d'un homme d'environ cinquante ans, aussi furieux que craintif, qui n'en revient pas d'avoir face à lui un garçon de mon âge.

Il me dévisage, il inspecte le décor derrière moi. Méfiant, il parvient à dire :

— Qui êtes-vous ? Vous voulez quoi ?

Il est dans son bureau à l'hôpital, j'imagine qu'il a verrouillé sa porte. Il parle en se retenant de hurler, furieux et avide à la fois.

— Je veux comprendre, je dis.

— Quoi, comprendre ? MOI, je veux comprendre ! MOI, je veux savoir pourquoi vous avez fait ça ! Et c'est à VOUS de me le dire !

— Maîtrisez-vous, lui dit Gordon.

Mais Gordon est hors champ, alors Cerqueira change d'attitude :

— Qui a parlé ? Avec qui êtes-vous ?

Je bouge l'appareil et fais entrer Gordon dans le cadre, qui adresse un signe de tête à Cerqueira.

— Bonjour, monsieur. Je suis l'avocat de Luca.

Cerqueira murmure :

— Avocat… Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis en cellule à Londres. Écoutez, je ne vais pas tout vous raconter, ce serait trop long. Mais ça a un rapport avec ma sœur, avec vous, et sans doute aussi avec Liv.

Sur ma gauche et sur l'écran, Gordon et Cerqueira m'écoutent en fronçant les sourcils. Ils me laissent parler sans voir où je veux en venir, tous les deux rivés à mes lèvres.

— Un jour, on m'a demandé dans une lettre d'aller jusqu'à la banlieue de Milan.

Gordon esquisse un sourire d'envie, il a dû y aller et trouver ça *lovely* mais il se reprend, redevient sérieux. Cerqueira se crispe.

— Parlez plus fort !

Je comprends qu'il est en train de m'enregistrer mais il est trop tard pour reculer.

— On m'a ordonné de brûler votre maison, je dis. Un taxi m'attendait à l'aéroport, il m'a conduit jusqu'à chez vous…

Je m'interromps.

— Quand j'ai demandé au chauffeur qui avait fait la réservation, il m'a dit « Liv » et j'ai pris ça pour une provocation de la part de celui qui m'avait écrit.

Je réalise que ça n'était sans doute ni une provocation ni un mensonge, et ça me glace le sang.

Cerqueira s'impatiente :

— Et donc il pourrait témoigner, c'est ça ? Me prouver que ce que vous dites est vrai ?

— Oui. J'ai pris le vol de 21 h 19 au départ de Londres, et je suis rentré par celui de 5 h 19. Regardez si ces vols existent.

— OK.

— Il y a autre chose. Votre maison près de Milan, je la connais depuis que je suis enfant. J'y ai passé tous mes étés.

— Comment ça ?

— C'est mon arrière-grand-père qui l'avait construite. C'est mon grand-père, puis mon père et mon oncle qui en ont hérité. Puis ils vous l'ont vendue. Voilà.

J'attends qu'il dise quelque chose mais il est figé sur l'écran.

— Ensuite on m'a fait tuer le chien de votre fille, je lâche.

Gordon frémit. Pas Cerqueira, qui réfléchit intensément. Il n'est plus en colère.

Il est fauché en plein vol.

J'accélère et je m'entends lui dire :

— Et enfin j'ai rencontré une fille, ça a été évident, et j'avais tellement peur qu'on lui fasse du mal que j'ai voulu la protéger et puis… Enfin tout ça, c'était faux et je n'y comprends rien et me voilà en taule. Elle s'appelle Liv.

Dans le petit écran, Cerqueira ne comprend rien à ce que je viens de dire.

Gordon non plus, qui se raccroche au concret, compulse le dossier et précise :

— Liv Madelsen.

Là, Cerqueira blêmit.

Gordon et moi, on le voit qui s'agite, qui saisit quelque chose d'une main nerveuse. Il coupe l'enregistrement. D'une autre, il attrape son téléphone. En une seconde, l'écran vire au noir. On croit d'abord à un bug. Je le rappelle aussitôt, sans succès. Cerqueira ne répond plus.

À la troisième tentative, je tombe directement sur sa messagerie.

Cerqueira a bloqué le numéro.

Un policier ouvre la porte et s'écarte afin de laisser entrer quelqu'un. Costume bleu arrive. Gordon et moi nous redressons aussitôt pour l'accueillir. Il nous fait signe de nous mettre debout.

— Tu sors, il annonce.

Gordon s'illumine mais le type assène :

— Interdiction de quitter Londres. Et pour être sûrs que tu ne quittes pas le territoire, cette fois on garde tes papiers.

Gordon s'éteint, il dit « oui, bien sûr », mais le flic l'ignore et ne parle qu'à moi.

— S'il n'y avait que moi, il assène en me fixant jusqu'au fond du crâne, tu irais en taule direct. Et tu n'en ressortirais jamais. Mais je ne fais pas les lois. Je ne fais que les appliquer. Et la loi ne m'autorise pas à te garder plus longtemps, alors je te relâche. Liv Madelsen va bientôt revenir porter plainte. Et je te promets de faire tout mon possible pour te coffrer, et pour longtemps.

Gordon voudrait réagir, lui demander de rester *smart* ou quelque chose comme ça mais il se retient et n'ajoute qu'un très discret « oui bien sûr, oui ».

Puis nous nous levons, et nous quittons le commissariat sous le regard de quelques bobbies qui rêvent de m'en foutre une. Costume bleu nous suit, il se retient chaque seconde de me pousser d'un coup qui m'enverrait au sol. Il se retient aussi de me projeter sous les roues d'une voiture.

Je me retrouve sur le trottoir, mon sac à la main que j'ouvre aussitôt pour en sortir le masque en silicone. Je tremble et Gordon s'interroge :

— Alors, qu'est-ce donc ?

— Le visage de mon père. Mais c'est pas à moi ! Elle l'a mis dans mes affaires. C'est elle, enfin son frère probablement, qui le portait pour glisser les lettres sous ma porte.

Gordon pousse un soupir ostentatoire.

— Tout ce que vous me racontez est surréaliste, et pourtant je vous crois. Soit vous êtes le menteur le plus doué que j'aie croisé, soit vous êtes la personne au destin le plus rocambolesque.

— À votre avis ?

Il regarde ailleurs, cogite et revient à moi :

— Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

Je n'ajoute plus rien de peur qu'il change d'avis, et nous nous retrouvons bientôt à bord d'une Jaguar un peu ancienne qu'il a dû acheter neuve. Tout est d'un autre temps, le cuir, le bois, l'odeur, même le bruit quand il démarre et que le paquebot s'ébranle. « Rocambolesque », il a dit. C'est peut-être bien ça.

— Pourquoi vous faites ça ? je demande alors qu'on s'engage sur une avenue. Vous savez que je n'ai pas un sou, pourquoi vous avez accepté de vous occuper de mon cas ?

— Parce que je considère que quand on est né du bon côté de la vie, on se doit d'aider ceux qui n'ont pas eu cette chance.

— Je suis né du bon côté, moi aussi, vous savez ? J'ai eu des parents, une sœur, un jardin. On avait même une maison de vacances…

— Près de Milan, si j'ai bien compris ? Vous avez eu de la chance, et puis elle est partie. Elle aussi, elle se lasse, elle est comme nous. Elle se promène.

— Ça peut revenir ?

— Bien sûr ! Il faut rester à l'affût. Toujours être prêt à l'accueillir. Vous savez, Luca, la chance ne fixe jamais rendez-vous.

Il accélère et passe à l'orange. Je saisis la poignée intérieure et m'y cramponne, on traverse un carrefour comme une balle. Gordon savoure la puissance sous son pied, et émet un petit gloussement.

Lorsque je sors de la voiture, il me glisse sa carte de visite.

— Envoyez-moi vos coordonnées, de manière à ce que je puisse vous joindre. Vous avez les miennes. Je vous recontacte dès que j'ai des nouvelles sur la procédure.

Je regarde s'éloigner la berline. Lui aussi doit m'observer dans son rétroviseur.

Rester à l'affût de la chance, ouais.

Pas facile.

Mais il me reste deux jours et je suis dehors. En Angleterre, sans un sou, sans mes papiers.

La chance ?

Je vais plutôt compter sur moi.

— Allô, Luca, que se passe-t-il ?

— Monsieur Philippe, bonjour.

— Oui, bonjour. Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de vous.

— Bien sûr, comment puis-je vous être utile ?

— C'est… Enfin, c'est un peu bizarre. C'est un gros service.

— Allez-y.

— Voilà, je suis à Londres, et…

— Mais qu'est-ce que vous faites là-bas ?

— Je dois rentrer en France. J'ai pas d'argent.

— Vous voulez que je vous prête l'équivalent du prix d'un billet ? Ça ne pose aucun problème, Luca.

— Je n'ai plus de papiers.

— Ah ? Comment se fait-il, Luca ?

— Je n'ai plus de carte bancaire, elle a été égarée pendant ma garde à vue.

— Votre garde à vue… ? Attendez, ça n'est pas normal, vous devriez…

— On s'en fout !

— Vous voulez que je vous fasse un mandat ?

— Monsieur Philippe.

— Oui.

— Je n'ai plus mes papiers et je dois quitter Londres demain. Il n'y a qu'une solution.

— Luca…

— Monsieur Philippe !

— Oui.

— S'il vous plaît. Pour Telma.

Deux heures que je suis sur un banc, immobile et instable. Je bouillonne. Je scrute autour de moi, je cogite, je trépigne. J'entrevois des issues qui se bloquent dans la seconde, comme quand on cherchait

Telma dans les champs. Je consulte mon téléphone, je regarde l'heure, les réseaux, les pouces, les cœurs. Je sais pourtant que tout ça ne sert à rien mais je ne peux pas m'en empêcher, je clique, je scrolle, je m'épuise. Liv est omniprésente. Elle me terrorise autant qu'elle me manque, sa voix, sa peau, mais son regard, ses cris. Je suis K.-O. debout. C'est qui cette fille ? Pourquoi elle m'a fait ça ? Et quel rapport elle a avec Cerqueira qui a raccroché quand il a entendu son nom, avec la maison, le chien, Telma ? Ses paroles résonnent, *savoir qu'on y est presque mais qu'on n'ira jamais plus loin*, et ça me rend dingue.

— Ho ! Tu restes calme !

Deux bobbies qui marchent dans ma direction, une main sur la matraque, l'autre tendue vers moi pour me tenir à distance et me choper si besoin.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien, je… Rien.

— Tu as mis un coup de poing dans l'air.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Pour rien. Je ne recommencerai pas.

— OK.

Ils s'éloignent en me gardant à l'œil, et moi mon portable vibre. J'en peux plus, putain. WhatsApp, numéro inconnu, je me tends, je décroche.

Vidéo éphémère, Telma plein écran, elle crie autant qu'elle s'esclaffe, elle semble complètement perdue. Elle a les cheveux coupés n'importe comment. Une main la griffe, elle crie.

Tous les muscles de mon corps se contractent à m'en faire mal, je tiens, les yeux rivés à l'écran où Telma se fait taper, plusieurs claques, elle pleure.

— *Ferme ta gueule !*

Une voix, tout près du micro.

Le sang palpite à mes tempes, mes doigts tétanisent et la vidéo s'arrête en même temps que Telma s'écroule sous un coup plus fort.

L'image se brouille et l'écran s'éteint.

Je relève les yeux, seul et groggy sur mon banc.

Tout seul.

Supplice.

La voix. La voix qui criait sur Telma.

C’était la voix de Liv.

JOUR
10

Tu dors sur un banc dans Londres comme un **clochard**.
Te voilà devenu SDF. Il ne t'aura pas fallu longtemps pour tout perdre.
Bloqué sans un sou là-bas, tandis que ta sœur est au bord du vide.
Tu vas rester là sur ton banc.
Bientôt tu feras la manche. Tu te mettras à boire. Dans quelques années, même ta mère ne te reconnaîtra plus.
Peu importe, elle sera morte, elle aussi.
Comme Telma, que je vais bientôt pousser sans que tu n'y puisses rien.
Garde ton téléphone, ne l'échange pas tout de suite contre une bière.
Je vais t'envoyer une vidéo de sa chute, peut-être aussi de sa noyade. Ce sera mon petit cadeau d'adieu. Tu auras perdu la partie, tu n'auras pas sauvé Telma.
Tu as échoué.
Quant à celui que tu n'as pas tué, on le tuera nous-mêmes après.
Ciao, Luca.

Tout était prévu et je me suis fait avoir, avec mon héroïsme à la con.

Telma n'est pas en Angleterre.

On m'a fait revenir pour me tendre ce piège avec Liv, que la police me prenne mes papiers, que je reste cloué là à dormir sur ce banc.

Au réveil, j'ai trouvé cette lettre posée près de moi.

Plus possible de bouger, pendant qu'on s'en prend à Telma ailleurs, quelque part sur la terre.

Et moi bloqué sur cette putain d'Angleterre, inutile et cerné par les flots.

Quand 11 heures arrive enfin, je me lève en conservant mon air hagard. Je traîne les pieds jusqu'au parking souterrain en croisant les doigts pour que la voiture soit déjà là. Se faufiler sous la barrière, courir à l'écart des caméras de surveillance, baisser la tête, si on me voit je suis mort. Putain, pourvu qu'ils soient là.

Je presse le pas en laissant éclater mon soulagement quand je les aperçois. Martial sort de voiture. Il a sa casquette et ses yeux vifs, il me fait signe, impatient.

— Eh ben alors, tu peux me dire ce qu'on fout là ?

Il se remet déjà au volant, il frétille.

— Ben qu'est-ce que tu fous ? Tu montes ?

À côté de lui, M. Philippe, qui ne lui a manifestement pas tout expliqué, lui glisse un sourire embarrassé.

— Il faut que je voyage dans le coffre, je dis.

Martial perd quelques centimètres d'un coup. Mais la vivacité lui revient vite, il contourne sa bagnole et m'ouvre la malle. Avant de grimper dedans, j'envoie glisser mon portable sous les bagnoles voisines.

Au bout du parking, la rue.

Au bout de la rue, la mer.

Au bout de la mer, Cerqueira.

— *Luca !*

— *Oui ?*

— *Tu viens me sauver, hein ?*

Ça fait au moins deux heures qu'on ne se parle plus. On a passé la douane sans se faire fouiller, moi tapi sous une couverture dans le coffre. M. Philippe et Martial ont fait tout leur possible pour avoir l'air de deux petits vieux. Dans le ferry, ils ont fait le voyage au bar. Moi, je me suis endormi, bercé par le roulis autant que par le ronron du moteur. Dès qu'on a été à l'abri des regards, je suis sorti du coffre et ai pris place dans l'habitacle. M. Philippe m'a tendu un vieux portable (« Il est chargé », il a dit) dans lequel j'ai inséré ma carte SIM.

J'ai aussitôt envoyé un message à Joe :

Je suis rentré. Il faut que je te voie.
Tu viens ce soir à la nocturne ?

Réponse immédiate :

Yes my dear.

Inutile d'alerter les voisins en rôdant au pas dans les allées, Martial se gare aux abords du lotissement de Cerqueira. Il me regarde.

— T'es sûr que tu veux pas qu'on vienne avec toi ?

— Oui. Par contre, tiens-toi prêt à repartir.

— T'as raison, je vais me foutre dans le sens de la marche et je vais laisser le moteur tourner.

— Non, ça, non.

— Ah ouais, t'es jeune, toi, t'es écolo.

Je m'extrais de la bagnole et je marche vers la maison de

Cerqueira en tentant de respirer posément. Pas facile. Mais je ne suis ni un voleur ni un assassin, je ne suis pas recherché, en tout cas pas en France. J'ai le droit d'être là. Je me raccroche à ça.

Je gravis les trois marches du perron. Dans mon dos, le voisin d'en face me reconnaît peut-être à travers ses rideaux. Le carillon retentit derrière la porte. Quelques instants puis le mécanisme se déverrouille, et la porte pivote. Soudain, face à moi, Cerqueira, qui tressaille quand il me reconnaît.

— Qu'est-ce que vous faites là ? il demande aussitôt.

Mais il voit que je suis seul, personne ne me seconde, et il me domine d'au moins vingt centimètres et autant de kilos. Il fait un pas vers moi, imposant. Dans son dos arrive une personne dont je reconnais d'abord la chevelure. Puis la démarche hésitante, cette façon de ne pas habiter son corps. La fille autiste de Cerqueira, que j'ai suivie parmi les tombes. Lorsqu'elle croise mon regard, elle se met à trembler, la bouche ouverte sans qu'aucun son n'en sorte, les yeux remplis de peur. Je recule, et Cerqueira la prend dans ses bras. Elle se débat sans parvenir à détourner le regard.

Le cri qu'elle pousse alors nous déchire les tympans. Cerqueira la maîtrise, colle sa tête contre son torse, mélange de tendresse et de force, et me fusille du regard.

— Dégagez, il dit entre ses dents serrées, dégagez ou j'appelle la police.

Ce faisant, il sort d'une main son portable de sa poche arrière et le brandit, menaçant.

Sa fille halète contre lui, elle tousse, elle bave.

Cerqueira fait le 17, ses yeux rivés aux miens.

Il est sur les nerfs et dans son droit mais il craint quelque chose. Dans son portable, ça sonne.

— Je n'ai plus rien à perdre, je dis. Si la police vient, je leur raconte tout ce que je sais. Le reste, ils le découvriront.

Cerqueira raccroche.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Ma chérie, ça va. Va dans ta chambre, ma chérie. S'il te plaît.

Il la met dans le sens du couloir, et la fille s'éloigne sans se retourner, calmée, on dirait.

Il se décale sans un mot pour me laisser entrer. Une fois la porte fermée, il ne me propose ni un siège ni à boire. Il cherche ses mots en

regardant ailleurs. Quand il revient à moi, il n'est plus l'homme sûr de lui qui m'a accueilli.

La fêlure est visible. J'attends qu'il parle mais il se mord la lèvre.

Puis il m'observe et lâche :

— Ça fait dix ans que je redoute ce moment.

— Je ne savais même pas que ma sœur avait été malade.

— Ils ont pensé que c'était mieux pour vous de ne pas savoir, j'imagine. Il y a des familles où les gens font ce choix-là.

— Sans doute, oui. Donc c'est vous qui avez sauvé ma sœur. D'accord. Puis vous avez acheté la maison que mes parents avaient en Italie. Pourquoi ? Quel est le lien ?

— Je ne l'ai pas achetée.

— Elle est à qui ?

— Elle est à moi. Mais il n'y a pas eu d'argent dans l'histoire.

Je prends appui sur un meuble, une commode chargée d'objets.

— Mes parents vous en ont fait cadeau ? je murmure sans y croire. Ils ont tellement cru qu'elle allait mourir que pour vous remercier… Pourtant c'est votre métier, de soigner les gens, non ? je demande un ton plus haut.

— Mon métier, c'est de prendre les patients dans l'ordre.

Le silence qui suit pèse comme une sentence, durant laquelle j'entrevois une course effrénée contre la mort, où tous les moyens sont bons pour passer devant les autres.

Quitte à offrir une maison.

Je le dévisage. Il acquiesce.

— Votre sœur avait une leucémie. Pour la soigner, il fallait qu'elle bénéficie d'une greffe de moelle osseuse. Dans ce cas, il faut trouver un donneur compatible. En premier lieu, on cherche dans la famille proche. Vos parents n'étaient pas compatibles, en tout cas pas assez. Vous, vous l'étiez à 50 %.

— Comment vous savez ça ?

— On vous a fait une prise de sang à l'époque. Vous avez oublié, c'est normal. Vous n'étiez pas compatible non plus. Alors il a fallu étendre la recherche. C'est un fichier mondial. Ça peut prendre des semaines… des années… parfois même on ne trouve pas, ou trop tard,

tout existe.

— Et vous avez trouvé.

— On a trouvé, oui. On a trouvé le donneur compatible avec votre sœur. Et ce donneur était aussi compatible avec une autre patiente, qui souffrait de la même chose, au même moment.

— C'est possible, ça ?

— TOUT est possible ! Savez-vous par exemple qu'il existe des gens qui n'ont pas un mais deux ADN ? Eh bien oui. Ça s'appelle le chimérisme. Et savez-vous combien il existe de groupes sanguins ? Vous allez dire trois, bien sûr. Eh bien non. Sur la planète il y en a quasiment cinquante. On vient même de découvrir une femme à Paris qui serait l'unique représentante sur terre de son groupe sanguin. Elle seule est compatible avec elle-même. Vous comprenez ? Non, vous ne comprenez pas, et c'est normal. Personne ne comprend ça. Alors oui, le donneur qu'on a trouvé était compatible avec votre sœur, mais avec une autre patiente aussi. Au même moment. C'est une situation rarissime. C'était… un mauvais miracle.

— Un « mauvais miracle » ?

— Le donneur ne pouvait pas donner aux deux. Je ne vais pas vous faire un cours mais, en résumé, les enfants receveurs ont besoin d'un grand nombre de cellules. La ponction qu'on allait réaliser sur le donneur ne pouvait pas être fractionnée. La greffe aurait perdu 80 % de ses chances de réussite.

— Vous aviez un donneur pour deux candidats. Et vous avez privilégié ma sœur en échange d'une maison en Italie…

— Que j'ai mise en location, et en dessous du prix du marché. Ça a l'air de vous étonner. Vous pensiez sans doute que j'y passais mes vacances ? Eh bien non. Vous savez combien coûte l'institution dans laquelle vit ma fille ? Une fortune. Ce que j'ai fait reste un délit. Mais puisque vous voulez tout savoir, je ne suis pas non plus l'ordure que vous imaginez.

— L'autre malade est devenue quoi ?

— Elle est décédée deux mois plus tard. Une petite fille de huit ans. Une Danoise. Ses parents avaient emprunté de l'argent à leurs proches pour venir la faire soigner en France. Ils ont fait rapatrier son corps ensuite. Elle s'appelait Stina Madelsen.

Je sursaute.

— « Madelsen », vous avez dit ? Elle avait une sœur ?

— Un frère et une sœur, oui. Liv et Viggo Madelsen. Ils n'étaient pas compatibles avec elle.

Il chope mon regard.

Il continue lentement :

— Peu après, une des infirmières de mon service a surpris une conversation téléphonique entre votre mère et moi.

— Christine Lebeau ?

— Oui. Comment le savez-vous ? Enfin, peu importe. Christine Lebeau a compris quel arrangement avait eu lieu. J'ai tout tenté pour qu'elle ne parle pas, j'ai même envisagé de la tuer, vous comprenez ? Mais je n'en ai pas été capable. J'ai cru qu'elle allait me dénoncer à l'ordre des médecins, porter plainte. Tous les jours, j'avais peur de ce qui allait se produire. J'ai aussi cru qu'elle allait me faire chanter, je me préparais à tout perdre. J'étais certain de partir en prison… Mais rien. Il ne se passait rien. Je ne comprenais pas. La vie continuait exactement de la même façon, Christine Lebeau n'en avait parlé ni à la police, ni à l'ordre des médecins, ni à personne.

— Pourquoi vous me parlez d'elle, alors ?

— Parce que tout s'est éclairé la semaine dernière. En essayant de comprendre ce qui m'arrivait avec l'agression de ma fille et l'incendie de la maison de Milan… J'ai soupçonné Christine Lebeau d'avoir fait bien pire que d'appeler la police ou le conseil de l'ordre il y a dix ans. Je lui ai téléphoné et elle a fini par me l'avouer : à l'époque, elle avait prévenu les Madelsen.

— Elle, elle savait tout, je souffle.

— Oui.

— Mais alors… Elle pouvait se douter que Telma avait été enlevée par les Madelsen ! Et elle ne nous a rien dit, elle nous a laissés chercher dans tous les sens !

— Exactement. C'est ce que je lui ai dit la semaine dernière. Je lui ai demandé comment elle arrivait à vivre avec ce secret depuis dix ans, je lui ai dit qu'elle me dégoûtait.

— Et après votre coup de fil, elle s'est pendue dans son garage.

Il se cabre, pose une main sur le marbre d'un buffet.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai eu sa fille au téléphone il y a trois jours.

Il est statufié, perdu dans ses pensées, sans doute en train de se dire qu'il est le responsable de son passage à l'acte.

Mais je n'ai pas le temps de le laisser trier ses états d'âme.

— Et vous ? je reprends. Vous n'avez pas soupçonné les Madelsen, au moment où ma sœur s'est fait kidnapper ?

— J'y ai pensé, oui. Mais Christine Lebeau et moi étions les deux seuls au courant de l'arrangement qui avait eu lieu. Et elle m'avait juré, à l'époque, de ne l'avoir dit à personne. Puis elle a fait un burn-out et a quitté le métier… Nous n'avons plus jamais eu aucun contact jusqu'à la semaine dernière. Je ne pouvais pas faire le lien. Tout ça est un énorme gâchis.

Je relève les yeux, je vois le vase, le coin de la table. La cheminée de marbre. Lui responsable de tout, lui qui n'y est pour rien.

— Chacun joue pour soi, je murmure.

Lui qui m'ausculte, soudain craintif. Tout a toujours deux facettes.

— Qu'est-ce que vous dites ? Luca ? Luca, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous allez faire ?!

Je dis :

— Sauver la vie de ma sœur.

Martial remet le contact dès qu'il me voit apparaître. Première enclenchée, les deux mains sur le volant, il embraye dès que j'ai fermé la portière. On démarre sur les chapeaux de roues.

— Alors ? il me fait dès qu'on atteint la nationale.

Je tourne la tête vers lui. Derrière, M. Philippe m'épie. Ils devinent mon trouble.

Martial fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Pour toute réponse, je lui dis :

— J'ai un service à te demander.

Il accepte sans condition.

Vingt minutes plus tard, ils me déposent en ville.

— Tu nous appelles quand tu veux, me répète Martial.

J'acquiesce et je marche vers le centre tandis que M. Philippe passe de l'arrière à l'avant.

Partout autour de moi, je vois les fantômes de Telma, de mon père, de Stina, de mon oncle. Les derniers mots de Cerqueira tournent en

boucle dans ma tête, son air d'innocente victime. Je regarde mes mains, je me demande de quoi elles seront encore capables quand cette histoire sera finie.

Je nous revois sur la plage, Liv et moi. C'était il y a seulement neuf jours. Ça me paraît être une éternité. J'entends ses mots, sa mélancolie, mon impuissance à la rassurer. Une phrase en particulier m'obsède : « Le plus dur, c'est de savoir qu'on y est presque… mais qu'on n'ira jamais plus loin. Qu'on a tout mais que ça s'arrête là. »

Elle me narguait, elle rigolait à l'intérieur, et moi je lui tenais la main comme un con en la trouvant mature, belle, incroyable. J'enrage. Liv Madelsen, pas orpheline, sœur de Viggo Madelsen. Une banlieue populaire de Copenhague, composée de pavillons de bois qui se ressemblent tous. J'ai même une adresse, Cerqueira me l'a donnée. Je la tape sur mon portable.

Le plan s'affiche, une photo de la rue.

Je zoome.

Leur maison.

Je referme.

Les mots de Cerqueira, « rapatrier son corps ».

Ceux de Liv, « savoir qu'on y est presque ».

Et tous ces inconnus, qui m'ont répété cette phrase absurde sur tous les tons sur les trottoirs, « on m'a dit de vous dire : "Tu sais tout" », ces mots qui me narguent.

Je m'arrête brusquement.

Un piéton derrière moi me rentre dedans, il peste puis s'excuse quand je le regarde. Je dois avoir l'œil noir car il s'écarte aussitôt, s'excuse de nouveau, disparaît vite.

En bas, le bruit mat des frappes contre les sacs. La voix du coach qui résonne, des ordres autant que des encouragements. Des directives, des contraintes. Des pistes. À toi de choisir. Du vestiaire où je me planque, j'entends la voix de Joe grimpant vers moi, son souffle et ses pas dans l'escalier brut. Il surgit, balance son sac comme un paquet de merde. Il est en tenue, short et maillot satiné, où est-ce qu'il a trouvé ça ? Il a déjà ses gants.

— Ben tu viens ou quoi ? il me dit.

Sans attendre que je réponde, il délace ses gants et les enlève avec délicatesse.

— J'en peux plus, de cette formation de merde. Je passe mes journées à l'arrière d'une bagnole à sillonner la ville, jamais de la vie je veux faire ça, en fait ! Je vais arrêter.

Et sans transition :

— Donc toi, tu reviens dans le coin mais tu dis rien, quoi.

— Ben je t'ai prévenu puisque t'es là.

— Non mais la fois d'avant ! T'as pas eu le temps ou quoi ? Tu sais comment j'ai su que tu étais passé ? Par ma mère ! Elle t'a vu sortir de l'hôpital il y a trois jours. Ta mère, ça va ?

Dans la rue, un bruit de sirènes, le son ricoche et monte vers nous, les flics, une ambulance, un cortège de gyrophares. Je les regarde passer de la lucarne. Joe m'examine.

— Ho, il se passe quoi, là ?

Puis s'assoit, tout fier de sa nouvelle tenue.

— La classe ou pas ? 100 % acrylique, 100 % succès, Vinted, 12 euros, BAM !

Deux heures plus tard, Joe n'a toujours pas compris la moitié de l'histoire tant il y a à dire. Il boit mes paroles sans avoir presque touché à sa bière. Il se prend la tête à deux mains, laisse des flots d'insultes s'échapper de sa bouche, serre les poings, les dents, tout. Dans la seconde qui suit il se marre, imagine sa propre version. Quant à Cerqueira, il se demande s'il le déteste ou le comprend, si c'est une victime ou un pion. Il dit que c'est une ordure qui se cherche des excuses et qui n'en a aucune.

— C'est juste une ordure, il résume. C'est lui le responsable !

Quelques instants plus tard, il fustige Christine Lebeau, il est sûr que tout part d'elle :

— C'est elle qui a foutu la merde. Elle rencontre ton père à l'hôpital quand il vient voir ta sœur. Ils se plaisent bien. Sa fille t'a dit qu'elle avait eu plein d'histoires. Donc voilà, une histoire entre ton père et elle, vu que ton père et ta mère ça colle moyen depuis quelque temps. Mais ton père, c'est pas son trip. Au bout de trois mois, il dit

stop, il arrête. Et elle, c'est la goutte d'eau. Trop marre de se faire prendre pour une conne, elle décide de se venger. C'est ton père qui paye pour tous les autres : elle prévient les Madelsen. Voilà. Si ça se trouve, tout ça, c'est juste à cause d'une femme malheureuse en amour.

Joe.

Dans sa tenue de boxeur en satin doré.

— Et les lettres, tu les as ?

Je lui désigne mon sac d'un mouvement de menton.

— Vas-y, fais voir.

Alors je les sors de là où elles sont empilées depuis la deuxième, la première ayant fini en charpie dans les chiottes. Il les prend délicatement, les inspecte. Joe n'a terminé aucune formation mais il en a commencé plusieurs. Il connaît des tas de choses inutiles, dans des domaines très variés. C'est par exemple pour ça qu'il a su dire que les pizzas qu'on s'est fait livrer tout à l'heure avaient été cuites trop longtemps, dans un four pas assez chaud. « Pizzaïolo, c'est sympa en hiver, mais en été c'est la canicule tous les jours, c'est quand j'ai compris ça que j'ai arrêté le stage. »

Il se penche sur les lettres.

— Tu as fait de la graphologie ? je lui demande.

— Pas encore, non. Peut-être un jour.

Il les examine une à une, revient, repart.

— « Tu sais tout », il murmure.

Ils me disaient ça, ouais, tous ces connards qui m'interpellaient dans la rue. « Tu sais tout. »

— Je les ai relues cent fois, j'ai rien trouvé.

Il répond par un grognement.

Les lettres sont à plat sur le sol de béton. On est de part et d'autre, j'essaie de les déchiffrer mais je n'arrive pas à lire à l'envers. L'institutrice déchiffrait nos cahiers sans se retourner, je me rappelle, ça me sidérait. J'essaie encore. Un mot, parfois un autre, jamais une phrase entière. Au loin, les mecs boxent à tout va, ça crie, ça cuit, ça vit.

— C'est sûr qu'il y a un truc dans ces lettres, dit Joe pour lui-même.

Une connexion se fait, un truc que je n'ai pas essayé : lire à l'envers.

Je prends une lettre au hasard et la parcours en sens inverse. Charabia total.

Alors un mot sur deux.

Pareil.

Je dis :

— Tu crois qu'il y aurait comme un code ?

Joe :

— Sûr. C'est des connards, ils te narguent. Même elle, elle t'a dit « le plus dur, c'est de savoir qu'on a tous les éléments en main mais qu'on n'y arrivera pas », un truc comme ça. Alors c'est sûr, il y a la solution là-dedans. Là-dedans, ils te disent où est Telma.

On s'échauffe, on s'agace.

On s'exalte.

On reste face à face et on bascule d'un courrier à l'autre en scrutant chaque virgule et chaque mot. Sans lever les yeux, Joe redemande :

— Quand est-ce qu'on t'a dit « tu sais tout » la première fois ?

— Le matin de cette lettre-là.

Il écarte les autres, se concentre sur les huit premières.

— Alors c'est là-dedans. Elle disait quoi, la première lettre ?

— Elle commençait par : « Luca, tu ne vas parler de ça à personne. »

— Et là t'es en train de faire quoi ? il me demande, effaré.

— Ils croient que je suis bloqué en Angleterre. J'ai même laissé mon portable là-bas, je crois qu'il y avait un traceur dedans.

Il me fait un clin d'œil. Je le lui rends.

Mon pote.

Puis je lui résume cette première lettre en essayant d'être le plus précis possible. Je ne sais pas ce qui le percute et lui non plus mais il s'anime, il passe en revue la deux, la trois, les autres. Après quelques instants, il relève les yeux vers moi, stupéfait par ce qu'il vient de découvrir.

— Regarde, il me dit d'une voix qui tremble. Tu prends le premier mot de chaque lettre, tu les mets bout à bout. Ça fait une phrase.

Je bute sur un détail :

— Il manque l'accent circonflexe sur le O, je dis. « Nôtre. »

Les mots lui manquent pour dire combien je le saoule. Il élude.

— « Rapatrier le corps », il voulait dire quoi, Cerqueira ? il

demande alors tout bas. Ils vivent où ?

— Au Danemark, en banlieue de Copenhague.

Je sors mon portable et réactive ma recherche de tout à l'heure. La photo de leur maison revient.

— Ils vivent là.

Joe ne rigole plus. Il est au bord d'une falaise immense, et il sait qu'il doit sauter bien qu'il n'en ait aucune envie.

— Il faut qu'on aille là-bas, il murmure.

— « On » ?

— Tu viens de tout me raconter. Peut-être que moi aussi, je risque de me faire buter, maintenant. Et puis tu vas pas y aller tout seul, si ? Alors je viens avec toi, c'est tout.

Le silence se fait dans nos têtes, les lettres étalées entre nous.

Partir à Copenhague, oui. C'est la seule chose à faire.

Car le message est formel, les mots nous le disent quand on les met bout à bout, et il ne reste qu'un jour avant la fin du décompte :

Luca, ta petite sœur va rejoindre la nôtre.

JOUR 20

Je ne sais pas quand tu découvriras cette lettre pliée dans la doublure de ton sac. Dans deux jours, dans deux mois, dans deux ans ? Telma sera-t-elle en vie pour quelques heures encore, ou bien se sera-t-elle fait bouffer par les poissons depuis un bail ?

Attends, je réalise un truc : tu viens de comprendre **qui t'écrit** depuis le départ ?

Tu viens de comprendre que c'est moi. Tu es tellement **bête**. C'est à moi que tu t'es confié sur la plage à Brighton, « je reçois des lettres », alors que c'est moi qui te les écrivais.

Viggo **déteste** écrire.

Parfois, ça a été compliqué. La première fois que je me suis forcée à baiser avec toi, par exemple, tu te souviens ? Quand j'ai fait en sorte que tu aperçoives des grains de beauté dans mon dos, que je venais de me faire au crayon sur les reins, et que j'ai effacés sous l'eau dès la première seconde, juste à temps pour que tu ne voies plus rien – tu te souviens ? Ce soir-là il m'a fallu ressortir de la chambre pour t'écrire. Par chance, il n'y avait pas de WC dans la salle d'eau, ça m'a facilité la tâche et donné une bonne excuse pour m'éclipser. J'ai laissé la lettre dans les WC, Viggo est venu la récupérer pour la glisser sous la porte avec le masque. Pareil au pub, la lettre que tu as retrouvée sous ta pinte. Je l'ai écrite en terrasse en redoutant que tu me voies faire. Mais tu n'avais d'yeux que pour des Japonais pas loin qui se mettaient la tête à l'envers. Enfin je ne vais pas te refaire le **film**.

Quel que soit le moment où tu découvriras cette lettre : tu ne seras pas parvenu à sauver ta sœur.

Et Viggo et moi, nous aurons rendu **justice**.

J'ai joui, avec toi, tu peux pas savoir. J'ai adoré. J'ai adoré te mentir et te faire croire que tu comptais pour moi, j'ai adoré te voir y croire et plonger tête baissée. J'ai adoré me foutre de ta gueule en te regardant dans les yeux. Je me suis forcée du début à la fin, à chaque seconde, mais ça en valait la peine. J'ai joui quand je t'ai vu hagard, menotté par les flics, tu ne comprenais plus rien à ta vie ni à moi.
Aujourd'hui tu comprends peut-être deux ou trois trucs mais ça n'est même pas sûr, et surtout : c'est trop tard.
Tu es sans doute sur un banc dans Londres, dégueulasse et perdu, et je t'avoue un truc : **je continue de jouir** rien qu'en t'imaginant comme ça.

Loupé, Liv.

Loupé, pauvre folle.

Loupé, connasse. Je suis en France, avec Joe. J'ai trouvé ta lettre tout à l'heure en préparant mon sac, en le vidant complètement.

Elle m'a saisi, ouais.

Mais je ne me suis pas écroulé.

On marche vite. À intervalles réguliers, un souvenir de toi me percute et je réprime un haut-le-cœur tellement tout ce que tu es me dégoûte.

Joe m'épaule, il passe une main dans mon dos, me saisit le bras, il dit « allez, viens ». Quelques pas plus loin, il s'enquiert :

— T'es sûr de toi ?

— Oui, oui.

— OK.

On a passé la nuit dans le vestiaire à mettre au point notre plan. Et puis on a dormi, prendre des forces pour ce qui nous attend. On est passés chez ma mère choper quelques affaires en rasant les murs, Joe n'a pas pu s'empêcher de dire :

— Hé mais ça a grave changé, ici !

Joe la déconne.

Et puis j'ai découvert cette lettre.

Le bijoutier se fixe une loupe sur l'œil droit tout en allumant une lampe de bureau. Elle diffuse un halo vif sous lequel il vient se placer, et tend une main vers moi.

— Alors, voyons cela.

— T'es sûr ? me demande encore Joe.

Pour toute réponse, j'ouvre à deux mains le fermoir de la chaînette.

Dix ans qu'elle est autour de mon cou, presque une partie de moi, mais je n'ai pas d'autre choix pour payer les billets.

Quand on ressort quelques instants plus tard, c'est à mon tour d'interroger mon pote :

— Tu viens, t'es sûr ?

Il se contente de prendre l'air le plus étonné qui soit tellement la question est inutile.

Parfois, Telma me manque tellement que je n'arrive pas à comprendre qu'elle n'est plus là. C'est comme si ça buggait. Mon père, lui, dit que le disque est rayé.

Il m'a expliqué : c'est comme si un morceau de musique restait bloqué sur deux ou trois secondes, qui se répètent à l'infini. Il paraît qu'avant ça faisait parfois ça. Mon père dit que ça fait ça dans sa tête.

Qu'il voit Telma, puis plus rien, puis Telma, puis plus rien, et que ça le rend fou.

Joe m'a dit qu'il comprenait.

— Ça me fait ça avec le Sénégal. Et un peu aussi avec Telma.

J'ai pas compris, c'était bizarre puisque Telma, il ne l'a jamais rencontrée. Quand on est devenus copains, elle venait de disparaître.

— Peut-être mais tu en parles tellement souvent que j'ai l'impression de la connaître. Et j'aime bien que tu en parles et que tu me la montres en photo. Tu sais, Telma, même si je l'ai jamais rencontrée, c'est comme si j'étais un peu amoureux d'elle.

Une main se plaque sur ma bouche, je me débats, je crie.

— Ho ! Ça va, ça va, c'est moi !

J'ouvre les yeux. Joe penché sur moi de tout son poids, moi qui me démène dans ma ceinture et cogne le siège de devant, avant de comprendre où je me trouve.

Une hôtesse de l'air accourt, Joe la rassure :

— Ça va, ça va, tout va bien !

Je pousse un profond soupir, je fais oui de la tête à l'hôtesse inquiète. Elle reste encore un instant immobile et douce, puis s'éloigne.

— Putain, t'es un vrai problème, toi ! me dit Joe. Tu dors plus, on dirait que tu boxes contre des frelons.

— Contre des frelons ?

— Un truc comme ça, ouais. Et puis tu cries, tu gueules des trucs, c'est l'enfer.

— J'ai dit quoi ?

Il se penche et me dit à voix basse :

— Tu as parlé de chien, de Liv… De vase en cristal, à la fin. Et d'autres trucs que j'ai pas compris.

Autour de nous, l'avion est plein de voyageurs que mes cris ont plus ou moins dérangés. Ils regardent des films, des écouteurs sur les oreilles, ou bien par le hublot. Le jour se lève sur la Scandinavie.

Mes pensées se réorganisent : Copenhague, Telma, demain. Mes ongles s'enfoncent dans le velours des accoudoirs.

L'avion amorce déjà sa descente.

On a pris le bus en sortant de l'aéroport, je m'en suis remis à Joe. Il a consulté le plan, les lignes, les rues. Il s'est même occupé de nous prendre deux tickets. Moi, je ne parlais plus, je ne réfléchissais plus.

Je le suivais, Telma plein la tête. Sur le trajet, je n'ai rien regardé des alentours, les maisons de bois, les étendues d'herbe sans clôtures, les enseignes inconnues, je n'ai pas fait de tourisme.

Joe regardait par la vitre. Il prêtait l'oreille aux discussions inintelligibles qui se tenaient autour de nous.

Je la reconnais de loin.

Ça m'a fait exactement la même chose avec celle de Cerqueira il y a cinq jours, je savais que c'était elle alors qu'on en était encore à plus de trois cents mètres. Celle des Madelsen, je l'ai inspectée sur Street View, je pourrais la dessiner les yeux fermés.

Je ne vois déjà plus qu'elle.

Un nouveau flash me percute : cette maison, c'était le fond d'écran du portable de Liv.

Juste sous mes yeux.

— C'est celle-là, je dis tout bas.

Joe tourne la tête. Il suit mon regard, distingue la maison qu'on a observée hier sur mon écran. Elle est semblable à toutes celles qui l'entourent, mais pourvue d'une étoile au fronton.

Il se recroqueville imperceptiblement.

Le bus ralentit et vient stationner devant un abri où patientent quelques vieux qui se sont redressés à son approche. Quand la porte s'ouvre, ils attendent qu'on sorte pour monter la marche et prendre place.

Nous voilà tous les deux dans la fraîcheur de Copenhague, à cent mètres de la maison des Madelsen.

— Il n'y a pas de volets, remarque Joe.

C'est vrai. Mais un autre indice peut nous permettre de savoir si quelqu'un se trouve à l'intérieur : devant chaque habitation, une voiture, des vélos. Dans ses multiples recherches sur la ville, Joe a découvert que les Danois pédalaient énormément. Je m'en suis rendu compte avec Liv tandis qu'on fuyait Londres.

— Pas de bagnole, pas de vélo…, constate Joe.

— Si ça se trouve ils ne sont pas là, je conclus. Si ça se trouve, on a de la chance.

Joe me regarde, séduit par cette hypothèse. Je dis :

— On rentre, on fouille.

— On cherche quoi ?

— On cherche Telma.

On traverse sans se parler.

À chaque nouveau pas, mon cœur accélère dans ma poitrine. Derrière cette façade en bois rouge, à la large porte en bois sculpté, les tarés qui détiennent Telma.

On longe la maison par le côté et on arrive sur l'arrière. Une autre entrée de ce côté-là, donnant directement sur le jardin.

Pas un bruit dans les alentours, pas un mouvement aux fenêtres. Les gens sont au boulot à cette heure-là, ou bien les yeux rivés à leurs ordinateurs quand ils travaillent à domicile. Une porte vitrée donne sur la pelouse, on se penche jusqu'à y coller notre oreille. Pas une vibration ne nous parvient.

— Je vais aller sonner devant, me dit Joe. Ils ne me connaissent pas, ils ne vont pas se méfier. Reste là. Je vais vérifier qu'ils sont absents.

Il retourne vers la porte d'entrée donnant sur la rue.

De là où je me trouve, j'entends à l'intérieur une sonnerie qui résonne.

Quelques instants se passent sans réaction, puis il sonne de

nouveau.

Je me colle à la paroi, aux aguets. Rien ne bouge, personne ne parle. Un camion passe, ses énormes roues frottent le bitume. Puis le halètement de Joe qui revient en courant, rasant les murs des Madelsen.

Plus rien à dire, plus rien à penser.

La porte est verrouillée.

J'enlève mon T-shirt, je l'enroule autour de mon poing serré. Je frappe la vitre pour en éprouver la résistance, et quand je suis prêt, je lance mon poing au centre. Le verre explose autour de mon bras et s'éparpille sur le parquet derrière, des éclats de toutes les tailles. Des morceaux m'éraflent le bras que je retire aussi vite que je le peux.

Le fracas nous vrille les tympans avant que le silence revienne, aussi enveloppant que trois secondes plus tôt.

Je m'essuie le bras des minuscules débris venus se ficher dans mes poils, et remets mon T-shirt. Joe passe une main à l'intérieur et actionne le loquet. Il pousse la porte, raclant sur son passage les éclats qui jonchent le sol. Il entre le premier, moi sur ses pas.

L'odeur nous assaille aussitôt, celle du bois des murs, à laquelle viennent se mêler des senteurs variées, mélange d'huiles essentielles et de fleurs. Joe tourne aussitôt son visage étonné vers moi.

Le bien-être est de courte durée. Sur le mur d'en face, dans un cadre ornementé, une jeune fille en robe blanche nous sourit de toutes ses dents.

Mais on a griffonné sur elle, on a fait des chicots dans sa bouche et cerné ses yeux de noir. Elle était mise en valeur, maintenant on la déteste. Elle nous bouleverse tous les deux, cette photo, car sous les années et la rage du crayon, on la reconnaît aussitôt.

Telma.

Les larmes montent.

C'est tout sauf le moment.

Me retenir, me durcir.

On est dans une entrée, un meuble sur le côté où sont rangées des chaussures. Que des tailles adultes, des modèles pour hommes et pour femmes. Au mur, différentes patères où sont accrochés des blousons. Deux d'entre elles sont vides.

En face, une porte, que Joe ouvre avec précaution. Je me tiens près de lui, à l'écart de ce qui pourrait surgir.

Nos yeux rivés sur ce qu'il y a derrière, et qu'on découvre : le salon de la maison, occupant le rez-de-chaussée, ouvert sur la cuisine.

On entre.

On est au centre d'une pièce aux murs de bois clair, garnie de meubles identiques à ce qu'on connaît en France, puisque tout vient de chez IKEA. Fonctionnel et strict, pratique et pensé. En déco, quelques cadres aux murs ou sur les meubles. Tous représentent Telma dans des postures de petit ange ou de jeune fille modèle, tous ont été barbouillés par des mains rouges qui ont fait couler sur les carreaux ce qui ressemble à du sang.

Je m'anime. Joe poursuit sa progression, quelques pas silencieux. Quand il se retourne, il me trouve au milieu de la pièce, comme traversé par des spasmes.

Il accourt, met ses mains sur mes épaules, mon cou, mon dos, et sa ferveur me contamine, c'est comme s'il me sauvait d'une noyade.

En quelques instants, je reprends possession de mon corps et de mes nerfs, de ma respiration, aussi.

Il s'écarte, m'observe, ça va ?

Ça va.

Sous la table autour de laquelle sont disposées cinq chaises, le parquet est complètement disjoint, tandis qu'il est impeccable ailleurs. Là, les lattes ont été défoncées, puis reposées dans une tentative de camouflage.

On ne voit que ça.

Au milieu de la pièce, séparant le salon de la cuisine, un escalier de bois aux marches ajourées. On s'y engage à pas de loup. Joe m'escorte, me pousse, me protège. Ça tient. On prend garde à ne pas empoigner la rampe. Quand une marche craque, on s'immobilise. On dresse l'oreille.

On reprend.

On arrive bientôt sur un palier. Deux portes sur notre gauche, deux en face sur le mur le plus large, une enfin sur la droite.

On commence par la première à gauche. Elle donne sur une pièce aveugle d'environ six mètres carrés qui passerait pour un débarras s'il n'y avait pas ce matelas par terre. Joe sort son téléphone et nous éclaire : un taudis dont le sol en aggloméré n'a pas été recouvert. Les murs aussi sont bruts. Sur une étagère, des livres et des objets qui ne nous permettent pas de deviner l'âge de la personne qui vit là. Un

enfant, un adulte ?

On ressort. La porte voisine s'ouvre sur un spectacle identique, à ceci près qu'un soutien-gorge traîne par terre. Pas une enfant, donc. Mais le reste est aussi terne et sombre. Je fais un pas supplémentaire car j'ai peur de comprendre. La tranche des quelques livres près du matelas : *L'Échange*, *Histoire d'Emonze*, *Cathy la Catin*, *Dernier cri*. Les livres auxquels Liv a fait allusion quand on marchait dans les galets.

Les quatre livres dont j'ai publié les couvertures sur Instagram.

Je ressors.

On fait quelques pas vers la chambre des parents. Fonctionnelle comme la pièce de vie en bas, un lit large, deux penderies. À l'intérieur, du linge plié. Ici, pas de livres écornés mais une bibliothèque dont on prend manifestement soin. Je m'en approche. Je ne comprends pas les titres mais les couvertures indiquent qu'il est question d'astres et d'esprits, de réincarnation, de médecine et de magie. Ces livres qui me font sourire et parfois m'intriguent me glacent le sang à présent que je les découvre ici. Je n'ose même pas m'en approcher. Rien d'autre n'attire notre œil, on ressort, on referme.

Toujours pas trace de Telma.

La porte suivante donne sur une salle de bains blanche, fonctionnelle et minimaliste. L'armoire contient divers médicaments, des produits de beauté, des préservatifs aussi. La boîte est entamée. Deux autres encore sous plastique sont disposées derrière. Je reste quelques instants face à ça et me demande s'il s'agit du contraceptif des parents, mais pourquoi ne pas mettre ça dans leur chambre alors ?

Ou bien celui de Liv, ou de Viggo, sur lequel les parents gardent un œil ?

— Viens voir, Lu.

Joe me dit ça derrière moi, et je sens l'émotion dans sa voix. Je me tourne vers lui.

Il est profondément désarmé.

— Viens voir, parvient-il seulement à répéter.

C'est la chambre d'une princesse. Dans chaque recoin de cette pièce, de loin la plus vaste de l'étage, on sent le souci du détail. Chaque centimètre carré comporte du doré, un brillant, une moulure.

N'importe quel enfant serait ébahi devant un spectacle pareil, n'importe quel adulte serait cueilli. Du sol au plafond scintille le satin. Tout est rose, ou doré, ou bleu clair, tout a l'air d'un bonbon. L'odeur, même, est celle du sucre.

Nos pieds s'enfoncent dans une moquette si épaisse qu'on dirait quasiment un matelas. Dégoulinant du plafond, des tentures auxquelles on a donné la forme de fleurs, et parmi lesquelles luisent de minuscules diodes composant une galaxie. La lumière étincelle et baigne le lit : disposé au milieu de la pièce, il a la forme d'un vaisseau. Une coque majestueuse a été construite autour. On y accède par une petite échelle finement ouvragée. Lorsqu'on se couche ici, on vogue sur un océan de miel, dans un pays magique dont est absent tout chagrin.

Je n'ai jamais vu de ma vie pareil endroit, ni en vidéo ni en vrai.

Je n'ai jamais vu non plus une telle volonté de tout salir : où que porte le regard, on y voit le dégoût, la salissure et la haine. Les murs de satin sont maculés de coulures, les fleurs ont été lacérées. La moquette a été massacrée à grands coups de ciseaux, comme les draps de satin qu'on a ravagés au cutter. Partout se lit l'ouragan de colère qui s'est déchaîné.

Partout aussi se trouvent des portraits de Telma qui grandit devant nous en même temps que mes yeux se remplissent de larmes et que mon corps s'agite de nouveau. Elle est là, elle vit, elle pousse. Elle en princesse, elle en sirène, elle à poney, elle en bateau.

Tous ces portraits sont souillés. Elle tartinée, elle dégueulasse, elle cassée.

Joe fait aller sa tête de droite à gauche sans parvenir à parler.

Moi non plus je ne dis rien. Telma a grandi dans un monde parallèle fait de guimauve et de poupées, dans lequel a surgi la haine.

On recule sans parvenir à refermer la porte, trop peur de toucher la poignée, on ne sait pas pourquoi.

On respire.

On redescend au pas.

Après ce qu'on a vu là-haut, il n'est plus possible de repartir sans aller inspecter ce parquet défoncé dans la salle à manger. On ne peut pas reculer. Ensemble, on déplace les chaises, la table.

La chambre de Telma m'obsède, les photos d'elle, Telma vivante, je pleure sans m'en rendre compte.

On contourne les lattes disjointes, Joe en attrape une, ça vient tout seul, puis une autre, et on dégage bientôt plus d'un mètre de parquet. Dessous, une échelle part à pic dans les profondeurs de la maison. Un interrupteur pour faire le jour. Une ampoule blafarde. Des murs de terre dont l'odeur âcre nous assaille. On comprend alors les huiles essentielles. On comprend aussi que les Madelsen ont creusé cette cave eux-mêmes, et qu'elle n'est connue que d'eux.

Je vais m'engager sur l'échelle mais Joe me stoppe, il y va le premier. Je le suis. On s'enfonce dans ce qui nous semble plus profond qu'un étage. Combien de mètres ? Au moins cinq.

La lumière se raréfie mais une fois en bas on découvre un couloir, qu'illumine une seconde ampoule. Au bout, une porte.

On arrive devant, on a le réflexe de tendre l'oreille pour écouter de l'autre côté. Aucun son nulle part. À cette profondeur, il n'y a plus un bruit.

Joe me la désigne du menton. Il dit :

— On y va.

Je mets la main sur la poignée, je l'incline fébrilement.

Verrouillée.

Joe enrage d'un coup. Il fait demi-tour, court vers l'échelle. Je le laisse faire. Il la grimpe deux à deux, arrive là-haut, farfouille dans les placards, et redescend bientôt. Il marche vers moi en exhibant sa trouvaille : un pied-de-biche.

Il insère l'outil dans l'interstice, prend soin de bien l'enfoncer, et quand il est sûr de l'emplacement, il me fait me mettre face à lui, l'outil de métal entre nous.

— Tu pousses, et moi je tire, il dit.

En un instant on est en place, on compte, et l'instant suivant, la porte éclate.

Une alarme explose aussitôt.

Elle doit s'entendre à plusieurs kilomètres.

On se bouche les oreilles immédiatement : c'est infernal. On vacille. Dans la pièce, il y a une boîte par terre. Au fond, une forme sous un drap. Il y a aussi une odeur pestilentielle qui nous force à bloquer nos poumons, l'air est irrespirable.

On s'approche quand même. J'écarte mes mains le temps de saisir la boîte et le bruit me vrille aussitôt le cerveau. Joe, lui, soulève le drap d'une main.

Dessous, deux corps adultes en début de décomposition.

Il lâche, on détale en panique vers l'échelle. Je rentre comme je peux le cou dans mes épaules mais ça ne change rien à la torture, le son siffle si fort. Joe empoigne les barreaux de l'échelle en grimaçant de douleur, on monte le plus vite possible.

Là-haut, on s'extrait du cloaque et on court, la boîte serrée contre moi, poursuivis par ce hurlement constant et cette vision d'horreur. On traverse le salon, vite la pièce arrière à la porte cassée, vite dehors. On cavale à travers le jardin, on traverse le suivant. Arrivés dans une rue différente de celle par laquelle on est venus, on reprend notre souffle. Au loin, la sirène cesse.

Personne autour, personne en vue. Dans nos cervelles, une douleur massive, résultat de la terreur auditive qu'on a subie. Joe me dit un truc mais je n'entends rien, il s'en rend compte car lui non plus ne s'entend pas prononcer les mots, il me regarde, on se fixe, stupéfaits. On a perdu l'audition.

Joe me fait signe : nos sacs. Restés dans la maison. Il me signifie de rester là. Court en sens inverse.

Plus un bruit, plus un son. Putain.

La boîte contre moi. Joe réapparaît, il a les deux sacs sous ses bras et court comme un dératé. Je referme.

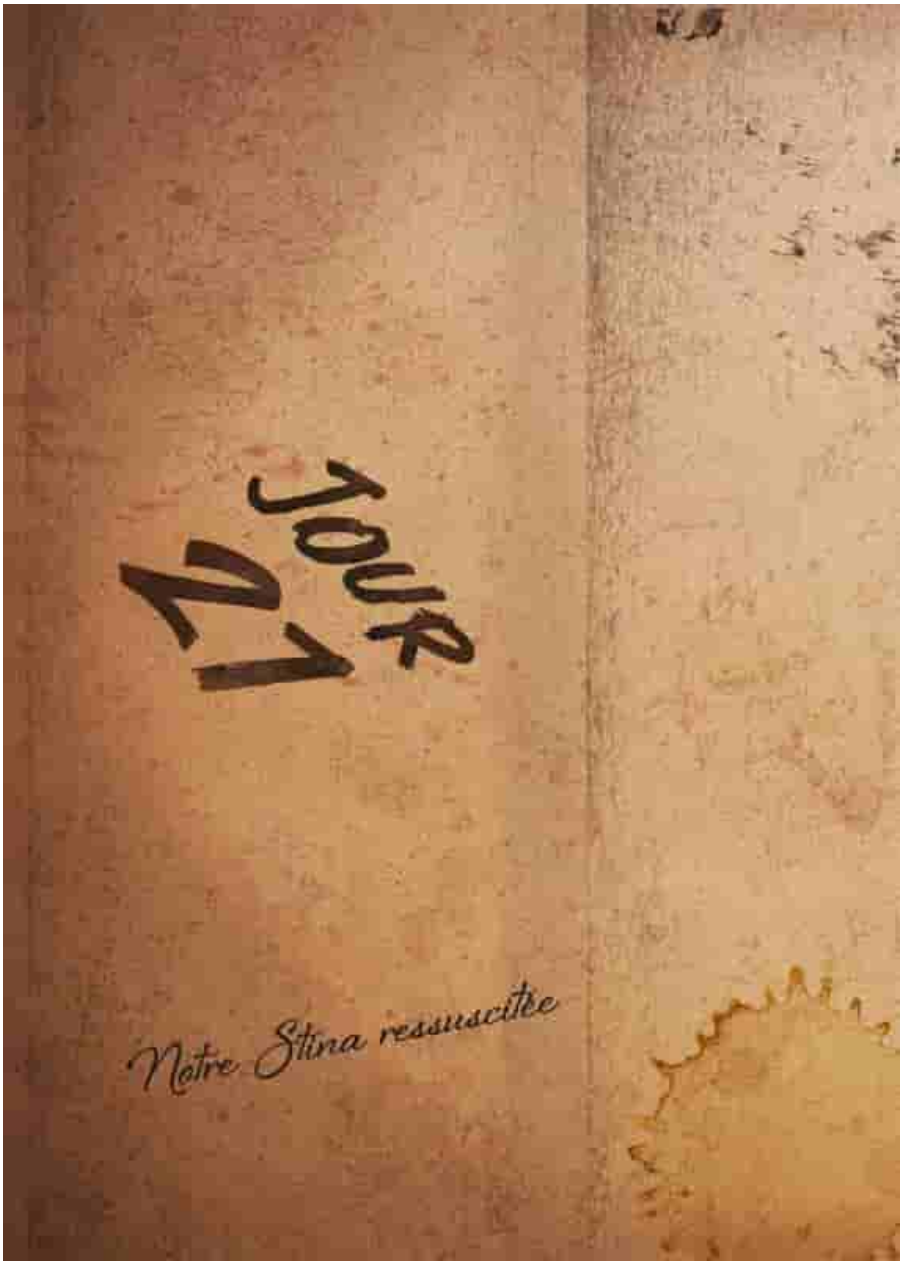
Dès qu'il arrive à mon niveau, je me mets à courir avec lui.

On file. Quand on a l'impression d'avoir disparu, on commence à ralentir. On continue nos zigzags dans des rues inconnues où tout est trop silencieux, jusqu'à voir au loin l'enseigne d'un hôtel.

On va entrer, se faire comprendre, et obtenir une chambre où s'isoler, se soigner.

Essayer de parler, de savoir, de comprendre.

Et découvrir ce que contient cette boîte. Tout en marchant, j'en soulève le couvercle. Je sursaute quand j'aperçois une enveloppe kraft à l'intérieur. Elle est maculée comme les murs de satin et les portraits dans les cadres, mais, sous les coulures, je distingue le nom de sa destinataire…


JOUR 27
Notre Stina ressuscite

Stina,
Notre amour,
Notre Stina ressuscitée,
Avant toi, nous glissions.
Nous louons chaque jour celui où nous sommes allés t'arracher à cette méchante famille en France pour te ramener près de nous. Au départ tu ne voulais pas entendre qu'ils étaient mauvais, tu pleurais, endoctrinée que tu étais. Avec le temps, tu as bien vu que le véritable amour était ici, pas là-bas.
Nous t'en donnons tellement. Mais toi aussi !
Tu fais de chacun de nos jours un enchantement.
Notre Stina ressuscitée, ceci est notre testament. Nous ne savons pas quand tu le liras, car nous n'avons pas l'intention de mourir avant longtemps ! Mais il vaut mieux prévoir.
Pour que tu ne manques jamais de rien, notre Stina chérie, nous choisissons de te léguer tout ce que nous possédons.
Ça n'est peut-être pas grand-chose en

comparaison de ce que d'autres possèdent, mais ce qui est à nous, nous l'avons gagné de manière honnête. Nous n'avons menti à personne ni jamais volé quiconque. Notre maison n'est pas un palais mais elle pourra t'abriter toute la vie si tu le souhaites.

Dans cette enveloppe, tu trouveras le numéro de notre compte. Tout ce qui s'y trouve est pour toi.

Là encore, ce n'est peut-être pas une grande fortune, mais ce sont les économies d'une vie, et le fruit de l'immense amour que nous avons pour toi.

Méfie-toi de Liv et de Viggo. Ils sont jaloux de ta beauté, de ta grâce et de ton intelligence. Eux, ils sont bêtes. Ils sont jaloux de tout ce que tu es et qu'ils ne seront jamais. Nous avons fait de notre mieux pour te préserver d'eux.

Ne leur accorde jamais la moindre confiance, et ne leur dis jamais que nous t'avons fait don de tout.

Ils ne comprendraient pas et t'en voudraient beaucoup.

Stina, nous t'embrassons de tout notre cœur.

Nous veillerons sur toi de là-haut, tu le sais bien.
Nous t'aimons pour toujours.

Papa & Maman

On est entrés dans l'hôtel en se couvrant tous les deux les oreilles tellement la sirène nous avait vrillé les tympans. La fille à l'accueil nous a regardés en plissant les yeux, elle s'est levée doucement et a appelé derrière elle.

Je ne sais pas comment a fait Joe. Il a ôté les mains de ses oreilles, il a pris son air le plus détendu de la terre. Après ce qu'on venait de vivre, Joe est capable de faire semblant d'être un surfeur qui commande une piña colada.

— *Room for two possible?* il a demandé, dans un sourire sur lequel plus aucune ombre ne planerait jamais.

— *For sure*, a répondu la fille en raillant son accent.

Depuis, on est tous les deux dans cette pièce pourvue d'un grand lit, d'un cabinet de toilette et d'une large fenêtre devant laquelle on a tiré le rideau.

Nos oreilles sifflent et mon cœur palpite.

Le sien aussi, mais il est là pour m'épauler, me rassurer, alors il prend sur lui.

Mon pote.

Et puis on a ouvert la lettre.

Au fond de la boîte, on trouve également deux petites clés identiques et gravées « Parado ». Celles du cadenas que les Madelsen ont mis dans le fond de mon jardin. Divers papiers qu'on consultera plus tard, car une liasse de photos nous attire. Elles sont maintenues ensemble par un gros élastique, et ont manifestement été classées avec soin, car en les feuilletant au hasard, on constate une chronologie. Alors on reprend à la première : l'image d'une famille heureuse prenant la pose devant une maison en construction. Il y a une ossature de bois qui forme l'équivalent d'une cathédrale sans murs, comme si des coups de crayon avaient été donnés dans le ciel. Devant, un homme et une femme qui ont l'air heureux. Ils se tiennent l'un contre l'autre, et ont tous les deux une main posée sur les épaules d'une

petite fille blonde de six ou sept ans qui s'est positionnée devant. Sur la droite, légèrement à l'écart, un petit garçon brun fixe l'objectif et fronce les sourcils face au soleil. Les Madelsen ont l'avenir devant eux. Au premier plan, à quatre pattes dans l'herbe, une petite fille ignore le photographe et inspecte une pâquerette. Je la reconnais car Liv a déjà cet air frondeur, et pourtant innocent, doux et déterminé.

Mais elle est brune.

Tout bascule dès le deuxième cliché : la petite fille blonde devient l'unique objet d'attention. Liv et Viggo n'apparaissent plus. C'est donc Stina, cette gamine souriante qui me regarde. On la découvre dans une salle d'attente, et on comprend rapidement que les Madelsen ont voulu saisir le plus de moments possible dès l'instant où, sans doute, ils ont su qu'elle était malade. La maladie, on ne voit bientôt plus qu'elle, Stina décline sous nos yeux, souffre, lutte, Stina maigrit, pâlit, sourit de plus en plus faiblement dans un lit d'hôpital.

Elle n'a plus de cheveux.

Le lit est vide.

Une cérémonie, tout le monde en noir, l'urne, les cendres au vent, il y a tout ça sous nos yeux, et la photo d'après nous bouscule : c'est Telma et moi.

Putain.

On se court après dans le jardin, il y a notre maison derrière. Puis Telma dans la cour de son école, dans la rue, même au supermarché. Les silhouettes autour sont celles de ma mère ou la mienne mais le photographe zoome sur ma sœur et nous ignore.

Puis une photo de famille identique à la première, comme si tout était rentré dans l'ordre. La maison est désormais terminée. Viggo n'est pas ébloui par le soleil, il n'y en a pas ce jour-là. Il a changé mais peu grandi. On voit qu'il sera petit. Liv a poussé, elle, elle se tient droite, elle patiente. Brune, ouais. Les parents sont radieux, ils ont entre eux leur petite enfant revenue, leur princesse : Telma porte une jupe un peu étroite, un T-shirt un peu court : les vêtements que Stina portait sur son lit d'hôpital.

Elle a l'air complètement perdue.

— C'est là, dit Joe dans mon dos.

Il a délaissé les photos il y a plusieurs minutes, écœuré. Il a entrepris l'inventaire du reste de la boîte et en a sorti différents documents, le dossier médical de Stina, son acte de décès, même la

facture de sa crémation.

Il est penché sur une carte depuis plusieurs minutes. Il a l'index posé sur un point au bord de l'eau.

— C'est là, il répète. Les falaises de Møn. C'est là qu'ils ont dispersé les cendres de Stina. C'était il y a dix ans aujourd'hui.

Ta petite sœur va rejoindre la nôtre.

C'est là qu'ils ont prévu de pousser Telma.

Joe lui parle comme un charmeur de serpents. De l'autre côté du comptoir, la fille opine en souriant, l'air de ne pas être dupe du numéro qu'il lui sert, mais elle finit par lui tendre un trousseau de clés.

Il le saisit, lui adresse un sourire inoxydable, et vient vers moi de sa démarche féline.

— Viens, il me dit sans ralentir et sans plus sourire du tout. On a sa voiture jusqu'à ce soir.

— Tu lui as dit quoi ?

— Je lui ai promis 300 balles.

— Hein ! Mais t'es… !

On se retrouve à bord d'un break Volvo d'une autre époque, dont la fille a assuré à Joe l'extraordinaire solidité.

On boucle nos ceintures, et Joe passe la première. Moi, je trouve Møn sur le GPS. C'est au sud de Copenhague, on en a pour deux heures de route.

— Je lui ai dit que j'avais mon permis, ajoute Joe en faisant souffrir l'embrayage.

Les falaises calcaires font plus de cent vingt mètres de haut, et tombent à pic dans la mer Baltique.

Très touristique et très instagrammable.

Mes oreilles continuent de bourdonner, je les sens fragiles. Même chose pour Joe. On s'économise, on ne se parle plus. Il conduit pas si mal.

Le parking visiteur est désert en cette saison. Autour de nous, une poignée de vieilles bagnoles comme on en trouve dans les sites naturels fréquentés par les randonneurs. Parmi elles, peut-être celle des Madelsen. Je les inspecte une à une et prends leurs plaques en photo. Un chemin serpente à flanc de colline, menant vers le plateau. On s'y engage. On guette autour de nous, on traque Telma, Liv, Viggo.

Le vent, le vert, le froid.

Les falaises s'étendent sur plusieurs kilomètres, la roche blanche donne sur la mer d'acier. Les caresses du vent sont de plus en plus âpres à mesure qu'on s'élève. L'herbe est rase, plus d'autre végétation. Les mouettes sont chez elles dans le ciel immense. Sur le plateau, on marque une pause en estimant les environs. Le bord sans rambarde, aucun garde-fou nulle part.

C'est abrupt, et ensuite il n'y a plus que les eaux glaciales.

Je ferme mon blouson jusqu'au cou.

On reconnaît l'étendue sauvage donnant sur la mer, là où les Madelsen ont versé les cendres de Stina dix ans plus tôt.

Le vent les a aussitôt dispersées.

Au loin, une voiture en travers de l'herbe : celle du chauffard qui nous a foncé dessus dans Londres. Sa plaque. L'immatriculation danoise.

Quelqu'un s'extrait de l'habitacle, contourne la voiture et s'approche du bord de la falaise. Et s'immobilise quand il nous aperçoit.

La personne restée à l'intérieur tourne la tête dans notre direction. Sa blondeur m'apparaît, pas encore son visage. Puis sa façon de sortir de la voiture, la manière dont elle se campe, tout ce qui fait Liv et me l'a rendue si particulière et charmante, tout ce qui me rend à présent si nerveux quand je la vois si arrogante.

Étonnée mais narquoise.

Ils sont côte à côte et nous regardent progresser. Elle dont l'attitude est exagérément nonchalante, lui dans la position de celui qui se prépare à la guerre. On avance. Ils se rapprochent imperceptiblement l'un de l'autre et leur posture se modifie, ça ne dure qu'un instant très court mais leurs corps se détendent et leurs mains se frôlent. Je reconnais alors le couple solaire qui m'a souri dans la foule mon premier jour à Londres, et ce flash me fait l'effet d'une gifle.

L'instant d'après, ils s'écartent et reprennent chacun leur attitude, elle dédaigneuse, lui combattant. Je ne sais pas si je vais tenir.

Le masque en silicone. Les lettres. Tout ce qu'ils ont fait pour me rendre fou. Ses yeux, ses mots, son corps.

On ralentit.

La voir si près et pourtant si lointaine, je n'arrive pas à comprendre que la Liv de Londres est la Liv des lettres, de Copenhague, des vidéos, de l'atrocité. Je bloque et mon corps le ressent, mes pas saccadés, ma tête heurtée, mes yeux qui clignotent. Joe tend un bras vers moi, me soutient. Je vois la peur dans ses yeux.

— Alors vous vous êtes retrouvés ? elle dit. Vous êtes contents ?

L'entendre parler un français impeccable me la rend d'un coup lointaine, comme si la réalité se déformait soudain. Je suis pris d'un vertige. Mais mon corps tient bon, je ne m'écroule pas, je ne m'évanouis pas non plus. Joe me lance un nouveau regard et je vois la confiance qui lui revient. Liv enchaîne :

— Tu es venu. Cette fois, tu ne t'es pas défilé. Tu promets toujours des choses ! Tu promets à ta sœur que tu la retrouveras, tu promets à ta mère que tu vas revenir demain… Tu promets tous les jours !

Elle a un léger accent, qu'on pourrait prendre pour celui du Nord ou de l'Alsace. Et je la reconnais si peu qu'il ne me touche même pas.

— Tu m'as même promis que tu me rendrais heureuse ! elle pouffe.

— Je me trompais.

Viggo sort de ses gonds, il bondit vers nous.

— Ferme ta gueule ! il crie. Tu fermes ta gueule !

Je me tais aussitôt.

Je reconnais la haine qu'il y a dans la voix de Viggo. C'est lui qui était à l'autre bout du fil le soir où j'ai fait la connaissance de Liv au pub, quand le barman m'a tendu le téléphone. Il est le seul homme de sa vie.

Peu à peu, l'image de la Liv de Londres s'efface. Celle qui nous toise est grotesque, et complètement folle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? elle demande avec agressivité. C'est quoi, la nouvelle question ? Liv, pourquoi tu fais ça ? Liv, pourquoi tu m'as menti ? Liv, tu parles drôlement bien français, dis donc. Tu es vraiment bête, elle lâche, elle appuie de tout son poids sur le mot, et c'est comme une gifle qu'elle me donne. On parle français depuis dix ans, toute la famille a dû s'y mettre quand on a accueilli Telma-la-

pute, qui est devenue notre sœur, Stina-la-merveille.

— Elle est où ? demande Joe.

Viggo et sa sœur le regardent et prennent sa question pour une provocation. Ils se ruent sur le coffre de la voiture tout en continuant à nous surveiller, ils forcent quelqu'un à en sortir en le tirant pas les cheveux qu'il lui reste. Un corps se déplie dans la douleur, les mains nouées dans le dos. Liv tire sur les cheveux, le corps bascule et roule en émettant un bruit aigu. La tête pivote et, sous la souffrance, la terreur et les larmes, soudain je reconnais le visage de Telma.

On se précipite sur elle mais, d'un geste sûr et précis, Viggo dégaine un flingue et nous cueille dans notre course.

On s'immobilise, l'arme pointée sur nous. On est en plein vent.

Telma geint par terre. Elle porte une robe de princesse bien trop petite pour elle, déchirée là où son corps ne passait pas.

Moi je tombe à genoux car mes nerfs lâchent, les larmes me submergent. Dans tout mon corps, je sens comme une anesthésie, une électricité qui décide à ma place. Je tends les bras vers elle en criant son nom, ça sort tout seul. Liv surjoue les éclats de rire en me contemplant, puis me crache :

— Il n'y en avait que pour la nouvelle Stina ! On l'a détestée tout de suite.

Elle se recule et envoie un coup de pied de toute sa force dans le ventre de Telma, qui se plie en deux de douleur.

— Et puis un jour, nos parents ont prononcé ton nom. Il y avait, quelque part sur la terre, un petit garçon peut-être aussi malheureux que nous, car on lui avait pris sa sœur. Tu es devenu notre meilleur ami, Luca. On te suit sur Insta depuis des années. On sait tout ce que tu aimes. Les blondes, par exemple… ! On a même passé des nuits à discuter avec toi sur www.ou-es-tu.com. T'étais notre ami, Luca ! Et puis tu as changé. Tu as voulu passer à autre chose, « te remettre à vivre », comme tu disais, et partir en Angleterre. Sale traître.

Viggo a la main qui tremble mais il se contrôle.

Liv donne le tempo.

Joe est statufié.

Moi je n'ai d'yeux que pour Telma, qui se tortille en gémissant.

— Et puis il y a deux mois, tout a basculé. Nos parents et Telma étaient au restaurant. Ils ne nous emmenaient jamais, nous, on devait rester à la maison. Ce soir-là, on a fouillé dans les placards. Et tu sais ce qu'on a découvert ? Un dossier sur Telma. On a découvert qu'à leur mort nos parents légueraient tout à cette pute !

Viggo enchaîne, ses paroles nous arrivent comme enrobées par le brouillard :

— Cette nuit-là, on est entrés dans leur chambre, on les a tués dans leur sommeil. Ces pourritures.

— Et puis on a creusé.

— Évidemment, il fallait aussi tuer Telma, termine Viggo. Il fallait boucler l'histoire. Et puis nous venger de toi.

— Alors on t'a pisté, on a réfléchi. Je me suis teint les cheveux en blond pour avoir plus de chances de te plaire. Et le jeu a commencé.

Viggo ponctue ce que vient de cracher sa sœur en tirant en l'air. La détonation nous vrille les tympans, nos visages se tordent de douleur. Je puise au fond de moi le courage et la force, je me redresse.

— J'ai tué Cerqueira ! je gueule.

Ça leur fait l'effet d'une claque. Ils échangent un regard incrédule.

— C'était lui. C'est de lui que vous parliez. Alors je l'ai tué. Chez lui, dans son salon. Je lui ai fracassé le crâne avec un vase en cristal. Regarde sur Internet !

Lentement, Liv sort son portable de sa poche. Elle est encore arrogante et bornée, mais à cet instant elle vacille. Elle trouve l'article, je vois ses yeux frémir.

— C'est vrai, elle admet en rangeant son portable. Mais je n'y suis pour rien si tu nous as crus quand on a dit qu'on relâcherait Telma. Tu es un grand naïf, Luca. Ça ne change rien.

Elle prend Telma par les cheveux et la force à se lever. Ma sœur rugit de douleur en se mettant à genoux, puis debout, et Liv l'entraîne vers le bord de la falaise en gueulant :

— Allez, viens ! Viens par là !

Viggo les accompagne à reculons tout en continuant de nous pointer avec son arme. Impossible de faire quoi que ce soit. Joe et moi échangeons un regard. On s'éloigne l'un de l'autre. Viggo est forcé de passer de droite à gauche. Ça le déstabilise.

Liv et Telma sont à moins de deux mètres du bord. Le corps de Liv

se détache sur le ciel ardoise, les flots déchaînés pour tout horizon.

Viggo pointe son arme dans le vide entre Joe et moi, et se concentre. Au moindre mouvement de notre part, il pivotera et tirera. L'entraînement et la précision qui lui ont permis de poignarder le réceptionniste en plein cœur et de disparaître comme une ombre.

Joe fait des mouvements comme s'il s'échauffait, et je l'entends souffler trois coups brefs, trois expirations que je connais par cœur. Sans réfléchir, je me rue sur Viggo, et Joe en fait autant : on s'élance comme des balles.

Viggo pivote et tire.

La détonation claque.

En pleine course, la balle me déchire le ventre et cent mille volts me parcourent. Je m'écroule.

Avant de toucher le sol, je ne sens déjà plus rien.

Ça tangue.

Je veux bouger mais impossible, je suis sanglé. Autour de moi, le vacarme, une sirène à deux tons plein les tympans, des bruits de ferraille, des bips. Les hurlements d'un moteur. Au prix d'un effort surhumain, j'ouvre un œil. Mes sens se réveillent péniblement, ma vision s'affine. Joe penché sur moi. Il s'illumine, cramponné à une barre, il interpelle quelqu'un :

— Il se réveille, regardez !

Une infirmière apparaît dans mon champ de vision flou. Elle aussi s'anime, et me fait signe de garder l'immobilité.

— Tout va bien. Ça va aller.

Sur un brancard à côté, une fille que je distingue à peine.

On se dévisage. Je vois ses traits, ses yeux, rien du reste. Ses cheveux massacrés, les bleus sur sa peau. Ses paupières gonflées, les joues griffées.

Est-ce qu'elle me reconnaît ?

— Telma…

L'infirmière me dit :

— Chuuut.

Mais je vois que le visage de ma sœur change alors je dis encore :

— Telma.

L'infirmière me laisse faire.

Avant que mon crâne heurte l'herbe, j'ai vu Joe planter son pied dans le visage de Viggo, qui s'est tordu de douleur.

Deux mètres derrière, Liv battait l'air en hurlant. Telma est parvenue à se dégager. En tentant de la rattraper, Liv a dérapé et j'ai vu la terreur la traverser.

Telma s'est ruée sur elle tête la première. Liv a reçu son crâne en plein flanc, elle est tombée à la renverse du haut de la falaise.

Mes mains plaquées sur mon ventre se couvraient de rouge. Joe a saisi le flingue et a porté secours à Telma. Viggo a titubé vers le bord sans retenir ses larmes. Il a regardé en bas durant un bref instant, et puis il a sauté.

Et j'ai perdu connaissance.

Je ne sens plus mon corps, je n'ai mal nulle part. Je ne sais pas si je vais vivre. Tout est de plus en plus flou, et doux en même temps.

Telma tout près de moi. On dirait une poupée cassée.

— Ils sont où, Liv et Viggo ? elle demande d'une petite voix.

— Ils sont partis nager, dit Joe en me jetant un regard.

— Ils font toujours des choses sans moi, j'en ai marre. En plus, je sais bien ce qu'ils font tous les deux quand ils s'enferment dans la salle de bains. Ils croient que c'est leur secret mais moi j'ai bien compris.

Elle se met à bouder. Je ferme les yeux. Ça va. Me reposer, digérer. Pas possible.

L'ambulance qui fonce.

— Tu as tué quelqu'un ? me demande soudain Telma.

Elle m'écoute, avide. Je puise dans le peu de force qu'il me reste :

— Non, je ne l'ai pas tué, je dis tout bas.

— Tu as menti ?

— C'est… C'est un arrangement avec un journaliste à la retraite. Il a mis l'article en ligne. Mais c'était faux. Il le supprime demain.

Le visage de Telma se transforme, des tas d'émotions la traversent qu'elle ne parvient pas à trier. Puis une lueur se profile dans son regard, ses traits se durcissent.

— Tu as menti ? T'es un menteur ? Tu triches !

La fureur l'envahit, elle parvient à se redresser et, d'un geste violent, à choper la paire de ciseaux sur un chariot pour me planter avec. Joe bondit sur elle en même temps que l'infirmière. Sanglé sur mon brancard, je crie sans pouvoir rien faire d'autre.

Ils basculent tous les trois, Telma les mord comme une enragée tandis que l'ambulance s'immobilise.

Les portes s'ouvrent.

Deux infirmiers surgissent et parviennent à la maîtriser. Elle écume de rage, me traite de sale menteur, de tricheur. Ils la ceinturent et l'emmènent. Joe est hors d'haleine, le bras en sang. Dans sa main, mon portable. Sur ses traits, un sourire.

— Ta mère s'est réveillée, il m'annonce.

On est dans la cour de l'hôpital. L'infirmière intime à Joe l'ordre de sortir.

— On va vous recoudre, elle dit fermement.

Trois autres infirmières arrivent en courant vers moi et, en peu de gestes, me basculent à l'extérieur, direction le bloc. Dans la précipitation, celle qui nous accompagnait dans l'ambulance se penche sur moi et parvient à me dire :

— Ça va aller. Croyez-moi. Ça va être dur, mais ça va aller.

— Tu peux continuer d'être triste. C'est normal, d'être triste quand on a perdu sa sœur. Mais il faut arrêter de croire que c'est ta faute. Tu rajoutes de la culpabilité à ton malheur, c'est inutile. Et surtout, ça n'est pas juste. Car tu n'y es pour rien. Tu es d'accord ?

— Oui.

— Tu te dis souvent que c'est ta faute ?

— Tous les jours.

La dame me regarde, elle a l'air triste. Elle se tait. Je ne la connais pas encore bien. J'ignore encore qu'elle deviendra ma meilleure béquille et qu'elle s'appelle Sophie. Mais je pressens déjà que je peux tout lui dire.

Elle n'est pas là pour me gronder.

Elle est là pour me comprendre.

Elle me fait un sourire.

Moi aussi.

— C'est quand même un peu ma faute, je dis plus bas.

— Pourquoi ?

— On avait dit que je devais compter jusqu'à cent. J'avais promis.

— Et ?

— Souvent, Telma, elle choisissait sa cachette au dernier moment. C'est pour ça que je gagnais. Ce jour-là, pour qu'elle se cache bien, j'ai compté jusqu'à cent cinquante. J'ai triché dans l'autre sens. Si je m'étais arrêté à cent, j'aurais peut-être pu la sauver.

Mot de l'auteur

Je voudrais remercier Jennifer Rossi de m'avoir un matin suggéré d'écrire ce curieux roman, dont chaque chapitre commencerait par une lettre. Merci, Jennifer, pour ton enthousiasme contagieux. C'était un sacré challenge. La satisfaction de parvenir à tout mettre en place était à la hauteur de la contrainte. Merci aussi à Violette Perrin. Ta disponibilité et ton soutien valent de l'or. Vous faites une sacrée équipe.

Merci, plus globalement, aux gens d'Auzou pour la confiance qu'ils m'accordent. C'est un plaisir de travailler avec vous.

Plus personnellement, je veux remercier publiquement celle qui n'aime rien tant que la discrétion, alors je serai bref : merci Chloé, ma chérie, pour tant de choses. Je te propose qu'on continue comme ça.

Je veux aussi dédier ce livre à mon frère, qui aura reconnu ce que cette histoire lui doit, et à ma sœur – parce que les frères et les sœurs, c'est la vie.

Alors c'est à vous, Doris et Melvil, mes enfants, que je dédie spécialement ce roman. À l'heure où j'écris ces lignes, vous avez 6 et 9 ans. Vous jouez énormément ensemble, et vous vous chamaillez parfois. Je vous dis souvent que le lien qui vous unit est précieux et qu'il faut en prendre soin. Vous me regardez sans trop comprendre, et puis vous avez mieux à faire que d'écouter mes leçons de vie. Vous avez raison.

N'empêche. Prenez soin du lien qui vous unit.

OK, j'arrête.

Hervé Commère

Découvrez les autres titres d'hervé Commère